This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

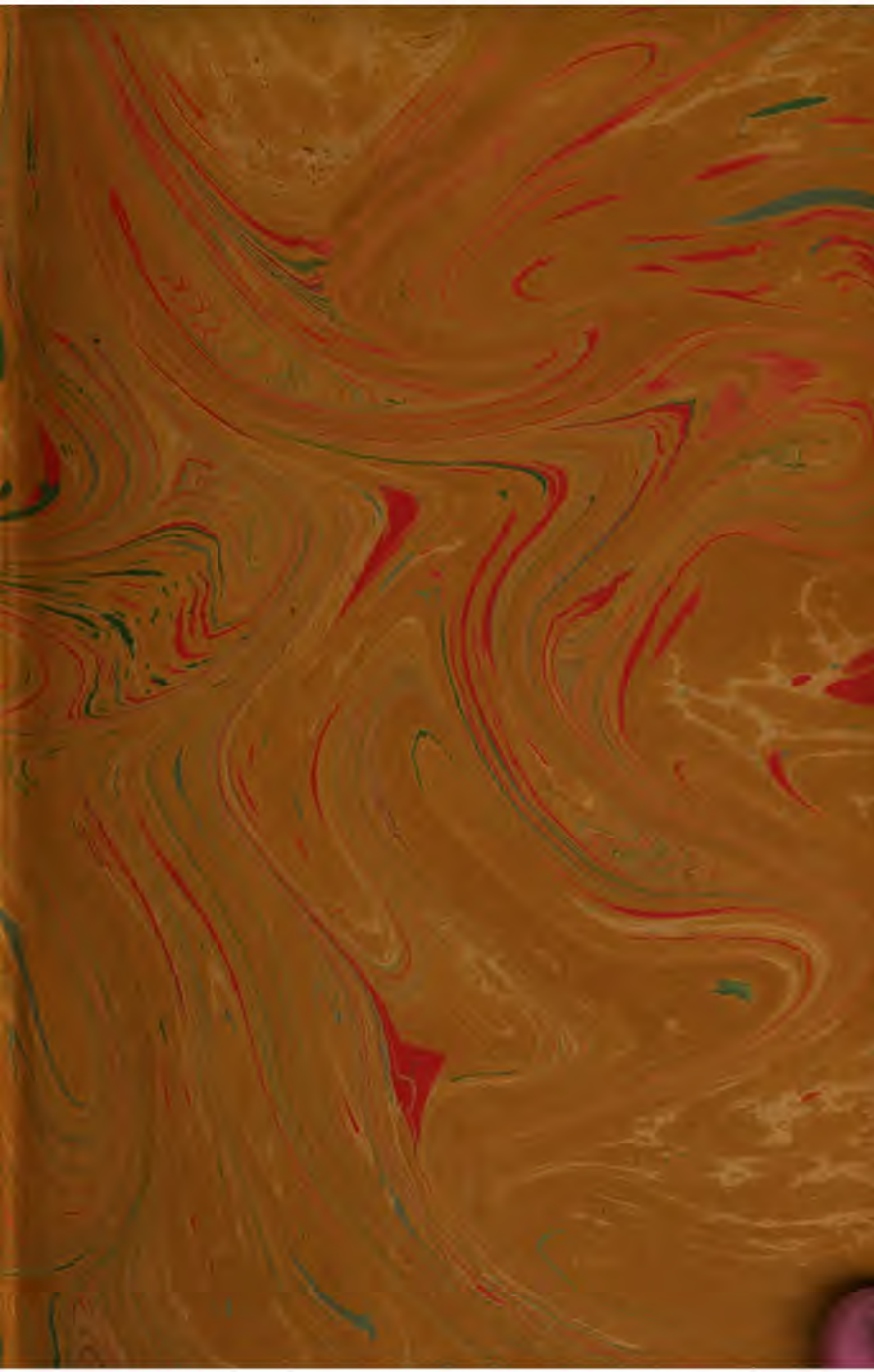
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 1,021,837

PROPERTY OF
University of Medicine & Dentistry
LIBRARIES
ARTES SCIENTIA VERITAS



Je

Jean Lorrain

Un Démoniaque

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR

Un Démoniaque

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE

10 exemplaires sur papier de Hollande
10 exemplaires sur papier de Chine

JEAN LORRAIN

Duval, Paul Alexandre Mastier.

Un Démoniaque

Espagnes

Histoires du bord de l'eau

PARIS
E. DENTU, EDITEUR
3, PLACE DE VALOIS (PALAIS-ROYAL)
—
1895

848
D9842de

Rom. Lang
Aux Amat
7.28.54
88817

7-1-54 MHP

UN DÉMONIAQUE

UN DÉMONIAQUE

I

Il vient de mourir à Paris, dans un petit hôtel de l'autre côté de l'eau, une personnalité assez curieuse, bien connue des marchands de médailles et des lapidaires du quartier du Panthéon : Monsieur de Burdhe. (Je change à dessein la consonnance du nom et bien inutilement peut-être, car tous ceux qui ont approché l'étrange individu, dont je parle, l'ont forcément remarqué et le reconnaîtront sûrement). M. de Burdhe habita pen-

dant vingt ans, seul avec un vieux valet de chambre, l'aile gauche d'un ancien hôtel Louis XVI de la rue..., que le percement du boulevard Raspail a depuis peu fait disparaître. C'était un assez vaste et beau corps de logis à deux étages seulement, surélevé d'un perron de cinq marches et se délabrant doucement entre une cour moisie, une cour aux pavés envahis par les herbes et veloutés de mousse, et un petit jardin trempé d'ombre, planté de châtaigniers séculaires, profond et froid comme un puits; un jardin sans air et sans soleil où de Burdhe trouvait le moyen de faire fleurir les plus beaux iris du monde, depuis les iris blancs aux pétales de soie molle et de nacre jusqu'aux iris noirs de Suse, pareils à d'énormes chauves-souris de crêpe soudain figées dans l'éclosion d'une fleur.

La famille de Sainte-Radegonde, retirée depuis dix ans en province, avait abandonné la vieille demeure familiale à ce cousin éloigné, qui d'ailleurs ne l'habitait que cinq à six mois

par an, de Burdhe passant depuis longtemps ses hivers en Orient, soit à Smyrne, soit au Caire ou sur les bords du Nil pour lesquels il avouait une grande prédilection. Il quittait Paris régulièrement fin novembre, et le vieil hôtel aujourd'hui disparu ne rouvrait les persiennes de ses hautes portes-fenêtres que dans les premiers jours d'avril. De Burdhe sortait peu, suivait à peine les deux ou trois grandes rares premières qui révolutionnent Paris chaque printemps ; mais, quand quelque sensationnel acrobate, homme ou femme, était signalé dans un établissement de plaisir, comme l'Olympia ou les Folies-Bergère, il arrivait parfois à de Burdhe d'y fréquenter toute une semaine, et cette étrange insistance n'était pas un de mes moindres étonnements; puis il replongeait tout à coup dans la retraite, le silence, et, si je le rencontrais et cela à de longs intervalles, ce n'était plus que chez les antiquaires des quais, les marchands de pierres rares des rues de Lille

et de l'Université ou les numismates de la rue Bonaparte, alors attablé, la loupe à la main et singulièrement attentif, devant quelque intaille du XVI^e^ siècle ou quelque camée obscène de collection.

Il possédait lui-même dans le mystérieux hôtel des Sainte-Radegonde tout un musée secret sur pierres dures, célèbre parmi les amateurs et les marchands ; mais il ne m'admit jamais à contempler ses richesses et ne me fit que les honneurs de ses fabuleux plants d'iris, dont il avait rapporté d'Orient des variétés inconnues, aux fleurs tout à fait monstrueuses, déroutantes de formes et de nuances et plus semblables à des orchidées maudites qu'à d'honnêtes plantes d'horticulteur.

D'ailleurs tout était étrange et inquiétant dans cet homme ; sa pâleur, ses cheveux teints au henné comme ceux d'un Oriental, la souplesse presque féline de son corps mouvant, tout en lui, jusqu'à ses quarante ans demeurés prodigieusement jeunes malgré la fatigue

évidente de ses traits, tout angoissait comme une énigme dans ce mystérieux de Burdhe; et les passants se retournaient instinctivement dans la rue sur ce souple et svelte inconnu à la face si lasse et au regard si pâle, si pâlement bleu et d'une dureté de pierre dure.

Ils luisaient, ces yeux, tour à tour d'acier et de lapis entre des cils qu'on eût dit gouachés de kohl, et avaient, en fixant, une insistance qui déconcertait. C'était un être à la fois répulsif et attirant; la douceur fondante de ses très petites mains toujours glacées glissait entre les doigts comme une fuite de couleuvre, et c'était une très particulière impression de malaise que cette étreinte insaisissable et pourtant caressante de doigts fluides et froids. Il parlait peu de lui, absolument muet sur l'emploi de son temps et de ses soirées, n'affichait pas de maîtresse, vivait sans amis et ne recevait qui que ce soit. Ses seules relations étaient des marchands et des collec-

tionneurs comme lui. Un profond mystère épaissi à plaisir enveloppait sa vie, et en dehors des conversations d'art et de littérature qu'il aimait passionnément, mais avec un goût presque exclusif pour le fantasque et le bizarre, une admiration maladive pour Edgar Poë, Swinburne et Thomas de Quincey, il n'ouvrait jamais la bouche que pour se plaindre d'étranges lassitudes, d'inexplicables fatigues qui le terrassaient tout à coup et, au moment de sortir, le forçaient à s'étendre et à demeurer pendant de longues heures inerte et les membres comme dénoués, vaincu par il ne savait quel torpide sommeil dont il s'éveillait anéanti. Il lui arrivait parfois de dormir quarante heures en deux jours; il s'éveillait juste aux heures des repas pour prendre sa nourriture et retombait presque aussitôt dans cette invincible torpeur. Il en conservait une sorte d'effroi, flairant en cet engourdissement anormal une lésion du cerveau, une dépression nerveuse, en somme un

danger. Il avait bien consulté, mais aucun traitement n'avait eu raison de ces somnolences, de ces léthargies morbides ; il les attribuait à l'usage de l'opium dont il avait pris l'habitude en Orient ; il s'en était défait à la longue, mais la lourde influence du poison opiacé l'opprimait toujours et, après bien des années, il charriait encore dans ses veines la pesante ivresse des fumeurs de kief : d'où sans doute ses yeux d'acier bleui et cette immuable pâleur.

Il avait, dit-on, rapporté de cet Orient funeste, des souks de Tunis et des caravansérails de Smyrne, tout un trésor de bijoux anciens, de tapis précieux et d'armes rares ; mais je ne fus jamais admis à contempler ces merveilles, et les quelques fois où j'allai chez lui, il me reçut dans une sorte de petit parloir très élevé de plafond et tout en boiseries blanches, où des estampes de Debucourt et deux ou trois eaux-fortes licencieuses semblaient éterniser l'atmosphère

sèchement libertine, si froidement frivole, du siècle dernier.

Ce bizarre intérieur d'orientaliste et d'antiquaire, je ne devais en pénétrer le mystère que bien des années plus tard, dix-huit mois après la démolition du vieil hôtel familial, quand de Burdhe exproprié vint se loger aux environs du Champ-de-Mars, dans cette morne alors et maintenant bruyante avenue de La Bourdonnais, toute blanche de bâtisses et de maisons de rapport. Il avait trouvé là au fond d'un jardinet, dans des conditions analogues à celles de l'hôtel Sainte-Radegonde, un petit pavillon depuis longtemps sans locataire et dont l'aspect d'abandon l'avait presque aussitôt séduit. C'était un petit bâtiment datant de mil huit cent quarante, d'un mauvais style Louis XV, aux toits guillochés de lucarnes et dont les guirlandes de plâtre s'effritaient dans un petit jardin de banlieue où ne poussaient que des tournesols ; à l'entour cent mètres de palissades et de ter-

rains vagues. C'est cette solitude qui l'avait décidé.

Il déménagea en plein été, profitant de Paris vide pour transporter en toute tranquillité son curieux mobilier. En octobre, à mon retour d'Allemagne, je le trouvai installé, mais la porte du nouveau logis ne s'ouvrit pas davantage que celle du précédent. De Burdhe, au contraire, me parut plus fermé, plus obstinément silencieux que jamais. Il avait remplacé son vieux valet de chambre par une espèce de grand séminariste à la face dolente et d'allure équivoque, avec des petits yeux mobiles et virants de voyou parisien ; des plants d'iris mal venus remplaçaient maintenant les tournesols, et deux chimères de faïence craquelée d'un vert délavé et bleuâtre veillaient au bas du perron : c'étaient là les seuls changements aperçus du dehors. De Burdhe combattait maintenant ses terribles besoins de sommeil par des courses folles, de véritables marches forcées prolongées très

tard dans la nuit par les avenues ou le long des quais de ce quartier solitaire ; j'avais vainement évoqué devant lui le danger de ces promenades nocturnes : « J'en ai bien vu d'autres en Orient, — répondait-il avec un haussement d'épaules ; — il ne peut m'arriver rien à moi, rien ; et puis j'aime les aspects de coupe-gorge, le sinistre moderne de ces larges avenues. » Et c'était, avec un petit pétillement dans les yeux, une description presque amoureuse d'une lueur falote de réverbère, d'un angle de rue suspecte ou d'un fiacre immobile arrêté sur la berge et se reflétant dans l'eau ; mais il s'arrêtait tout à coup comme en ayant trop dit, et rien n'était plus tristement éloquent que ses soudains silences. Ce de Burdhe aimait passionnément la nuit. Est-ce dans une de ces périlleuses sorties que de Burdhe fut victime de quelque agression de rôdeur ? La complicité de son nouveau domestique ouvrit-elle au contraire le pavillon de l'avenue de La Bourdonnais à d'anonymes

assassins ? Mais le mystère qui enveloppa toute sa vie se fit encore plus dense autour de sa mort. Ce fut une fin tragique, obscure, fleurant à la fois le crime et l'au delà ; et le matin de décembre où cette mauvaise face de sacristain, que je ne pouvais souffrir, se présenta toute bouleversée chez moi pour m'annoncer qu'*il était arrivé quelque chose à Monsieur* et me supplier de venir de suite, j'eus l'immédiat pressentiment que j'allais pénétrer dans quelque chose d'affreux. Le temps de sauter à bas de mon lit, j'étais vêtu, je suivais cet homme.

Nul désordre dans les deux pièces que nous traversâmes d'abord. C'était, cette fois, tendu d'un papier anglais de chez Morice, le même froid parloir que dans l'hôtel Sainte-Radegonde ; puis, une salle à manger aux murs peints à la colle, uniquement décorée de grands paons de faïence. La troisième pièce méritait attention, le domestique s'était arrêté au seuil ; une vieille tapisserie

Louis XIV en faisait le tour : c'étaient, dans un jardin de colonnades et de terrasses, des guerriers costumés à la romaine avec des déesses aux tuniques astragalées d'alors, mais une étrange décoloration avait noirci les visages et les chairs, singulièrement éclairci les étoffes, si bien que sur le ciel devenu roux, au milieu du gris bleu des jets d'eau, c'étaient non plus des nymphes et des dieux, mais des démons à visages de nègres qui vous fixaient de leurs yeux blancs. Un lit très bas, très large, étalait presque à ras de terre ses courtines de soie mauve ramagée de fleurs d'or, un monstrueux Bouddha veillait au pied ; une haute psyché Empire le reflétait. Le lit n'était point défait, et dans l'air épaissi d'encens et de benjoin une veilleuse turque brûlait. Le domestique silencieux soulevait une portière.

Là, dans un réduit tout tendu de soieries d'Orient, sur un écroulement de coussins, de Burdhe déjà raidi gisait ; il était en tenue de soirée, un énorme iris blanc marquait sa

boutonnière ; il était tombé en arrière, les genoux plus haut que le buste, et sa tête exsangue, aux narines déjà pincées, avait roulé de côté, mettant en saillie l'arête des maxillaires et la pomme d'Adam. La chute avait dû être violente et pourtant les vêtements n'étaient point fripés ; à peine le plastron de la chemise était-il entr'ouvert. Une de ses mains crispées étreignait la chaînette d'argent d'un merveilleux encensoir. Pas une goutte de sang : seulement, au cou, à la place où la chair est plus douce et plus blanche, une ecchymose violacée tournant au brun jaunâtre, comme une morsure ou la succion d'un baiser long et lent.

Le parfum de la pièce voisine régnait près du cadavre, encore plus tenace et plus fort ; il s'y compliquait d'odeurs de poivre et de santal, un peu de fumée bleuâtre montait encore de l'encensoir. Au milieu de quelles pratiques, de quels rites de religion ignorée la mort avait-elle surpris de Burdhe ? Une

énorme gerbe d'iris noirs et d'anthuriums se dressait, hostile, hors d'un vase d'argent, et sur une sorte de petit autel hindou, encombré de tulipes de verre et de ciboires, se dressait une étrange statuette, une espèce de déesse androgyne aux bras frêles, au torse plein, à la hanche fuyante, démoniaque et charmante, en pur onyx noir; elle était absolument nue. Deux émeraudes incrustées luisaient sous ses paupières ; mais entre les cuisses fuselées, au bas renflé du ventre, à la place du sexe, ricanait, menaçante, une petite tête de mort.

II

Or le hasard voulut que le testament de de Burdhe me laissât l'ameublement de sa chambre à coucher, y compris les tentures et tous les bibelots du petit oratoire où son inattendu cadavre, correct, en habit noir et la boutonnière fleurie d'un énorme iris blanc, m'avait naguère épouvanté. Me souciant peu d'introduire chez moi les tapisseries et les meubles plus ou moins maléficiés d'un pareil gîte, j'envoyais le tout à l'Hôtel des Ventes, réservant seulement le Bouddha de la chambre, le petit autel hindou et l'idole androgyne de la pièce voisine au collectionneur et marchand Arthur Wing, accouru presque aussitôt chez

moi ; mais dans les allées et venues du déménagement un manuscrit me tombait entre les mains, manuscrit entièrement écrit par de Burdhe, quoique de diverses écritures.

Quelque obscures que soient ces révélations, peut-être éclaireront-elles d'un jour nouveau cette impressionnante et trouble figure de Burdhe. Je les transcris telles quelles dans le désordre incohérent des dates, mais en supprimant forcément quelques-unes d'une écriture trop hardie pour pouvoir être imprimées.

D'abord sur le premier feuillet, cette citation tronquée de Swinburne :

« Il y a une fièvreuse faim dans mes veines. — Le péché ! Est-ce un péché quand les âmes des hommes sont jetées dans le gouffre ? Cependant j'avais bonne confiance pour sauver mon âme, avant qu'elle y glissât sous les pieds chaussés de feu de la luxure.

« Oh ! le triste enfer où toutes les douces amours ont leur fin, tout, sauf la douleur qui jamais ne finit ! »

11 avril 1875. — L'obscénité des narines et des bouches, l'ignominieuse cupidité des sourires de femmes rencontrées dans la rue, la bassesse sournoise et tout le côté *hyène* de bêtes fauves, prêtes à mordre, des commerçants dans leurs boutiques et des promeneurs sur les trottoirs, comme il y a longtemps que j'en souffre ! J'en souffrais déjà enfant, quand, descendant par hasard à l'office, je surprenais sans les comprendre les propos des domestiques déchirant les miens à belles dents.

Cette hostilité de toute la race, cette haine sourde d'une humanité de loups-cerviers, je devais la retrouver plus tard au collège, et moi-même, qui ai la répugnance et l'horreur de tous les bas instincts, ne suis-je pas instinctivement violent et ordurier, comme cette foule sensuelle et meurtrière, la foule des émeutes qui jette les sergents de ville à la Seine et criait il y a cent ans : *A la lanterne !* comme elle vocifère aujourd'hui : *A l'eau ! à l'eau !*

30 octobre 1875. — Il n'y a de vraiment beau que les visages des statues; leur immobilité est autrement vivante que la grimace de nos physionomies. Comme un souffle divin les anime, et puis quelle intensité de regard dans leurs yeux vides!

J'ai passé toute ma journée au Louvre et le regard de marbre de l'*Antinoüs* me poursuit. Avec quelle mollesse et quelle chaleur à la fois savante et profonde ses longs yeux morts se reposaient sur moi! Un moment j'ai cru y voir des lueurs vertes. Si ce buste m'appartenait, je ferais incruster des émeraudes dans ses yeux.

24 février 1877. — J'ai fait aujourd'hui une démarche ignoble : j'ai été intriguer près d'un journaliste, que je connais à peine, pour pouvoir assister à une exécution, et pourtant le sang me répugne, et chez le dentiste, en entendant un cri dans la pièce à côté, je défaille presque et je vais me trouver mal.

Pitzer m'a promis une carte. Non décidément, je n'irai pas à cette exécution.

10 mai 1877. — Je viens de voir la plus belle collection de pierres dures. Quelle pureté de profils, et quelle suavité de lignes et d'attitudes dans les moindres camées ! Les Grecs ont plus de grâce, je ne sais quelle sérénité heureuse qui pourrait bien être le caractère de la divinité, mais les intailles romaines ont je ne sais quelle ardeur intense. Il y avait là dans le chaton d'une bague une tête adolescente couronnée de lauriers, quelque jeune César, à l'expression exténuée et jouisseuse, à la fois désirante et lasse, dont je vais rêver pendant bien des nuits... Rêver ! Certes, il vaudrait mieux vivre et je ne fais que rêver.

13 juillet 1878. — On rencontre, les soirs de fête, très tard, dans les rues, de bizarres passantes et de plus étranges passants. Ces

nuits de joie populaire remueraient-elles au fond des êtres d'anciens avatars oubliés? mais j'ai absolument croisé ce soir dans le remous de la foule excitée et suante des masques d'affranchis bithyniens et de courtisanes de la décadence.

Il se dégageait ce soir de cette grouillante esplanade des Invalides, à travers les pétarades des tirs, les relents de fritures, les hoquets d'ivrognes et l'atmosphère empestée des ménageries, de fauves effluves d'une fête sous Néron.

25 novembre, même année. — Le regard morne et si lointain de l'*Antinoüs*, la prunelle extasiée et féroce, implorante pourtant, du camée romain, je viens de les retrouver, et cela dans un pastel plutôt lâché de facture et signé d'un nom de femme, une peintresse inconnue à laquelle pourtant je ferais bien une commande si cet étrange regard, j'étais sûr qu'elle le reproduisît.

Et cependant moins que rien, ces deux ou trois crayons de pastel écrasés autour de cette face carrée, amaigrie, aux maxillaires énormes, et plafonnant, la bouche voluptueusement ouverte, les narines dilatées, sous une lourde couronne de violettes tressées, avec au coin de l'oreille un pavot. La face est plutôt laide, d'une couleur cadavéreuse et triste, mais sous les paupières à peine soulevées luit et sommeille une eau si verte, l'eau morne et corrompue d'une âme inassouvie, la dolente émeraude d'une effrayante luxure !

Je donnerais tout pour trouver ce regard.

19 décembre, même année. — « Dort-elle ou veille-t-elle ? car son cou, baisé de trop près, porte encore une tache pourprée où le sang meurtri palpite et s'efface ; douce et mordue doucement, plus belle pour une tache. » — *Laus Veneris* (SWINBURNE).

Oh ! cette tache violâtre sur ce beau cou de femme endormie et l'abandon presque pareil

à la mort, le calme de ce corps anéanti de plaisir ! Comme elle m'attirait, cette tache. J'aurais voulu y appliquer mes lèvres et sucer lentement toute l'âme de cette femme et cela jusqu'au sang, et puis ce pouls régulier m'énervait ; le souffle de sa respiration, sa gorge à temps égaux soulevée m'obsédaient comme le tic tac d'une pendule de cauchemar, et j'ai vu le moment où mes mains crispées allaient étreindre la dormeuse à la gorge et la serrer jusqu'à ce qu'elle ne respirât plus ; je me suis levé, une sueur froide aux tempes, je me suis senti pendant dix secondes une âme d'assassin, et puis il sortait de ses lèvres une petite odeur de pourriture... Cette odeur fade, tous les êtres humains l'exhalent en dormant.

O les saints de la Thébaïde, que de coupables nudités doucement entr'ouvertes venaient tenter la nuit dans le mirage des sables ! O ces errantes figures de volupté, dont les reins et les ventres frôleurs laissaient des sillages

d'aromates et d'encens, et c'étaient pourtant de mauvais esprits !

10 janvier 1881. — Il y a en moi un fonds de cruauté qui m'effraie ; il dort pendant des mois, des années, tout à coup il s'éveille, éclate et, la crise passée, me laisse dans l'épouvante de moi-même. Ce chien tantôt, dans l'avenue du Bois, je l'ai cravaché jusqu'au sang, et pour un rien, pour n'être pas de suite accouru à mon appel. La pauvre bête était là, l'échine rampante, rasant presque terre, ses grands yeux humains attachés sur moi, et ses hurlements lamentables. Ils auraient attendri un boucher ! Mais comme une espèce d'ivresse me possédait, et plus je frappais, plus je voulais frapper : chaque frémissement de cette chair pantelante me communiquait je ne sais quelle ardeur sauvage. On avait fait cercle autour de moi et je ne me suis arrêté que par respect humain.

Après, j'ai eu honte... Je me souviens qu'en-

fant j'aimais à torturer les bêtes ; et l'histoire des deux tourterelles qu'on m'avait mises une fois entre les mains pour me distraire, et qu'instinctivement, inconsciemment, j'ai serrées jusqu'à les étouffer, je ne l'ai pas oubliée, cette atroce histoire, et je n'avais que huit ans.

La palpitation de la vie m'a toujours rempli d'une étrange rage de destruction et j'ai souvent des idées de meurtre dans l'amour.

Y aurait-il en moi un être double ?

28 février. — Pourquoi cette sotte rencontre me poursuit-elle avec cette persistance ? Elle a remué en moi je ne sais quoi d'innommable et de malsain, quelque chose que je ne soupçonnais pas, et quoi de plus simple pourtant, en y réfléchissant, que la rencontre de ces deux masques ? Une femme en collégien, le képi sur l'oreille, la poitrine sanglée dans la tunique à boutons de métal, et avec elle cet ignoble drôle en soutane, traînant dans le ruisseau la dignité du prêtre, sûrement quelque

voyou. Il n'y avait pas à s'y méprendre par cette nuit de mardi-gras, et puis le dandinement de la femme, ses fortes hanches saillant sous le drap de la tunique, l'effronté maquillage de cette face de fille, tout criait la noce et la crapule d'une nuit de carnaval, tout jusqu'à l'air béat et le sourire oblique de ce camelot en robe et en rabat. Mais dans cette rue mal éclairée du quartier des Halles, à la porte de cet hôtel meublé, la silhouette de ces deux masques devenait dangereuse, inquiétante ; l'heure était louche aussi, près de minuit et demi. Que venaient-ils de faire tous deux dans ce logis de rencontre ? Et elle était abominable, ignominieuse et sacrilège, l'idée qu'imposait fatalement ce collégien androgyne accompagné de ce pseudo-curé.

15 mars. — Je suis maintenant les bals masqués, j'ai la fascination du masque. L'énigme du visage que je ne vois pas m'attire, c'est le vertige au bord d'un gouffre ; et

dans la cohue des bals de l'Opéra, comme dans le promenoir bruyant et triste des Élysées-Montmartre et des Folies, les yeux entrevus par les trous du loup ou sous la dentelle des mantilles ont pour moi un charme, une volupté de mystère qui me surexcite et me grise d'une fièvre d'inconnu. Cela tient de l'aléa du jeu et de la furie de la chasse ; il me semble toujours que sous ces masques luisent et me regardent les liquides yeux verts du pastel que j'aime, le regard lointain de l'*Antinoüs*.

21 novembre. — Il n'y a pas à dire, j'ai eu cette nuit plus qu'une vision : un être inconnu, de l'invisible et de l'intangible s'est manifesté. J'étais couché et ne dormais point; je m'étais même couché de bonne heure, ayant dans la journée, suivant l'avis de mon médecin, fourni une longue marche, tenté de briser mes nerfs par une fatigue saine : ELLE m'est apparue.

Ma lampe était allumée, ma table de chevet sur mon lit, mon livre devant moi ; donc je ne dormais pas.

C'était une figure nue, de taille moyenne, plutôt petite et d'une pureté de lignes incomparable. Elle se tenait debout au pied de mon lit, légèrement renversée en arrière, et comme flottante dans la chambre, car ses pieds ne touchaient pas le sol ; elle paraissait dormir.

Les paupières baissées, les lèvres entr'ouvertes, sa nudité s'offrait abandonnée et chaste, ses bras nus croisés sur sa nuque soutenaient sa tête extasiée en effilant la cambrure du torse, ponctué de rouille aux aisselles.

Sa chair avait des transparences de jade, c'était une vision délirante ; mais de son front diadémé d'émeraudes voltigeait et coulait un voile de gaze noire, une vapeur de crêpe qui dérobait le sexe et s'enroulait aux hanches pour se nouer, comme un lien, autour des deux chevilles, aggravant de mystère la pâle apparition.

Et j'aurais voulu connaître le regard caché sous ces paupières closes. Un secret pressentiment me disait que cette nudité léthargique possédait l'énigme de mon mal et de ma guérison ; cette figure en extase de morte amoureuse était la vivante incarnation de mon secret. Quelques mots (car fut-ce bien elle qui les prononça) frémirent à mon oreille : Astarté, Acté, Alexandrie, et la figure s'évanouit.

Astarté, le nom de la Vénus syrienne ; Acté, celui d'une affranchie ; Alexandrie, la ville des Ptolémée, des courtisanes et des philosophes ; Astarté, le nom d'un démon aussi.

1^er^ *décembre.* — Je pars demain pour l'Égypte.

Ici finissait le premier cahier du manuscrit.

III

J'ai connu Magdeleine et Marthe en Galilée;
Je saigne dans Pétrône et ris dans Apulée,
Je suis le souffle ardent des lointains siècles d'or.

Je flotte dans les plis des robes et des chapes,
Je dîne au lit des rois et soupe chez les papes
Et je vis dans ton cœur et dans d'autres encor.

Astarté, Acté, Alexandrie! Il y a dix ans que ces trois noms ont frémi à mon oreille, et depuis dix ans je cours et parcours l'Orient, obsédé, à la recherche de la délirante vision d'une inoubliable nuit.

Et dans les rues montantes de la Kasbah pas plus qu'autour des mosquées du Caire, dans le clair-obscur ensoleillé des souks

de Tunis pas plus que dans les huttes de boue et de roseaux des villages du Nil, nulle part je n'ai rencontré les liquides yeux d'émeraude dont la lointaine et captivante promesse m'a fait tout abandonner, pays, famille, les êtres chers comme les habitudes invétérées, plus fortes souvent que les affections ; et partout, dans les ruelles assourdissantes de Constantine comme dans les cafés maures de Biskra, la déesse syrienne, l'énivrant fantôme d'Orient, Astarté m'a partout déçu, m'a partout trompé, m'a partout menti.

Elle ne m'est plus jamais apparue.

Les ai-je pourtant assez souvent suivies, les femmes empaquetées de soieries et de voiles de son brûlant pays ! Femmes arabes ou mauresques se rendant soit à la mosquée, soit au bain, quand elles descendaient, trébuchantes, les marches des ruelles baignées d'ombre, ai-je assez longtemps interrogé sous le haïck leurs longs yeux d'extase et de langueur, ces yeux uniformément mouillé

de kolh, implorants comme ceux des gazelles, mais, quand on les regarde bien, brillants et durs comme la prunelle miroitée des oiseaux, vides et froids yeux de jais, car tous les yeux sont noirs sous ces ciels de lapis et aucun des êtres rencontrés là-bas, autour de la pyramide de Chéops comme dans le désert de pierre de Pétra, n'a tenu la promesse de la déesse. Ni Ouled-Naïl ni même ânier fellah, nul d'entre tous ces animaux d'Orient n'a su m'offrir le terrible et doux regard d'aigue-marine que la vision m'avait promis.

Astarté, Acté, Alexandrie!

Cet introuvable et morbide regard, s'il n'existe pas, pourquoi luisait-il si étrangement sous les paupières de plâtre de l'Antinoüs, pourquoi souriait-il, si désespérément impérieux et las, dans l'intaille verte de cette bague? et cette peintresse, qui l'a si bien saisi dans ce pastel de femme voilée, où l'avait-elle rencontré ou rêvé, ce regard, pour que je l'aie immédiatement reconnu?

Et la somnolente figure qui me chuchota les trois noms fatidiques : Astarté, Acté, Alexandrie, pourquoi laissait-elle filtrer cette lueur froide et verte de dessous ses paupières appesanties?

Oh! ce regard, dont la vaine recherche m'exaspère et m'obsède, je suis sûr que je l'eusse rencontré sous les empereurs de la décadence, dans la Rome des Néron et des Héliogabale, dans celle de Tibère aussi! regard de gladiateur ou de patricienne Vestale, dernière appel de vierge livrée aux bêtes ou prière de hiérophante d'Asie venu avec Sœmia dans la ville des Césars, avec quelle frénésie j'aurais aimé, puis étranglé de mes propres mainsl'être adoré de luxure et de souffrance qui eût possédé ces yeux verts!

La volupté n'est peut-être bien que le sourire de la douleur? et la luxure alors? oui, l'horrible, c'est justement la chaude et féroce luxure qu'attise en moi l'exaspérée poursuite de ce fuyant regard. Il a tout flétri, tout

souillé en moi comme un virus et c'est de la boue qui coule maintenant dans mes veines. L'obscénité jaillit partout autour de moi, les objets, l'art même, tout à mes yeux devient obscène, prend un sens équivoque, ignoble, impose une idée basse et dégrade les sens et l'intellect en moi!

Ainsi ce Debucourt que j'achetais, il y a six ans, sur les quais, et qui représente dans les tonalités attendries et délicatement nuancées du peintre deux jeunes femmes serrées l'une contre l'autre et jouant avec une colombe, pourquoi ne m'inspire-t-il, ce Debucourt, que des pensées obscènes? L'estampe en est assez connue pourtant, l'*Oiseau ranimé*, s'intitule-t-elle. Poudrées, enveloppées dans les gazes et les linons flottants de l'époque, d'un coloris de chair adorable et d'une beauté aristocratique toutes deux, pourquoi ces créatures de grâce et de fraîcheur s'associent-elles dans mon idée au souvenir de la Reine et de M^me^ de Lamballe?... et c'est la plus ignomi-

nieuse calomnie de l'époque, les plus sales racontars du Père Duchêne, la boue même des clubs Jacobins qu'évoque à mes yeux cette estampe, et cela pour le geste d'une des femmes écartant son fichu de linon et retirant d'entre ses seins la colombe qui s'y est blottie, blancheur entre les blancheurs.

Et ce sont toutes les infamies débitées sur la liaison de Marie-Antoinette et de l'infortunée princesse, qui assiègent alors ma mémoire; c'est comme une fièvre. Une frénésie de rut et de cruauté m'investit et, parmi les rumeurs grondantes d'une émeute populaire, je me trouve tout à coup transporté dans le recul d'un siècle, par une chaude journée d'orage, aux abords d'une prison. Une foule suante d'hommes en bonnets rouges, de portefaix à têtes de brutes, la chemise débraillée sur des poitrines velues, me bouscule et m'étouffe; on vocifère, partout des yeux de haine. L'air est lourd, empesté d'alcool, d'odeurs de crasse et de haillons, des bras nus agitent des

piques et avec un grand cri je vois soudain monter dans le ciel de plomb une tête coupée, une tête exsangue aux yeux éteints et fixes, que des hommes ivres se passent de mains en mains, soufflètent et baisent sur les lèvres. L'un d'eux porte, enroulé autour de son bras nu, comme un paquet de lanières sanglantes, tout un nœud de viscères; il ricane, les lèvres ornées d'une équivoque moustache blonde pareille aux poils frisés d'un sexe... et ce sont autour de la moustache postiche des propos ignobles, des gros rires outrageants; et la tête oscille au-dessus de la foule, brandie au bout d'une pique : la tête de la princesse de Lamballe que les septembriseurs viennent de faire coiffer, friser, poudrer et raviver de fard pour la porter à l'hôtel de Penthièvre et de là au Temple sous les fenêtres de la Reine.

Et je me ressaisis révolté d'horreur.

D'ailleurs cette tête coupée m'est devenue une obsession. Maintenant j'en vois partout, partout des rictus de décapités, des dents froides

de guillotinés me raillent et me sollicitent : L'hallucination se précise surtout dans la banlieue, dans l'abandon de ces routes sinistres qui longent les fortifications et, comme j'aime mon mal en véritable malade, je sais où et comment faire naître la déséquilibrante et cruelle vision.

Oh! les nuits de lune, les courses folles dans un fiacre de barrière du boulevard Bineau aux berges de Billancourt, les lentes promenades évocatoires le long des tristes routes bordées de palissades et de quelques rares villas aux volets clos. Comme elle s'émane et monte facilement de ces paysages lépreux et pauvres, la suggestion du crime, la floraison du mal! Comme cette province du rôdeur et de la pierreuse est bien celle du cauchemar moderne, et comme la décevante Astarté, celle qui se refuse si obstinément dans les villes enchantées de l'Orient, comme elle se livre complaisamment dans ses atours de goule au bord des terrains vagues et des

guinguettes à l'abandon. Que l'endroit soit la route de la Révolte, la plaine de Malakoff ou les carrières de glaise de Montrouge, Astarté rit partout, dans les solitudes de Gennevilliers comme sur les bords empuantis de la Bièvre.

Alors des petits murs des maraîchers, des bordures de planches des nourrisseurs, au-dessus des toits des hangars bleuis par la lune, les coupables têtes des suppliciés surgissent, têtes de Pierrots cravatés de rouge vif. On les dirait de plâtre, tant elles paraissent blêmes, blêmes oui, mais si gouailleusement prophétiques avec leurs lèvres bleues et leurs claires dents froides, têtes d'assassins ou d'anarchistes, les Gamahut, les Pelz et les Lebiez auprès des Ravachol; et tous, avec leurs cheveux hérissés et pourtant si ras tondus sur la nuque, l'air de Jean-Baptiste du crime, car Salomé danse toujours devant le vieil Hérode exténué de luxure et ne tient pas pour rien le lotus symbolique tendu vers le roi des mornes civilisations.

Astarté! quelle ironie et quel leurre. Avoir rêvé d'une déesse d'Asie, d'une affranchie presque impératrice de Rome et des amours monstrueuses et sacrées des sanctuaires abolis de l'Orient pour échouer dans les odeurs de vinasse et de sang d'un matin de la Roquette, un jour d'exécution.

Les yeux glauques et désirants de la femme voilée du pastel, j'ai cru les rencontrer un soir pourtant.

C'était à Constantine, dans la rue des Echelles, la rue des filles et de la prostitution qui dévale si raide au-dessus du Rummel!

De cafés maures en cafés maures et de posadas espagnoles en buvettes maltaises, comment nous étions-nous échoués dans ce bouge équivoque de fumeurs de kief? Une mélopée aiguë et monotone y glapissait de fifres et de derboukas et, au milieu d'un cercle d'Arabes accroupis, deux êtres exsangues aux yeux tirés et morts, aux souplesses de couleuvre s'y déhanchaient, abominables, avec d'é-

tranges creusements de reins. Oh! les appels désespérés, presque convulsifs, de ces bras grêles au-dessus de ces faces figées! Les yeux peints, les joues peintes, ils se tordaient, invraisemblablement sveltes, dans des flottements de gaze et de tulle lamé d'or, comme en portent les femmes, secoués de temps en temps de la nuque aux talons par de courts frissonnements de tout l'être, comme sous une décharge de pile électrique. Tout à coup un des danseurs s'immobilisait, tout raide avec un cri perçant de hyène, et dans ses prunelles révulsées je vis resplendir l'introuvable regard vert. Je m'élançais vers lui et le prenais aux poignets : il venait de s'affaisser, une écume aux lèvres. C'était un épileptique et, qui pis est, un pauvre être aveugle, un misérable danseur Kabyle épuisé de vice et de phtisie, destiné sous peu à mourir.

Ici finissait le second manuscrit. La suite tombait dans l'incohérence, dans la folie, dans

un érotisme si fantasque et si maladif que la transcription du texte n'en devient plus possible ; le démoniaque tournait à la manie, l'anémie cérébrale devenait évidente, et à l'obscurité de la pensée correspondait la frénésie de l'écriture. Quelques citations pourtant.

Venise, octobre 1888. — J'ai cru rencontrer aujourd'hui l'implorant regard qui m'obsède, l'œil trouble et vert qui a fait de moi un misérable déséquilibré, un déclassé et un fou. C'était à l'hospice des vénériennes, dans l'atmosphère fade et tiède d'une grande salle aux murs peints à la chaux, aux vitres incendiées de soleil par la plus belle après-midi. Elle était étendue parmi la blancheur douteuse de ses draps d'hôpital, et sa chevelure d'un rouge acajou, étalée sur ses oreillers, faisait paraître plus terreuse encore sa face jaune de syphilitique. Elle se taisait immobile au milieu des chuchotements, à peine baissés de ton à notre entrée, de vingt autres femmes, vingt conva-

lescentes ou moins malades se bousculant, en camisoles, autour d'une table encombrée de verroteries, de numéros et de cartons; toute la salle valide, avec l'animation de geste et de voix propre à la race, jouait à la *loteria*. La malade à la pâleur de cire, elle seule, ne parlait pas, ne bougeait pas. Mais entre ses cils mi-clos une eau verte et pailletée d'or luisait, une eau dormante et triste et pourtant incendiée de lumière, comme le lit d'une source obscure à l'heure de midi; et un si douloureux sourire contractait en même temps les pauvres lèvres fanées et le coin des paupières meurtries qu'un instant j'y crus voir resplendir l'expression d'infinie lassitude et d'extase enivrée de ma première apparition.

Je me penchais curieusement sur le lit, la face s'était détendue, les yeux s'étaient fermés. « Un spasme comme elle en a souvent, disait le médecin qui nous accompagnait, c'est une tumeur aux ovaires, celle-là est condamnée. »

Le petit danseur phtisique du café de Cons-

tantine était condamné, lui aussi. Serais-je un amoureux d'agonies? effroyable et déroutant, cet invincible attrait vers ceux qui vont mourir.

Florence, février 1890.

La tête douloureuse, ardente et maladive,
A dans le morne attrait de sa grâce native
Le charme d'une vierge et d'un garçon pervers.

Favori de prélat ou savante Ophélie,
Son énigme est souffrance, enivrement, folie,
Et comme un philtre noir coule dans ses yeux verts.

Un philtre noir coulant dans des yeux verts, c'est là tout le regard que je cherche, ce sont aussi les yeux de la *Primavera* de Botticelli. Le poète inconnu qui a écrit ces vers sur cet album d'hôtel a bien compris, lui aussi, l'intensité de ces inoubliables yeux; ce devait être un possédé comme moi. Il est ainsi de par le monde de pauvres âmes désorbitées et pareilles, faites pour se comprendre et qui ne se rencontreront jamais.

Rome, avril 1890. — J'aime ces fresques des *Noces Aldobrandines;* ces attitudes de femmes drapées de voiles légers, comme des vapeurs, sont d'une volupté chaste, d'une grâce abandonnée tout à fait délicieuse, ce sont plus des enroulements d'étoffes que des vêtements. Une pudeur sensuelle, religieusement mystique, fait de ces corps penchés, voilés de mauve et de blanc, comme de grandes fleurs sacrées dont l'approche serait défendue. La vision d'Asie qui m'apparut un jour avait ces attitudes; l'être aux yeux verts dont je suis affolé, si je le trouve un jour, les aura sûrement, ces déhanchements harmonieux et fuyants.

Malheureusement tous les personnages de ces fresques ont les traits effacés et les regards éteints.

Je suis un amoureux de fantômes.

Paris, juin 1892. — J'ai rencontré ce soir à la fête de Neuilly un marchand de programmes

qui avait de singulières dents de jeune chien.

Oui, plus j'y pense, c'était le sourire à la fois ironique et bestial du jeune faune dansant du Vatican.

Paris, août 1892. — Je n'irai décidément pas à ce rendez-vous pris chez Jeanne de Carceilles. Cette acrobate a les plus merveilleuses lignes de hanches et de jambes, mais la tête est vraiment trop celle d'une Sidonie de coiffeur.

Elle ressemble à Émilienne.

Comment ai-je pu m'éprendre, même dix minutes, de cette face de poupée si niaisement souriante, et puis cette bouche trop petite, ces yeux trop grands, ces joues trop roses et ces cheveux ridiculement blonds ?

J'en serai pour mes vingt-cinq louis, car miss Adda ne se dérange pas à moins ; bah ! c'eût été payer trop cher un regret, que dis-je un regret, une nausée.

J'aurais mieux fait d'aller à Bayreuth que de m'attarder cet été à Paris.

Marseille, avril 1893. — Le rêve m'envahit, le rêve me possède, je ne suis plus qu'un dormeur éveillé, et pourtant cet hiver comme tous les autres hivers passés soit en Alger, au Caire ou à Tunis, Astarté m'a encore déçu, Astarté m'a encore menti.

Pourtant cet hiver j'ai bien cru... Oui, cette nuit sans lune sur le Nil, les rameurs de la *Dahabieh* enfin endormis, comme nous descendions lentement, oh! si lentement, le cours du fleuve aux eaux stagnantes et que l'immense paysage infiniment plat fuyait à perte de vue, à peine nuancé de cendre sur le bleu profond de la nuit, j'ai bien cru cette fois voir m'apparaître la déesse.

Déjà, depuis une heure, je regardais curieusement poindre et grandir à un coude encore lointain du Nil un étrange point noir, quelque entablement d'ancien temple ou peut-être tout

simplement une roche baignant ses assises dans l'eau.

La *Dahabieh* descendait lentement sans oscillation, comme dans un rêve, et lentement, dans le silence de la nuit sans étoiles, l'ombre qui m'intriguait s'approchait et prenait forme et devenait (car elle se précisait maintenant) la croupe d'un énorme sphinx de granit rose au profil effrité par les siècles. Tout dormait à bord d'un sommeil vraiment déconcertant, tout l'équipage tombé dans une torpeur de plomb ; et le mouvement de l'embarcation s'approchant sans bruit de la bête immobile m'emplissait d'une terreur grandissante, car le sphinx maintenant paraissait lumineux ; comme une clarté vaporeuse émanait de sa croupe et dans le creux de son épaule un être s'y distinguait debout, la tête renversée et dormant.

C'était une forme jeune et svelte vêtue, comme les âniers fellahs, d'une mince gandoura bleue avec des anneaux d'or aux che-

villes, la forme adolescente d'un prince ou d'un esclave, car l'attitude de ce sommeil offert était à la fois royale et servile, royale de confiance, servile de complaisance et de savant abandon.

La gandoura s'ouvrait sur une poitrine plate d'une blancheur d'ivoire, mais au cou saignait comme une large entaille : une cicatrice ou une plaie ? Quant à la face, je la devinais délicieuse rien qu'à l'ovale aminci du menton, mais, appuyée en arrière, elle baignait tout entière dans l'ombre.

Épouvanté, j'appelais à grands cris sans pouvoir réveiller personne à bord ; équipage indigène et gens de service anglais, tous étaient terrassés comme par un sommeil magique, ils ne s'éveillèrent qu'à l'aube, le sphinx disparu, déjà loin.

Quand le lendemain je racontai mon aventure, il me fut répondu par le drogman que ce devait être quelque ânier fellah égorgé par les bandits arabes qui abondent dans ces parages.

L'enfant tué, ils avaient posé là le cadavre pour avertir les voyageurs, ironique et salutaire enseignement.

Puis, après tout, j'avais peut-être rêvé, on n'y attacha pas plus d'importance, je passai pour un visionnaire à mon bord, je rêve tant maintenant.

C'était la fin du manuscrit.

LA MARCHANDE D'OUBLIES

LA MARCHANDE D'OUBLIES

C'était une petite vieille femme à la face rose et unie sous deux bandeaux d'un blond sale ; cheveux teints ou perruque, ils avaient l'air surtout terriblement faux, ces deux bandeaux à la vierge, et tout en elle d'ailleurs avait un air artificiel et fané, qui d'abord amusait à la façon d'une poupée et puis peu à peu, à la longue, intriguait.

D'une vieille poupée en effet, d'une jeanneton à monter les bonnets elle avait les yeux

bleu pâle et sans cils, la paupière bridée, le petit nez insignifiant et le sourire stéréotypé à peine souligné par deux petits traits roses, un sourire béat et amène. Coiffée d'un éternel bonnet blanc tuyauté, les deux brides nouées juste sous le menton, sa taille de mannequin dissimulée sous un caraco de percale, sournoise et proprette, elle errait le long des jours à travers le parc de Saint-Cloud, sous les hauts couverts de la grande allée comme par les massifs du jardin réservé, offrant d'une petite voix fluette sa marchandise aux passants.

Mme Alfred vendait du coco, un coco plus frais et plus corsé de goût que celui de ses concurrentes; et malgré son âge nullement ployée sous sa fontaine à robinets d'étain, à son bras gauche un panier d'oublies recouvert d'un linge, dès le mois d'avril, on la voyait reparaître à la grille de Sèvres et au Pavillon bleu, toujours accorte et effacée pourtant, son sourire de miel rance aux lèvres, la peau de son visage un peu moins rose peut-être, mais

toujours aussi lisse et sans pattes d'oie aux tempes.

Elle avait surtout la clientèle des pioupious et des enfants. Les pauvres soldats d'infanterie sanglés de noir et pantalonnés de garance faisaient volontiers cercle autour d'elle; elle les rassurait par la simplicité de sa mise, des analogies de costume avec quelque vieille mère laissée là-bas, au village, et puis, quand on la connaissait bien, la mère Alfred était pleine d'histoires. Il arrivait parfois à ses petits yeux de faïence de pétiller drôlement à l'odeur de toute cette robuste jeunesse; et à la tombée du jour, dans les allées désertes avoisinant l'ancienne Lanterne, elle avait, des soirs, autour d'elle tout un cénacle de tourlourous ébaubis et charmés, l'oreille tendue à ses chansons grivoises d'il y a vingt ans, pleines d'allusions faciles et polissonnes, qu'elle détaillait d'une voix aigrelette, les deux pans de sa robe pincés du bout des doigts, comme pour une révérence, avec de singuliers petits yeux d'un

bleu flambant d'alcool. Il y avait dans cette étonnante marchande de coco de la dévote et de l'entremetteuse ; certaines chaisières d'églises aux petites mains molles et crochues, aux prunelles coulées sous d'hypocrites paupières, ont de ces câlineries de sourire et de regard. De quel équivoque métier peuvent-elles vivre hors de l'église ? Dans quel meublé de faubourg font-elles commerce des objets de piété qu'elles offrent d'une voix susurrante aux gros messieurs assidus aux offices, notables commerçants du quartier, marguilliers de paroisse et anciens magistrats, qu'on est tout surpris de rencontrer avec elles certains soirs, à la brune, dans les ruelles isolées d'équivoques Grenelles et de Pantins sinistres.

La mère Alfred avait l'allure à la fois pieuse et louche de ces dévotes chauves-souris. Il y avait du vice dans sa servilité benoîte et de l'eau bénite dans son vice ; une vieille luxure mal éteinte couvait dans ses petits yeux d'un bleu gris, mais son obséquiosité de marchande

répugnait plus encore lorsqu'elle s'adressait aux enfants. Elle avait, pour aborder les jeunes mères et les bonnes, des génuflexions à mains jointes, des mines d'admiration apitoyée et des inflexions attendries dont l'évidente fausseté vous levait le cœur ; et puis c'étaient des caresses aux gamines, des regards qu'elle voulait maternels aux petits garçons, des *Mon petit sucre* et des *Mon chou* égouttés d'entre ses vieilles gencives, dont la douceur rancie, sûrie, tournée à l'aigre inquiétait comme un danger.

J'avais pour ma part l'horreur de cette vieille marchande, et tout l'or du monde ne m'aurait pas fait goûter à son coco frais et corsé de goût, à son coco pas plus qu'à ses oublies, et cela moins encore à cause d'elle qu'à cause de ses petites mains miraculeusement blanches et conservées, des petites mains douillettes de prélat que je soupçonnais capables de toutes les complaisances.

Cette vieille m'indignait, m'écœurait et m'em-

plissait d'effroi ; sa clientèle spéciale de soldats, d'enfants et de jeunes bonnes était pour moi une énigme horriblement déchiffrable. Cette mère Alfred devait rendre tous les services et parfois en exiger ; elle était trop nette et trop soignée pour avoir renoncé à plaire, et ce n'est pas pour rien qu'elle possédait son égrillard répertoire de chansons.

Tous ces soupçons me devinrent certitudes, l'après-dîner de juin où, après une absence de trois jours, je vis reparaître la marchande de coco, le visage barré d'un affreux bandeau noir, une compresse en tampon sur l'œil. Autour d'elle un cercle de badauds, moitié pouffant de rire, moitié indignés, bonnes d'enfants, soldats et rôdeurs du parc, tout son public, en somme, se bousculait et lui faisait escorte. Très pâle et soudain apparue vieillie de dix ans, la mère Alfred s'expliquait, contait son aventure : « Un soulaud, un butor du vingt-huitième qui lui avait fait ça, il y a quatre jours, vers les neuf heures, dans la petite allée de la

manufacture, comme elle rentrait à Sèvres. Il était en retard pour l'appel et gris comme un Polonais pour sûr, car elle ne lui disait rien, elle rentrait chez elle, voilà tout ; mais elle s'était trouvée sur son passage. Alors lui, comme un furieux, l'avait prise à la gorge en la bourrant de coups de poing, et des coups, et des coups, et des sales mots, et des injures ! Heureusement que des terrassiers passaient par là. On ne l'aurait pas retirée vivante d'entre ses mains. Elle avait porté plainte au colonel et son assassin avait trente jours de prison, un Breton, — c'était un Breton, c'est pas des êtres humains comme les autres. — Mais elle était restée trois jours au lit et peut-être qu'elle ne rouvrirait jamais son œil ; il allait falloir qu'elle aille à la clinique de monsieur Galezowski. Si c'était pas une abomination, assassiner une pauvre vieille comme elle. Encore s'il avait fait ça à une autre ! mais elle qu'était bonne, une vraie mère pour le soldat ! » — « Ah ! ça oui, pour sûr ! » et tout le cercle de

hocher de la tête et de se répandre en condoléances sur le malheur de cette pauvre madame Alfred, les petites bonnes surtout; car les tourlourous étaient plutôt goguenards avec des coups de coudes dans les côtes des voisins et des clignements d'yeux de gens au courant des choses.

Le mot de la fin m'était donné par un grand voyou qui avait assisté à tout le récit, les mains philosophiquement enfoncées dans ses poches. Il pivotait lourdement sur ses talons, et avec un haussement d'épaules: « Bah! elle aura voulu le taper, la vieille chatte, et comme il était un peu brindezingue et pas à la tendresse, il aura cogné dessus, le gas! » Et comme je m'exclamais, croyant avoir mal compris : « Elle, la mère Alfred! chaude comme un lapin, Monsieur. Avec ça qu'elle s'en prive. Et de l'*ostination* et de l'audace. Quand quéqu'un lui plaît, il le lui faut, et qu'elle ne se rebute pas! D'ailleurs, bonne comme le bon pain et faisant plaisir à tous, quoique un peu viocque, tous

ceux qui veulent, mais, dame ! pas fraîche, mais marchant pour son compte, pour le plaisir des autres et le sien ; une providence pour les pioupious et pour nous autres, quoi ! Le bon Dieu dans le parc. »

« Le bon Dieu dans le parc » m'enchanta pendant huit jours, mais la marchande de coco garda son bandeau noir pendant un mois, et quand l'affreuse compresse disparut enfin de son visage, la mère Alfred se révéla masquée, marquée, à jamais défigurée par le coup de poing du soldat ; son œil gauche s'entr'ouvrait à peine comme une fente, une fente jaune de purulence, entre deux paupières rougeâtres. Cet œil maintenant éloignait la clientèle ; et puis l'affaire s'était ébruitée, les complaisances de la mère Alfred avaient transpiré dans le public : les mères et puis les bonnes, par ordre de leurs maîtresses, évitaient maintenant la marchande ; enfin, les enfants en avaient peur. La mère Alfred remit son bandeau noir, mais son commerce péri-

clita, ce n'était plus sa fontaine qui avait la vogue : elle-même avait terriblement changé, terriblement vieilli, et un inquiétant profil d'oiseau de proie avait surgi de cette face autrefois rose et poupine de dévote mielleuse. Ce profil au nez insignifiant s'était soudain recourbé en bec, les narines pincées comme celles d'une morte, et la bouche amère, presque ricanante, tout ce masque de vieille chouette s'aggravait maintenant de cet éternel bandeau noir.

C'est alors qu'une étrange épidémie, aussi étrange que soudaine, éclatait dans Saint-Cloud. Comme toujours en pareil cas, le mal se déclarait dans les casernes : en huit jours, quinze soldats d'infanterie et trois dragons mouraient emportés dans les dix heures, foudroyés après des souffrances affreuses. C'était une espèce de dysenterie compliquée de fièvre et de vomissements contre laquelle les remèdes habituels demeuraient impuissants ; puis le mal cessa tout à coup, mais

pour reparaître parmi les enfants. Huit mioches, dont cinq garçons et trois petites filles, défilèrent en trois jours : les enfants étaient pris de tranchées intolérables en rentrant de la promenade, puis la tête devenait lourde, le petit malade s'endormait pour ne plus s'éveiller, mais cette fois sans vomissement, sans diarrhée. Ce n'étaient plus les mêmes symptômes que l'épidémie des casernes, quand celle-ci reparaissait tout à coup dans trois cas presque simultanés et présentant cette fois de caractéristiques symptômes d'empoisonnement.

Comment tous les soupçons désignèrent-ils d'une seule voix la marchande de coco du parc ? L'enquête à peine ouverte, ce fut elle qu'accusa l'opinion : de menus faits rapprochés, comparés, de racontars et d'indiscrétions une affreuse certitude se trouva édifiée en trois jours. La mère Alfred fut arrêtée dans son taudis de Sèvres. Elle n'essaya même pas de se disculper. On trouva chez elle toute une

collection d'herbes vénéneuses dont, par ces tristes temps d'anarchie, de peur de donner une idée à un fou, je tairai le nom. Chez le juge d'instruction la vieille empoisonneuse ne donna aucun éclaircissement, aucun renseignement. Ricanante et presque joyeuse, un éclair de triomphe dans son seul œil, l'ignoble borgnesse se contenta de dire : « Des pioupious et des enfants, en v'la un malheur et une engeance ! Des brutes et des soulauds, tous ces soldats qui brutalisent les pauvres vieilles et n'ont point de la reconnaissance ! Quéque j'avais fait à celui qui m'a crevé l'œil ? Et les gosses, parlons-en ! Des futurs pioupious, et déjà méchants, gourmands, voleurs et sans cœur ! Oh ! non que j'ne regrette point c'que j'ai fait, et qu'vous pouvez la prendre, monsieur le juge, ma sale tête. »

L'avocat général l'obtint d'ailleurs en cour d'assises et c'est place de la Roquette que finit celle qu'un client reconnaissant avait un jour appelée *le bon Dieu dans le parc.*

LA MAIN D'OMBRE

LA MAIN D'OMBRE

Quand éclata l'imprévu scandale du meurtre de la comtesse d'Orthyse, mon ami Jacques et moi n'en eûmes aucun étonnement, car nous savions depuis longtemps à quelle fin tragique cette adorable femme était destinée, et d'irréfutables signes (dussions-nous nous faire traiter de fous) nous avaient révélé quelle main brutale appuierait sur le cœur de la comtesse le revolver dont elle devait mourir.

C'était il y a deux ans; la comtesse d'Or-

thyse, veuve du marquis de Strada et dans toute la fleur de sa beauté longue et souple, commençait déjà à emplir le monde du bruit de ses fantaisies et de son élégance hardie. Un portrait de Whistler exposé au Champ de Mars venait d'en faire la femme à la mode de la saison ; ses robes, taillées dans d'introuvables étoffes de meubles achetées chez Morice à Londres et exécutées par un costumier de théâtre d'après des dessins inédits de Burne Jones, révolutionnaient à Paris le ban et l'arrière-ban des grands couturiers ; on citait dans les clubs et dans les boudoirs l'ameublement de certain cabinet de toilette aux sièges laqués vert, incrustés chacun d'un trèfle de diamants, et l'extravagance symbolique d'un tub de porcelaine de Saxe, soutenu en trépied par trois grenouilles japonaises presque humaines de taille et toutes les trois en bronze vert.

Ses déjeuners et ses dîners d'artistes, de poètes, de peintres, et dont les femmes sem-

blaient presque exclues, faisaient alors l'objet de toutes les conversations. C'était un honneur, une consécration de talent délicat et rare, que d'y être admis. Le petit hôtel de la place des États-Unis et son antichambre de laque blanche et de neigeuses fourrures faisaient rêver alors le clan des reporters; le comte de Montesquiou lui-même arrivait bon dernier avec ses *Chauves-Souris* et ses *Hortensias bleus*. Dieu sait pourtant combien clamés et réclamés par les interviewers! La petite classe avait désappris le chemin de Versailles, et le pèlerinage à la mode était désormais le salon si tendrement Louis XVI, avec ses tentures de pékin rose morte et ses meubles de Riessener, de l'hôtel Strada.

Nous avions dîné, ce soir-là, chez la marquise, un dîner tout intime dont le poète Pierre de Lisse et Henry Tramsel étaient les seuls convives avec Jacques et moi. La marquise, délicieusement nue dans une de ces robes collantes et souples dont elle avait le

secret, nous avait fait ce soir la surprise d'un couvert tout orné de tulipes jaunes : tulipes en faisceaux autour des candélabres, tulipes en gerbes dans le surtout d'argent, tulipes éparpillées par jonchée sur la nappe ; et après une conversation voltigeante, toute d'art et de littérature, qui était allée des dernières illustrations de Walter Crane pour les *Contes* de Grimm aux récentes acquisitions du Louvre, les *Aveugles,* de Breughel, et les quatre effrayants cauchemars d'Oukousaï, le tout en passant par Maëterlinck, Goncourt, Ibsen et Outamaro, nous avions suivi au salon l'ondu-leuse et bruissante traîne de la marquise, une traîne couleur hortensia mauve, mais d'un mauve presque rose, nuance d'aurore en larmes et qui se violaçait délicatement dans l'ombre ; et, tout en mordillant du bout des dents une tulipe à longue tige qu'elle avait prise sur la table, la marquise, à demi couchée dans les coussins d'un étroit tête-à-tête, nous racontait je ne sais quelle mystérieuse histoire

de son enfance, une impression plutôt de petite fille que de jeune fille, toute frissonnante de terreur et d'au delà.

Sur ce terrain la conversation glissait vite à l'occultisme, au spiritisme, à la magie, à toutes les sciences de l'inconnu et du mystère qui passionnent cette fin de siècle énervée et lasse : l'un d'entre nous prononçait le mot de tables tournantes et, brusquement dressée de son siège, la marquise sonnait la livrée, demandait un guéridon. Une animation singulière colorait sa pâleur, et soudain intéressée, amusée, tout le côté chimérique de sa nature enfantine remué à l'idée d'évocations et d'incursions dans le merveilleux, elle arpentait maintenant, avec des gestes brusques, toute son indolence devenue fébrile, ce grand salon lumineusement rose où des esprits et des morts peut-être allaient se manifester. Mais voilà ; la marquise était trop esthétiquement meublée, on ne trouva pas le guéridon nécessaire, toutes les tables étaient anglaises ou

du siècle passé et, après quelques essais infructueux sur une petite table à galerie de cuivre ajouré, il fallut y renoncer. D'ailleurs la marquise, avec son éternelle tulipe à la hauteur des lèvres, rompait d'elle-même la chaîne, préoccupée qu'elle était de tenir sa fleur, et notre belle hôtesse énervée commençait à donner les signes évidents d'une très méchante humeur, quand Henri Tramsel proposa le jeu de la *Main d'ombre*.

La *Main d'ombre*, qu'était cela ? — Un des plus sûrs moyens d'entrer en communication avec les esprits, mais il fallait pour cela des conditions de local toute particulières. Le salon de la marquise les remplissait justement avec sa grande baie vitrée communiquant à la salle à manger, mais l'épreuve était des plus impressionnantes et demandait des nerfs solides, des caractères trempés. « Impressionnante? Oh! cela allait être délicieux! Mais que fallait-il faire? » Et quand Henri Tramsel eut éteint successivement, sauf une, toutes

les lampes ennuagées de dentelles de la grande pièce claire et qu'il nous eût fait asseoir tous les cinq devant la large baie drapée de soie molle donnant du salon dans la salle à manger : « La première condition, — dit-il d'une voix un peu sombrée, — est de croire. Aucun de nous ne met en doute, n'est-ce pas ? l'immortalité de l'âme, la réalité d'esprits et d'êtres invisibles rôdant autour de nous dans l'espace, la possibilité d'un au-delà, d'un monde inconnu côtoyant le nôtre et auquel nous désirons tous être plus ou moins initiés ? »

Nous acquiescions tous d'un mouvement de tête, un peu gênés par le grand silence établi tout à coup dans ce salon, il y avait une minute, encore si lumineusement gai. Maintenant obscur et vide, il s'enfonçait envahi de grandes ombres, que la seule lampe demeurée allumée faisait vaciller étrangement. L'abat-jour de gaze bleuâtre, surmonté d'une tête de chouette, mettait autour de nous comme une clarté lunaire, et le grand store de soie molle, qui nous

séparait de la salle à manger absolument noire, se gonflait par places avec des plis qui faisaient songer. Nous étions assis tous les cinq sur un rang devant la baie mystérieuse, comme devant un rideau de théâtre, et la harpe Empire de la marquise debout dans un angle confirmait cette impression de spectacle improvisé.

« Voici ce dont il s'agit, — reprenait Henri Tramsel. — Je vais invoquer l'invisible, le prier de se manifester par une sensation de froid, et celui qui la ressentira le plus vivement sera l'élu, l'appelé. Il devra se lever, tendra sa main dans le vide, derrière la draperie de soie, et attendra ainsi jusqu'à ce qu'une main vienne lui serrer les doigts, et alors, à lui d'interroger. » Et, après un petit frisson, Henri Tramsel conjurait en quelques mots les esprits ou les âmes des morts auxquels nous pouvions être chers dans le présent ou le passé. Chose étrange! comme un courant d'air venu de la salle à manger déserte nous mon-

tait maintenant aux jambes. Illusion ? appréhension ? je me sentais, pour moi, le cœur étreint, le sang glacé, mais aucun de nous ne bougeait, personne n'osait se décider. Henri Tramsel se dévouait et, s'étant approché de la baie, il enfonçait hardiment la main sous la draperie de soie pâle. Nous nous entendions maintenant respirer ; cela dura bien dix minutes. « Je sens bien ma main un peu pesante, — disait-il tout à coup, — mais rien de plus. A un de vous d'essayer. »

Et Pierre de Lisse et la marquise elle-même, et puis moi, vînmes tour à tour à l'angle de la baie tendre dans la pièce obscure nos trois mains horripilées. La sensation de froid augmentait, nos mains devenaient lourdes, mais aucun contact ne vint les effleurer ; Jacques seul se refusait à l'expérience avec une énergie obstinée et, amusés de son effroi, nous recommençions, cette fois presque en riant, l'épreuve de la main glacée, quand soudain nous le voyions pâlir, se lever de son siège

avec de grands yeux fixes, faire quelques pas en avant, puis chanceler et venir tomber au pied de la harpe dont toutes les cordes rendaient un gémissement sourd.

Il avait vu certainement quelque chose; l'invisible s'était manifesté. Nous nous pressions maintenant tous autour de lui, les lampes avaient été rallumées, et dans le salon, redevenu lumineusement rose, nos questions l'obsédaient, le harcelaient; mais il n'avait rien vu, c'était un simple éblouissement; il y était sujet d'ailleurs; bref, il ne voulait pas parler.

A quelque temps de là, comme j'étais dans son atelier : « Tu as connu la mère de la marquise ? me demandait-il assez brusquement. N'allais-tu pas, enfant, chez elle? » Et sur ma réponse affirmative : « L'autre soir, quand j'ai eu cet éblouissement, place des États-Unis, lors de cette imprudente séance de spiritisme, j'ai effectivement vu quelque chose, mais je ne pouvais le dire sous peine d'effrayer, de frapper peut-être irrémédiable-

ment quelqu'un. — Et quoi? qu'as-tu vu? — Pendant qu'Henri Tramsel renouvelait l'expérience, une forme de femme (je crus d'abord à une fumée) m'est nettement apparue, appuyée sur la harpe, la harpe Empire que tu sais; elle était vêtue à la mode d'il y a cinq ou six ans et regardait fixement la marquise. — La marquise de Strada? — Elle-même, et tu sais ce que signifient ces longs regards de spectre attachés sur un être vivant? — Non. — C'est, à n'en pas douter, un signe de mort prochaine. La figure apparue avait d'ailleurs une expression d'infinie tristesse, d'infinie pitié, et j'ai si peu rêvé que cette figure, je l'ai peinte depuis de souvenir et vais te la soumettre. Toi qui as connu la duchesse d'Esparre, la mère de la marquise, tu ne pourras pas t'y tromper. » Il venait de retourner brusquement une toile; une jeune femme en blanc y souriait, mais ce n'était point la ressemblance de la duchesse d'Esparre, et le nom d'une autre femme, que j'avais bien connue,

m'échappa. « La comtesse d'Orthyse! » la première femme de l'homme, que la marquise a depuis épousé.

Qu'est-ce que cette morte pouvait alors avoir de commun avec l'élégante et charmante veuve du marquis de Strada ? Cette inexplicable vision prenait un terrible sens six mois après, quand la marquise nous apprenait son mariage avec le beau comte Emery de Montenor, comte d'Orthyse et autres lieux.

Je n'oublierai jamais les circonstances dans lesquelles ce projet d'union nous fut annoncé; le hasard nous avait réunis, Jacques et moi, à une des cinq heures de notre belle amie. Elle était vêtue de blanc comme une fiancée et, tout en nous versant le thé brûlant du samovar, mordillait, selon son habitude, une rose rouge à longue tige, prête à s'effeuiller. Comme, avec une insouciance espiègle, elle nous apprenait son prochain mariage, telle elle nous eût annoncé un dîner, trois pétales de la rose se détachèrent lentement et vinrent,

comme trois larges taches de sang, se poser au relief de son corsage; elle prononçait justement le nom d'Orthyse à ce moment, et nous eûmes, Jacques et moi, un brusque heurt au cœur. Jacques, d'ailleurs, avait étrangement pâli et je crus que j'allais être obligé de le soutenir, mais le salon de la marquise était, ce jour-là, plein de monde et nous pûmes nous retirer sans attirer l'attention.

« Il la tuera, me dit Jacques à peine dehors; le fantôme de l'autre, de la première comtesse d'Orthyse, était encore derrière elle aujourd'hui, et il la tuera là, d'un coup de revolver au cœur. As-tu vu les trois gouttes de sang de la rose? Ce ne sont pas là des hasards. »

Les événements, hélas! ne devaient pas nous tromper.

PROIE DE TÉNÈBRES

PROIE DE TÉNÈBRES

C'était le quatrième jour qu'il dormait, un sommeil extraordinairement calme et profond, à visage reposé, à respiration régulière, toutes les forces annihilées, mais la vie nullement suspendue, par une espèce de trahison du système nerveux, comme anéanti de torpeur. Cela l'avait pris un vendredi soir ou plutôt dans la nuit du samedi, au retour d'une séance de spiritisme organisée, presque comme une partie de plaisir, dans un salon ami. Henri Tram-

sel s'était mis au lit selon son habitude, mais le matin ni son valet de chambre ni Mme Tramsel mère, enfin prévenue, n'avaient pu avoir raison de cet étrange sommeil. On avait appelé un médecin, puis deux, on avait employé les moxas, puis risqué une entaille au talon, le sang avait coulé rouge et clair, et le patient n'avait pas tressailli. Il gardait sa face calme et blanche, aux lèvres à peine soulevées par le rythme de la respiration; les dents assez singulièrement serrées y mettaient un mince éclair d'émail et, quand les doigts des docteurs relevaient doucement les paupières, le blanc de l'œil seul apparaissait pareil à de l'argent terni, les deux prunelles révulsées, parties on ne sait où. Les longues mains inertes, un peu molles, dont Mme Tramsel tâtait à chaque minute la température, demeuraient tièdes et douces, d'une douceur fondante dont finissait par s'horripiler le toucher; il n'y avait là ni léthargie ni hypnose, c'était un sommeil de santé, mais

dont le calme se faisait de plus en plus profond d'heure en heure, un sommeil qui maintenant soulevait la poitrine du jeune homme comme un soufflet de forge, à battements longs et cadencés, un sommeil ronflant dans les bronches avec des sonorités d'orgue et dont le caractère déroutait la Faculté; mais dans la chambre haute, où Mme Tramsel veillait déjà depuis trois nuits, une insupportable odeur, qui allait augmentant, vous piquait les narines et prenait à la gorge, une stridente et fauve odeur de tannière, le terrible fumet des lions en cage, cette odeur du désert qui empeste le musc, les lentisques grillés, le pelage de bête et tout le reste à la fois. On avait beau ouvrir grandes les fenêtres, la chambre du dormeur et tout l'appartement en étaient empuantis; les tentures à chaque minute passées au vaporisateur s'imprégnaient malgré tout du fétide relent et c'était par les hautes pièces de la rue Michel-Ange la pestilence d'une ménagerie mal tenue. Or, chose étrange, c'était ce

corps sommeillant et fleurant la santé qui dégageait l'odeur infâme, cette odeur lourde qui eût endormi les médecins et la garde si Mme Tramsel ne s'en était avisée; on la combattait maintenant avec de l'ammoniaque, mauvaise odeur contre mauvaise odeur; mais tel un formidable opiacé animal, la chaude senteur exhalée par Tramsel demeurait persistante, elle planait comme un miasme au-dessus des fronts accablés et inquiets, et c'était cette odeur même, odeur née de son sommeil, qui l'endormait plus profondément encore et peu à peu l'empoisonnait.

Et les médecins demeuraient muets. Dans l'angoisse grandissante Mme Tramsel eut une inspiration de mère : aller s'informer dans la maison, où son fils avait passé la soirée, si le malheureux garçon ne s'était pas prêté à quelque dangereuse expérience de suggestion; le sommeil dont se mourait son fils n'était peut-être après tout que magnétique. Henri Tramsel avait dîné ce soir-là chez la mar-

quise de Strada, la séduisante et fantasque jeune femme dont j'ai conté déjà la fin tragique et mystérieuse; Mme Tramsel ne connaissait pas celle qui devait s'appeler et mourir un jour comtesse d'Orthyse; elle n'en tentait pas moins la démarche.

Les renseignements qu'elle rapportait de la place des États-Unis confirmaient ses soupçons: le sommeil d'Henri confinait au mystère, sinon au maléfice. Sa dernière soirée passée chez la marquise, Tramsel l'avait employée à prendre et à quitter un siège de médium autour d'une table tournante: en présence et sous la direction de Marcius de Gorre, le thaumaturge bien connu, les esprits avaient ce soir-là daigné se manifester chez la marquise, les tables avaient parlé, des souffles de chaleur à la fois soyeux et doux avaient caressé des fronts, des noms de démons connus, comme Belzébuth et Belphégor, avaient été épelés par des pieds de guéridon épileptique; Tramsel, très surexcité, déclaré par le mage lui-même un centre de

force nerveuse très sensible à l'action des esprits, était demeuré un des derniers dans les salons de la marquise.

L'action réflexe de l'invisible se continuait chez son fils : d'où ce sommeil incoercible, cela sautait aux yeux maintenant.

Un télégramme immédiatement envoyé à Marcius de Gorre amenait le soir même le savant thaumaturge au chevet du malade. Dès le seuil, l'odeur spéciale de l'appartement avait averti le voyant. « Je l'avais prévu, disait-il à la mère, votre fils est la proie des démons assyriens ; les esprits de la nuit le possèdent. Sentez-vous cette odeur ? C'est celle du désert, celle des mornes solitudes de Babylone et de Ninive. Hé bien ! c'est là le parfum des esprits d'Assur, celui qui fait râler les hyènes et les chacals en rut au milieu des décombres et des fûts de colonnes des villes mortes. » Puis, ayant pris la main molle et pâle du malade : « C'est le quatrième jour, disait-il, n'est-ce pas ? J'arrive à temps. » Et se tournant vers

le docteur Simpson : « Que ne m'avez-vous prévenu plus tôt, docteur? Vous voyez bien que nous avons à faire ici à un sommeil magnétique. » Et, sans faire plus attention au haussement d'épaules de l'Anglais, il priait la garde de fermer les fenêtres et de disposer neuf bougies sur la commode avec trois assiettes posées de place en place, puis il passait dans la pièce voisine pour s'y purifier les mains et préparer, disait-il, les aromates nécessaires. Il revenait presque aussitôt, les mains embaumées de verveine, vêtu d'une longue robe blanche avec autour du cou un pectoral tout bossué de béryls et de pierres magiques, puis, ayant réclamé le silence, il s'approchait du lit et posait sa main toute étincelante de bagues sur le front du dormeur; et alors, dans le clair-obscur de la chambre illuminée comme une chapelle ardente, une voix faible qui n'était plus celle de Tramsel, une voix lointaine, oh! si lointaine que l'on aurait dit un écho, s'exhala, tel un souffle, un soupir.

« Il va parler. Silence! Et vous, madame, écrivez sous la dictée de votre fils. Dès que nous aurons fixé la vision qui l'obsède, le patient sera délivré. » Puis, laissant une seconde la main du malade pour aller activer la combustion des poudres odorantes sur les assiettes remplies de braise, il revenait au chevet de Tramsel et lui posait de nouveau sa main sur le front.

Et dans la chambre enfumée, comme tendue déjà de mouvantes gazes bleuâtres, la voix lointaine se lamenta de nouveau, chantante comme une mélopée; et des odeurs d'encens, de cinname et de myrrhe montaient dans l'air plus rare, mettaient autour du mage, en sa robe toute blanche, une atmosphère de temple, de vieux culte d'Orient.

RÉVÉLATIONS DE TRAMSEL

« Quelle étrange robe a-t-elle donc ce soir, et pourquoi sourit-elle toujours en me regar-

dant? J'aime ce corsage ouvert en V comme un calice de fleur; tout ce jais bleu ruisselant et coruscant l'étreint comme d'une cuirasse et ses yeux ont les mêmes lueurs... Pourquoi me regarde-t-elle ainsi? Je n'aime pas son sourire, et si j'étais seul avec elle ce soir, je crois que je crierais d'angoisse, mais heureusement les autres sont là! Pourquoi ne fait-on pas tourner les tables? Je ne suis pas venu ici pour qu'elle me regarde avec ses deux perçantes et vrillantes prunelles d'un bleu froid. Que fait donc Marcius de Gorre? La voilà maintenant debout devant moi; elle a fait relever par de Lysse et de Romer le bas de sa robe de tulle pour leur faire admirer les serpents de jais bleu, qu'elle y a fait broder; ils relèvent très haut et tendent en riant l'étoffe scintillante et elle apparaît ainsi avec son buste et sa silhouette fine entrevue dans la gaze, comme au centre d'une énorme toile d'araignée, ténébreuse et brillante. Oh! je n'aime pas cela.

« — Asmodée, l'esprit du trouble et de l'inquiétude, le démon des grandes villes, celui des morphinés, des détraqués, des viveurs las des débauches connues, des curieux de sensations, le démon des chercheuses, des chercheurs d'au delà... celui de l'éther aussi. L'éther! Il y a trois ans que je n'en prends plus : pourquoi cette table a-t-elle dit qu'elle était Asmodée, qu'il m'aimait d'amour et qu'il ne me quittait pas...? Voyons, de Gorre, dites-moi que cet esprit n'était qu'une misérable larve. Et puis, tout cela, c'est de la plaisanterie, j'ai vu de Romer pousser le guéridon, la table ne bougeait pas.

« — Où suis-je? D'où sortent ces tronçons de portiques, ces longs fûts de colonnes? Que de décombres, mon Dieu! Et ces vieilles statues mutilées, ces socles dans le sable! Comme il y en a, comme il y en a!... Où donc ai-je déjà vu cette ville de ruines? Et pas une herbe, pas un lierre... Du sable et du sable partout... C'est une étrange solitude. Pas un

oiseau dans l'air... Quel silence ! Mais comme l'air est doux ! J'aime cette ville morte, transparente de lune. Comme le porphyre de ces colonnes a des reflets limpides ! Oh ! quelque chose a bougé tout près dans les ténèbres ! Il y a là un porche dont l'ombre me menace vraiment ; et ces froissements de plumes, d'où peuvent-ils venir, puisque la ville est morte et qu'il n'y a pas d'oiseaux ?... Oh ! oh ! oh ! j'ai vu cette fois des yeux dans les ténèbres, des points de feu, non, des clous de diamant... Quelque flaque d'eau reflétant les étoiles... Mais il n'y a point d'eau dans le désert et les étoiles sont tombées du ciel... J'aime ces murmures de mots épelés à mon oreille, j'aime cet idiome aux consonnes atténuées, aux voyelles si douces, que je ne comprends pas... Le portique, les stèles sont maintenant habités. Sont-ce les cariatides qui se sont animées ? Mais je n'ai jamais vu de plus doux visages de femmes. Oh ! elles s'approchent, font cercle autour de moi ! Non, les

voilà maintenant immobiles; elles sont couleur de cendre et mitrées, coiffées de tiares en cônes comme des prêtresses d'Indra. Je n'ai pas peur, et pourtant je frissonne. J'ai déjà vu ces figures quelque part : où cela? Je me rappelle : dans les Gustave Moreau, la fameuse aquarelle, la *Salomé dansante*... non, le sourire de Sarah.

« Qu'on me retire ces deux magots chinois qui, là, sur ma cheminée, ricanent et me narguent. Depuis mille ans qu'ils branlent la tête en se tirant la langue, ils m'ont amolli le cerveau. Ne voyez-vous pas qu'à chaque mouvement de leurs têtes de porcelaine c'est ma cervelle à moi qu'ils ballottent et remuent? Oh! ma tête! ma tête! Qu'on les jette dans le seau, oui, le seau de toilette où j'ai vidé tantôt toutes les vieilles fleurs du cabinet du travail, les iris noirs et les boules-de-neige; mais faites bien attention à la grenouille de verre filé que j'ai posée au fond pour qu'elle s'y rafraîchisse : si vous la cassiez, je mourrais.

« Je vous dis qu'elle est sous mon lit. Je l'entends ronfler et marcher; c'est une effroyable araignée, une tête de mort, une affreuse tête de mort ricanante, qui roule et va et vient sur de longues pattes velues, des pattes de crabe géant et toutes rouges; elle boit tant de sang!... Je l'entends, vous dis-je, qui ravaude et file son rouet sous mon lit; si vous ne la chassez pas, quand vous serez partis, elle montera sur moi et me mordra au cou. Ah! »

Et avec un grand cri le dormeur s'éveilla.

« Les esprits sont partis, ouvrez vite les fenêtres et qu'on tienne allumés toute la nuit dans la pièce des bougies et des cierges. Madame, votre fils est guéri. » Et Marcius de Gorre s'inclinait très bas devant M^me^ Tramsel, qui venait de poser sa plume et s'épongeait le front, encore toute frissonnante.

LA DAME

AU CARCAN DE PERLES

LA DAME AU CARCAN DE PERLES

Tous les printemps, à chaque vernissage, c'est un attroupement de la foule devant un de ses portraits signés d'un nom fameux : tous les ans le peintre change, mais qu'il appartienne au clan des Impressionnistes obsédés de violet et de mauve, ou à l'école Symboliste hantée jusqu'à la maladresse des Carppacio et des Mantegna, c'est toujours dans l'or éclatant et ciselé du cadre la même face ravinée et récrépie par les fards, la même

vieille coquette d'outre-mer, représentée en de théâtrales attitudes, somptueusement vêtue de satins, de dentelles, de peluches et de moires.

Les cheveux visiblement teints, les chairs travaillées par l'émailleuse et badigeonnées à neuf, les lèvres carminées et jusqu'aux mains hideusement maigries, poncées et veloutées par je ne sais quelle poudre, tout en dépit de l'habileté et des tricheries mensongères du peintre, proclameé pouvantablement la décrépitude et la ruine; mais dans cette Jézabel accablée de bijoux et d'années, dans cette espèce de reine de drame ou de féerie aux fastueux ajustements d'idole, un détail, toujours le même, épouvante et souligne comme d'un trait macabre le mystère inquiétant de la femme : un hausse-col de perles, de perles énormes, d'un invraisemblable Orient, montées sur drap d'argent et qui, gainant de métalliques pâleurs un cou invisible, a l'air d'être là pour maintenir sur ce corps de parade une tête qui chancellerait sous son fard.

A l'Opéra, où l'étrange original de ces portraits a sa loge, au mardi des Français où la dame est assidue, comme aux premières où la badauderie et la vanité parisienne s'étouffent, celles où il faut être vue, parce que sur la scène Réjane ou Brandès, j'ai toujours retrouvé le mystérieux hausse-col enserrant d'un carcan l'exsangue et contracté visage de vieille reine. Que les épaules fussent découvertes ou voilées, le hausse-col de perles était toujours là, séparant d'un trait lumineux le corps attifé de soies et de broderies de la pauvre tête vernissée et raidie, vraie tête de morte galvanisée et comme ressuscitée de force avec son sourire figé et ses grands yeux hagards.

Autour de la dame, chuchotées sous l'éventail ou contre la soie du chapeau-claque, des calomnies, des niaiseries et des invraisemblances, toutes les légendes et toutes les histoires : des millions et des millions acquis on ne sait comment, très loin, dans de vagues Amériques, mines de pétroles, cochons salés

de Cincinnati ou percement d'isthmes. Des aventures tragiques : des grèves et des révoltes à main armée, les plus graves périls, la dame tombée en otage au pouvoir des mineurs et presque décapitée ; selon d'autres enfin, un drame sinistre dans le West-End et un caprice de grande dame oisive, curieuse des bas quartiers de Londres, punie de la plus atroce mésaventure, une aventure de garni, où l'archi-millionnaire américaine aurait été un peu assassinée ; et tous ces racontars en somme tournant et tournoyant autour de ce mystérieux carcan de perles, cachant certainement là quelque épouvantable cicatrice et faisant surnommer stupidement l'énigmatique yankee : *Notre-Dame des Écrouelles.*

Et pourtant, s'il n'y avait rien sous ce hausse-col de drap d'argent bossué de nacres, si c'était là une fantaisie de vieille femme coquette voulant dissimuler la maigreur d'un cou sexagénaire et si cette tête éternellement posée dans ce cornet de pierres rares, comme

une fleur coupée dans un verre, n'était qu'une réminiscence des portraits de Clouët et si la femme si terriblement soupçonnée n'était qu'une obsédée des élégances des Valois à la façon d'une lady Caithness, cette affolée de Marie-Stuart.

Oui, tout cela est possible... Mais alors pourquoi ce lumineux carcan m'emplit-il, quand j'y songe, d'un malaise de cauchemar? et pourquoi, parmi tant de sottises débitées, est-ce un anonyme racontar de femme de chambre congédiée ou qui sait? pis, peut-être, une macabre imagination de garçon coiffeur qui nous impressionne et nous fait voir sous le hausse-col de perles une pauvre et maigre nuque de vieille femme et de vieille femme chauve, barrée, comme d'une entaille, d'une large bande de taffetas d'Angleterre.

Samedi, 10 décembre 1893.

L'HOMME

AU COMPLET MAUVE

L'HOMME AU COMPLET MAUVE

Dans la bousculade des grands halls vitrés où l'on vend de la femme, dans le tohu-bohu des Moulin-Rouge et des Casino de Paris, dans le promenoir du Pôle-Nord ou dans la foule s'écrasant pour voir danser, lumineuse et fuyante, l'adorable Loïe dans les couloirs des Folies-Bergère, il n'est pas rare de surprendre entre deux bouches tout humides de rouge de brusques dialogues dans le goût de celui-ci : « C'est l'homme au complet

mauve, vas-y! c'est ton affaire, mais ne te laisse pas emmener chez lui; une bonne avertie en vaut deux »; et une des deux dames, rengorgée dans la pelisse de peluche obligatoire, de reprendre sa promenade d'étalagiste avec des œillades à tous les cigares, tandis que l'autre, toute songeuse sous son maquillage, demeure immobile au milieu du promenoir, roulant des yeux de poule hypnotisée sous ses paupières gouachées de noir.

Quelquefois le court entretien s'aggrave de cette objection : « Mais il m'offre cinq louis », timidement hasardée par la dame pensive; à quoi l'amie triomphante et ostentatoire, avec un superbe haussement d'épaules : « Cinq louis sont bons à prendre, vas-y, ma chère, vas-y, mais te voilà prévenue, c'est l'homme au complet mauve. Ni chez lui, ni chez toi. » Et les deux vendeuses de sensations nocturnes se perdent dans la foule, frôlant surtout et du coude et des hanches les hommes en habit.

L'homme au complet mauve? Il est certain

qu'il est là, dans cette foule, mystérieux anonyme connu seulement des filles et peut-être de quelques noctambules détraqués par la noce et les abus comme lui; car, à la terreur évidente des créatures quand elles en parlent, depuis longtemps je ne mets plus en doute que l'homme au complet mauve, ou plutôt celui qu'on désigne ainsi, ne soit quelque aberré passionnel au goût bizarre et difficile à satisfaire, ou tout au moins effarant; mais quel homme est-ce? sous quelles apparences volontairement correctes et pareilles aux allures de tous, dissimule-t-il l'étrangeté de ses goûts? Est-ce ce grand jeune homme au masque si pâle, avec des yeux éteints, qui parfois se rallument si singulièrement vifs au passage violemment embaumé des femmes et qui grelotte, éternellement enveloppé de fourrures, accoudé tous les soirs, de dix à onze heures, au rebord des loges des Folies-Marchand pour l'entrée de la Loïe?

Est-ce au contraire cet anglo-saxon trapu,

ce sanguin à mine de bookmaker, qui régale si royalement, au Moulin-Rouge, les filles attroupées autour de sa table et qu'on retrouve, à deux heures du matin, buvant du gin et du porto dans les box d'acajou verni des bars, ou payant à souper aux acrobates du cirque, flanqué lui-même de deux ou trois figurantes du Casino de Paris, et j'en citerai bien d'autres.

L'homme au complet mauve? Mystère!

Et cependant une piste, me fascine et m'attire depuis trois jours; une piste, non, mais ce lambeau de conversation surprise, ce matin, vers les deux heures, entre deux filles de chez Sylvain. Je transcris. « Il m'avait dit de venir chez lui vers les trois heures, dans l'après-midi, rue Mademoiselle... Comme il avait des diamants plein les doigts, une perle d'au moins trois mille à sa cravate et du jonc dans les poches, en veux-tu en voilà, et qu'il avait parlé de pas moins de cinq louis, je m'étais dit « j'irai », bien qu'avec son maquillage,

cette pâte rose qu'il a sur toute la gueule et son grand nez pincé, il ne me revînt guère. Je m'amène : la rue Mademoiselle, c'est au diable vert, là-bas dans Grenelle. Je m'étais fendue d'un sapin et me voilà dans une vilaine rue d'ouvriers, devant une maison toute drôle, sans concierge, toutes les persiennes closes. Mais c'est une *maison*, que je me dis. Je sonne quand même ; une espèce de vieux domestique, l'air d'un sacristain dans une longue redingote de chattemite, haut comme ma botte et vilain, vilain, m'ouvre avec une quasi révérence et m'dit : « C'est vous m'amzelle Irma, prenez donc la peine d'entrer, on vous attend ; » tout ça me semblait drôle, mais m'voilà grimpant tout de même dans un grand escalier tout dallé, comme on en voit dans les hôtels de province. On ouvre une porte et l'on m'pousse dans un p'tit salon tout en soie rouge avec, tout partout sur les murs, des gravures épatantes, tu m'comprends, des indécences. Une portière se sou-

lève et v'là mon homme qui s'amène, mais dans quel costume ! vrai, ça m'a fait un coup ! Tout en peluche mauve, pantalon et veston, sans gilet, en chemise de soie jaune, jabots de dentelle, collerette et tout, et pour plus de trente mille francs de diamants, broches de femme, épingles de cravates, araignées de pierreries fichées dans ses dentelles et sa gueule de curé toute rasée, toute molle au cold-cream et à la poudre, avec du rouge aux lèvres et les yeux faits comme les femmes du boulevard... » Mais à ce moment l'autre fille, ayant remarqué que j'écoutais, faisait signe à sa compagne, les confidences en demeuraient là et je songe toujours à l'homme au complet mauve.

Samedi, 17 décembre 1893.

HAVRE DE SONGE

HAVRE DE SONGE

Pour Antonio de la Gandara.

Ville étrange où tout fuit,
Danger, rêve et mirage.

J'ai l'horreur et l'adoration des foules : les villes populeuses exercent sur moi une espèce de fascination, mais je les aime anciennes, riches d'un passé d'aventures et d'histoire, savoureuses comme un fruit mûr et belles du mystère de tant d'existences autrefois vécues ;

j'aime entre toutes les villes maritimes, avec le mouvement de leur port, la rêverie ensoleillée de leurs vieux quais et cette espèce de fanfare pour l'*ailleurs*, les pays inconnus et les grèves lointaines clamée par les agrès, les voiles, les drisses et les mâtures de tant de navires en partance. Les matelots, race enfantine et cynique, y répandent la gaieté de leurs instincts de mâles en bordée et de leurs yeux naïfs, ces yeux couleur d'eau et de rêve qu'on est tant surpris de trouver dans des faces rudes et tannées de forbans. Une population industrieuse, équivoque et cosmopolite y déploie dans le décor sordide des rues de la basse prostitution de pittoresques loques de galériens et de corsaires; les filles y sont brutalement offertes avec quelque chose dans leur accoutrement misérable de lumineux, de criard et d'oriental; leurs pommettes frottées de fard, leurs yeux charbonnés en font sous leur tignasse étoilée de clinquant autant d'éternelles poupées, toutes pareilles, comme

un moule unique destiné au trop plein de la luxure et de la santé des hommes et l'amour y a quelque chose d'animal qui repose et surexcite à la fois le cerveau des intellectuels; un continuel aléa de possible aventure rôde et luit dans l'œil des passants; les angles de certaines rues louches imposent des visions d'attaques à main armée, de viols et de coups de couteau et dans l'empuantissement des marchés, au milieu des détritus de légumes et de fruits, il arrive parfois qu'une belle fleur humaine, robuste et suant la santé, trop rose et trop rousse avec des yeux mystérieux de bête, vous apparaisse et vous étonne, telle la bouchère au profil d'Hérodiade qu'entrevirent MM. de Goncourt dans le marché des Récollets de Bordeaux.

Et puis, à côté des êtres d'instinct, de lucre et de labeur qu'enfantent la grande ville, ses chantiers et son port, il y a les créatures de luxe et d'exception, effrayants produits cosmopolites de l'ennui des civilisations : les blasés

et les chercheurs d'impossible, femmes à silhouettes androgynes vêtues de drap bleu de matelot, Anglais millionnaires au teint cuit par le hâle et l'abus du porto, aux regards singulièrement aigus et pâles, tous propriétaires ou passagers de grands yachts, espèces de juifs errants de l'ivrognerie et de la perversité promenant sur la mer remueuse leurs sens excédés et qu'on retrouve à Bahia comme à Marseille, à Tanger comme à Cadix, à Toulon comme à Brest, au Havre comme au Caire, roulant la lie de leur âme fangeuse et fine dans les fûmeries d'opium comme dans les *music-halls* et les *american stars*.

Et pour vous, mon cher ami, qui avez aussi l'attirance et la peur des foules; pour vous, qu'ont si fortement troublé à Londres les yeux vert de mer, *sea green*, des pauvresses irlandaises et la démarche cadencée des filles de Piccadilly, j'ai tenté de noter, heure par heure, l'impression d'ivresse et de cauchemar de cette soirée passée au Havre.

Mardi soir, huit heures, sur la jetée.

Sur le môle bondé de promeneurs, entre le va-et-vient de figures obscures et l'immobilité de silhouettes confuses de femmes d'ouvriers et de calfats du port échouées sur les bancs, j'erre par la plus lumineuse et tiède soirée de cette inattendue fin d'été. Une lune de nacre se détache précise au-dessus de Sainte-Adresse; à ma gauche, c'est le port du Havre avec ses mille feux de couleur allumés, brodant les ténèbres grouillantes de gros rubis ardents et de rondes émeraudes incandescentes. Des cheminées de steamers et des voilures de bateaux de pêche apparaissent de temps à autre, comme dans un halo de givre, sous la lumière d'un feu tournant, puis tout retombe dans l'obscur, dans le noir. Entre les deux hautes estacades, sous la projection des grandes lampes électriques à réflecteurs, l'eau de mer apparaît d'un vert pâle d'un vert d'aigue laiteuse et, quand un bâti-

ment s'engage dans le chenal, c'est, dans l'étroit couloir baigné de lumière électrique, un glissement blême et muet de vaisseau fantôme, un vaisseau aux voiles comme faites d'un linceul et sur lesquelles l'ombre des curieux accoudés aux jetées se profile et grandit gigantesque, donnant au spectateur angoissé l'impression que ce blême et silencieux navire emporte et son ombre et son âme avec lui dans le chimérique et l'inconnu de la mer.

Au loin, des cris de manœuvre, des clameurs de sirène, des plaintes et des appels, voix humaines ou hissements de bouées et de poulies...

Neuf heures du soir,
à la fête foraine de la place Thiers.

Comment suis-je entré dans cette baraque de lutteurs ? car ai-je assez la lassitude et l'écœurement de ces séances athlétiques, tou-

jours les mêmes, où que l'on soit, à Neuilly comme au Trône, à Saint-Cloud comme à Vaugirard !

C'est une célébrité de la lutte qui tient ici la baraque : Marius, le Marius des établissements Robin, Fournier et Marseille. Solide et trapu, avec sa face écrasée de bouledogue, il parade en maillot noir, ceinturé de cuir jaune, au milieu d'une population de soldats, de mathurins et de rats de quais, comme on appelle ici les traînards du port. Les jongleries de poids et d'haltères par une espèce de garçon boulanger aux cheveux poussiéreux m'ont laissé assez froid et je n'augure pas grand'chose des deux autres champions de la baraque, deux gars normands à faces prognates, aux gros yeux bleus de ruminants, déjà alourdis et patauds dans leur maillot d'un rose vineux trop tendu sur leurs chairs grasses; mais la séance de canne entre deux matelots du Midi, petits, lestes et rageurs, le torse irrité et fringant, eabrés dans de

jolis mouvements d'avancée et de recul, promet de l'inattendu et me tient captivé d'avance. Dénudés jusqu'à la ceinture, les deux hommes croisent les cannes, se menacent, parent et s'évitent, tournant agilement sur eux-mêmes ; et ce sont des rampements attentifs, puis de brusques écarts et des sauts de côté, tout un jeu preste et vif de parades cinglantes et d'attaques félines, où le plus petit des champions, un gascon blanc comme du lait, avec une ancre tatouée entre les deux seins, déploie une souplesse sournoise qui m'enchante.

Puis tout à coup un grand cri, une stupeur dans l'assistance ; un des deux hommes tournoie et s'affaisse sur lui-même en portant les deux mains à son front. Marius, penché en dehors de l'estrade, intervient : « C'est ridicule ! grommèle-t-il d'une voix faubourienne ; vous pointez toujours avec votre canne ». L'homme atteint, la face entre ses mains, s'est assis sur un banc et sanglote, la foule

fait cercle, un copain organise une quête, deux lutteurs emmènent le blessé... Le petit Gascon à la poitrine tatouée lui a tout simplement d'un cou de canne fait sauter l'œil.

Ah! cet œil sanglant hors de son orbite, sautelant comme un petit crapaud sur la sciure de bois de cette baraque foraine! Tout tourbillonne autour de moi, j'étouffe, je vais tomber. De l'air! un peu d'air!

Dix heures et demie.

Dans le bureau de ce petit hôtel de Bahia, que j'affectionne pour le grotesque fantastique de l'hôtelier et de l'hôtelière, deux Hoggarth. J'y suis rentré prendre mon pardessus. L'hôtelier à la peau rouge et crevassée comme une tomate farcie, les yeux éraillés et sans cils, s'y tient aussi ployé que le lui permet sa grosse panse devant un étrange client où plutôt devant une bizarre cliente, car c'est

bien une femme, ce petit homme au profil impérieux, à la voix blanche et brève, étonnamment cambré dans une vareuse de yatchman. La casquette galonnée enfoncée jusqu'aux oreilles, mais la nuque blonde et délicate sous les cheveux coupés ras, toute l'attitude hautaine de son petit corps svelte fait songer à un redressement de vipère.

Un matelot de yacht l'accompagne, tenant à la main une valise. « Je veux la même chambre que l'autre fois, commande la voix cinglante, dix francs par jour, mais j'y coucherai quand il me plaira et j'amènerai qui je veux. »

Et pendant que l'hôtelier tourne sa casquette entre ses gros doigts et marmonne obséquieux : « Comme madame voudra », l'autre Hoggarth, l'hôtelière, la bouche rentrée et le nez en casse-noisette sous de vénérables bandeaux plats, proteste en silence d'un air scandalisé, tout en surveillant une infusion de thé dans une bouilloire en métal anglais,

une théière invraisemblable, énorme et ventrue, comme on n'en voit que dans les ports de mer.

Onze heures et demie.

J'erre encore sur la jetée, sous une petite pluie fine et tiède qui, en dix minutes, a fait les estacades et tous les quais déserts; je sors du *star* de la rue Saint-François où j'ai assisté à une scène ignoble, une rixe entre matelots américains et anglais, où, à propos d'une consommation, un nègre a cassé son bock sur le crâne de son adversaire.

L'oreille encore obsédée par les airs de gigue des Anglaises en robe de babies de l'établissement, je remonte et descends la jetée comme en proie à une griserie d'opium. Des jupes de gaze Liberty plissées en accordéon s'enroulent et se déploient devant moi, bizarrement oscellées dans le bas de grosses prunelles sanglantes; par instants c'est devant

mes pas, sur les dalles du môle, la fuite titubante d'une énorme théière; le métal anglais en brille avec des froids d'acier sous la lumière des hautes lampes à réflecteurs et je songe avec un effroi, qui n'est pas sans charme, à mon étrange voisine de chambre à l'hôtel de Bahia.

Dans le chenal inondé d'un halo blême, c'est la sortie silencieuse, presque fantomnale du paquebot de Southampton; il passe dans une lividité irréelle, tous ses hublots soulignés en noir; au loin, ce sont des appels de voix, des clameurs de sirènes, des bruits de manœuvres ou bien d'âmes en détresse. Sur un banc, à l'extrémité de la jetée, un vagabond couché sommeille sous la pluie et mâchonne en rêvant des paroles sans suite, et je ne sais moi-même si je dors ou je veille.

LA POMPE-FUNÈBRE

LA POMPE-FUNÈBRE

Joris-Karl Huysmans l'a burinée en trois coups d'ongle dans son étude sur Félicien Rops: face glacée et vide, canaille et dure, yeux limpides, au regard fixe, le regard fixe et cruel des Tribades, bouche un peu grande, fendue droite, nez régulier et court.

Elle était, il y a un an à peine, inquiétante comme une menace à la corrida de Max Lebaudy, car c'est une fanatique et elle n'en manquait pas une de la rue Pergolèse.

Aux beaux temps envolés des courses de taureaux, c'était une assidue de la Plaza; singulière était même son attention à chaque banderille enfoncée dans le cuir saignant du taureau, puis elle n'y reparut plus; elle avait déserté cette inutile parade, ce mardi-gras de « Tra los Montes » en pleine vogue parisienne, en plein engouement de coulisse et d'alcôve. On la rencontra quelques soirs aux Invalides, autour des répugnantes exhibitions des Aïssaouas faisant grésiller leur joue fendue et leurs paupières à vif au-dessus d'un brasier, puis ce fut tout, oncques on ne la revit: la Pompe-Funèbre avait quitté Paris, Paris, bazar envahi par la vermine d'Orient et des deux Amériques, le Paris des agences Cook et des trains à prix réduits.

Pendant quatre ans le monde des cirques et des acrobates respira, délivré comme d'un poids, d'un opprimant cauchemar. La trêve vient d'expirer: la Pompe-Funèbre vient d'être signalée, la Pompe-Funèbre est de retour à

Paris... après plus de quatre ans d'absence... la Pompe-Funèbre et ses yeux vides et clairs, sa pâleur exsangue et sa face mauvaise de monstre vorace qui reviendra vampire et galvaudera la nuit; elle était jeudi soir au Nouveau-Cirque, prenant un visible plaisir à regarder se tordre dans le vide, son horrible bâillon aux dents, Miss Orina, l'acrobate femelle du Cirque Manzóni.

Cette femme qui, moulée dans un collant de soie blanche, se laisse hisser, une corde entre les dents, jusqu'aux cintres et là, suspendue dans l'espace, décharge coup sur coup, six fois un pistolet et se laisse ensuite redescendre lentement, virevoltant plus lentement encore sur elle-même et tout le poids de son corps portant sur ce cou qui se brise et cette bouche qui mord. Cette acrobate au maillot argenté qui peut être tuée à chaque seconde.

Durant les cinq minutes que dure le spectacle, cette chair humaine peut vingt fois tout

à coup défaillir et lâcher, s'écraser et s'abattre au milieu de la piste, sous les regards figés et ravis d'épouvante du public ébloui.

La Pompe-Funèbre adore ces spectacles poignants; la cruauté qu'ils éveillent dans l'âme et l'ébranlement qu'ils donnent à nos nerfs frissonnants, voilà les voluptés dont se repaît sa sensualité cérébrale et blasée : quand elle fréquentait la Plaza, croyez bien que c'était uniquement parce qu'elle espérait toujours voir un des matadors, bousculé par la bête, demeurer une bonne fois étripé et saignant, crevé sur le carreau. Un homme vraiment tué, voilà le piment de la chose; le péril dans le spectacle offert et la grâce insolente, dangereuse comme un défi, dans le risque couru.

Oh! elle est bien connue dans le monde spécial des cirques et des baraques, la Pompe-Funèbre, connue et redoutée des forains de banlieue comme des princes du métier aux cachets de ténor, les Scheffer et Mora, les rois

des gymnasiarques! Plus effroyable est l'exercice, plus il met la vie de l'artiste en péril et serre les poitrines d'une angoissante étreinte, plus la Pompe-Funèbre le suit assidûment de ses yeux insatiables, fervente habituée des six et des huit mois durant, tous les soirs à poste fixe, des Folies à Paris, du Music Hall à Londres, de l'Olympia à Vienne, etc.

Implacable et tenace, on dirait qu'elle épie, qu'elle guette une défaillance, un faux départ, un faux mouvement, la minute de vertige qui fera lâcher prise au trapéziste envolé dans les cintres et le jettera, cadavre, au pied des spectateurs éclaboussés de sang. La Pompe-Funèbre! Les frères Elton, les Aguelman de Londres, et les brillants Brillatori de Naples connaissent de longue date son dur profil cosaque, ses cheveux couleur paille et sa souple taille un peu plate, sanglée de vestes de drap clair sur de somptueuses robes noires. Coiffée d'une éternelle et toujours neuve capote de violettes, elle hante, à la

façon d'un spectre, l'esprit superstitieux des jeunes acrobates, elle fait d'indignation onduler les épaules trapues des vieux barnums.

Son nom... on l'ignore. Riche... sans doute; Américaine ou Slave... pas Française, à coup sûr! Des succès d'alcôve auprès des jeunes dieux, rayonnants et musclés, de la barre fixe et du trapèze?... De sinistres histoires se chuchottent là-dessus, des rendez-vous implorés, obtenus et payés jusqu'à deux cents louis, quelquefois en diamants, toujours exigés une heure avant le numéro dangereux du spectacle ou quelque soir d'émotionnants débuts, rendez-vous amoureux presque toujours suivis d'un affreux accident, d'une mortelle catastrophe.

La Pompe-Funèbre, c'est sous ce nom qu'on la connaît aux Folies, chez Oller, à l'Hippodrome et chez les Franconi; elle fait émoi jusqu'en les foires. Elle soutire la vie, la force et la jeunesse, voue, envoûte, ensorcèle comme en plein moyen âge, porte guigne

et malheur : d'un appel de ses yeux, d'un battement de ses lèvres, d'un signe de sa main sait se faire obéir du Trépas qui la suit, et l'affreuse Camarde est son humble servante : elle pompe la Mort.

HARICOT VERT

HARICOT VERT

« Monsieur est au Luxembourg, il va rentrer et prie Monsieur de l'attendre », et la domestique m'introduisait dans le cabinet de l'immortel. Un autre visiteur y était déjà, un frêle et long jeune homme d'une suprême élégance, presque féminin d'attitude, malgré le profil précis et fier et dont l'allure sinueuse évoquait aussitôt à mes yeux la ligne tourmentée d'une arabesque. Étroitement moulé dans un complet vert myrthe, cravaté très

haut de soie d'un vert plus pâle et comme sablé d'or, il érigeait, au-dessus d'une grosse émeraude piquée dans cette cravate, une toute petite face exsangue aux cheveux bruns crespelés et courts : une petite tête hautaine et fine de grande race épuisée, telles on en voit signée Clouët ou Phorbus dans la galerie du Louvre consacrée aux Valois.

L'inquiétant visiteur ne daignait d'ailleurs pas s'apercevoir de ma présence. Debout auprès de la table de travail de l'Académicien, il hanchait légèrement dans une pose pleine de grâce et de l'extrémité de sa canne, un jonc d'au moins dix louis à la pomme d'ivoire vert bizarrement fouillée, il tournait les feuillets d'un manuscrit éparpillés devant lui.

C'était à la fois adorable et odieux de négligente impertinence, ce manuscrit de grand poète, ces vers immortels d'un maître et d'un vieillard remués du bout de la canne, dans l'intimité de son cabinet, par la curieuse indif-

férence de ce jeune homme imberbe! A la fois indigné et ravi, je l'admirais en silence; lui ne semblait même pas se douter que j'étais là et flexible et fier, il continuait de ramer dans les papiers du poète, à distance, quand, la manche de sa jaquette verte s'étant un peu relevée, je vis qu'un étroit bracelet de platine incrusté d'aigues et d'opales lui cerclait le poignet.

A ce moment, la porte du fond s'entre-baillait et l'Immortel entrait. Quoique myope, il avait saisi le mouvement du jeune homme car, la bouche pincée et l'œil comme en recul derrière son monocle, il s'avançait à petits pas vers le remueur de manuscrits et avec un sourire méchant de toute sa face grasse : « Tous mes regrets, monsieur le duc, mais je ne puis vous recevoir aujourd'hui »; et me désignant du doigt au jeune homme tout à coup redressé devant lui :

« J'ai un poète. »

Ce frêle et blanc poignet d'éphèbe cerclé de

platine et d'opales, comme un poignet de courtisane un peu princesse, je devais le retrouver manœuvrant cette fois au-dessus des gemmes et des pierres de choix d'un prestigieux artiste orfèvre et ciseleur, chez Barucchini, ce dompteur de métaux qu'on croirait échappé de Florence. Maître sculpteur à la manière des Benvenuto, son officine connue des seuls amateurs se cache au fond de cette si curieuse vieille cour de la rue Visconti, la plus étroite peut-être des anciennes rues de Paris.

Délicieusement pâle et transparente, la main dégantée de l'homme au bracelet planait et voltigeait avec d'infinies lenteurs au-dessus d'un tas de pierres dures, lapis-lazulis, sardoines, onyx et cornalines piquées çà et là de rubacelles, de topazines et d'améthystes; et la main parfois se posait, tel un oiseau de cire, au milieu, désignant du doigt la gemme choisie.

Le complet vert myrte m'avait reconnu et la

rencontre ne lui était point agréable, car j'étais à peine entré dans la boutique de l'orfèvre qu'il prenait congé, et d'une voix un peu brève : « Il me faudrait cet objet dans dix jours, vous n'avez en somme que les incrustations à faire, je compte sur vous, Barucchini. » Et la porte à peine refermée sur l'étrange visiteur : « Quel original ! ricanait l'artiste-ciseleur en réponse à l'interrogation de mon regard, il vient de me commander, devinez quoi ? un paon de métal émaillé avec toute la roue de la queue en pierreries; il en a des idées, ce cher duc! C'est lui qui, dans un temps, avait fait incruster, laquer d'or et graver la fameuse tortue, la tortue vivante que Huysmans a racontée dans *A Rebours*. Très artiste, d'ailleurs. — Mais c'est un échappé de Charenton, ne pouvais-je m'empêcher de m'écrier, ses éternels costumes vert-pré, ce bracelet au poignet et cette manie des pierres précieuses. — De Charenton, dites plutôt d'un conte d'Hoffmann? Avez-vous remarqué cette pâleur pour-

rissante, ces mains effilées et crispées, plus japonaises de formes que des chrysanthèmes, ce profil d'arabesque et cette maigreur de vampire, mais il a cent mille ans, ce jeune homme, malgré sa face imberbe; il a déjà vécu dans des temps antérieurs, et sous Héliogabale, sous Alexandre VI et sous les derniers Valois. Moi, ses visites ici m'apportent comme un malaise et, tant qu'il est là, c'est comme une oppression, comme un poids, et puis quel goût bizarre et presque macabre dans toutes ses commandes! Ce ne sont que chauves-souris, salamandres, hiboux, crapauds, toutes les bêtes du sabbat. C'est de lui qu'un poète de la jeune école, effaré du verdâtre de son teint et de ses costumes, a pu écrire ce distique :

> La grenouille le voit et l'appelle sa sœur
> Et le haricot vert en reverdit de peur.

Le nom d'ailleurs lui en est resté dans le

monde ; *haricot vert*, c'est ainsi qu'on l'appelle, quoiqu'à mon avis il soit surtout racine de mandragore, fleur de cimetière et de cauchemar.

Mercredi, 28 décembre 1893.

ESPAGNES

I — BARCELONE

II — VALENCE

III — MURCIE

I

BARCELONE

I

LA RAMBLA

La promenade unique au monde de Barcelone : l'avenue de l'Opéra, longue de quinze cents mètres, avec, au milieu de sa chaussée, une merveilleuse plantation de platanes, mais de platanes géants au feuillage automnal, encore à peine touché par l'arrière-saison et sous lesquels, de sept heures à deux heures du matin, circulent, affluent, refluent, saluent et se promènent tout Barcelone et toute la Catalogne et tout l'Aragon, mais gravement, posé-

ment, sans bousculade : les hommes drapés dans la *capa* de couleur sombre aux revers de peluche cramoisie, vert de mer ou bleu paon; les femmes, hélas, horriblement fagotées à la française, quelques-unes, un bout de dentelles ou de tulle noir noué sous le menton, tout ce qui reste de l'ancienne mantille, mais la plupart honteusement chapeautées à l'instar de Paris pour la *modista francese*, l'inévitable *modista francese*, que signalait déjà avec terreur en 1840 Théophile Gautier, indigné de cette trahison.

C'est que la femme est la même partout, bien moins préoccupée de la beauté que de la mode. La note amusante dans ce fourmillement de figures et de gens, mais un fourmillement lent, inconnu de nos villes du Nord, où le passant, agité, affairé, se hâte et se précipite dans la fièvre, coudoyant et heurtant brutalement le passant, est donnée par l'homme du peuple et les paysans de la province; Catalans pantalonnés de velours noir ou marron,

le pied nu, serré de bandes de linge, dans l'espadrille de cordes blanches, aux reins la veste ronde de drap noir ou la blouse courte, bleue, ramagée de dessins blancs, et sur les cheveux courts le bonnet phrygien de laine violette. Le Barcelonais porte, lui, ce bonnet en laine rouge; et avec leurs faces glabres, leur pâleur verte, les yeux enfoncés et leur profil brusque, au nez heurté et court, ils ont, ma foi, l'air assez galérien, Barcelonais et Catalans.

Sous les platanes, dans un immense grésillement de friture (le gazouillis de milliers de moineaux se poursuivant dans les branches), la foule s'écoule grave, indifférente, sans une œillade, sans un sourire, presque triste d'aspect s'il n'y avait, çà et là, la tache amusante d'une jupe rouge de femme du peuple ou la gaîté d'un marin en bordée ou d'un uniforme de soldat. Le flot montant des promeneurs prend la droite, le flot descendant suit la gauche, jamais de rencontre; et de chaque côté

de la promenade, les tramways peints de couleur tendre, rose et jaune, blanc et bleu pâle, se succèdent, bondés de voyageurs, avec une rapidité effrayante, une vertigineuse vitesse de courses de chars.

A droite et à gauche, les hautes maisons à six étages, à terrasses, toutes de plâtre, historiées, badigeonnées de fresques en grisailles sur fond jaune paille ou rosâtre, déshonorées de moulures d'un rococo féroce; ce sont des *fonda* (hôtels) des *restauracións* (restaurants) et, éclatant d'un luxe lourd et criard, surchargés de dorures avec tout le mauvais goût méridional, des *peluquerias* (boutiques de coiffures), des *confiterias* (pâtisseries), des *refrescos* (limonadiers des villes du Midi), rien qu'un commerce de luxe et d'inutilités (dix *peluqueros* se comptant ainsi sur un espace de trente mètres) et alors des théâtres, des théâtres et encore des théâtres, *el Principale, el Lyceo, el Romea, el Calalo, el Dorado, Novedades, Tirols, Eden, Alhambra, Union, Al-*

cazar et les Folies-Bergère (car ils ont des Folies-Bergère, eux aussi !)

Tous les soirs Barcelone s'éparpille et bâille sans applaudir dans vingt-sept théâtres et cafés chantants. Ce peuple ne vit, ne semble vivre que pour *el theatro*, *el confitero* et le *peluquero*, le gâteau, le coiffeur et le spectacle. Mais de quoi se nourrit-il ? Mystère! Dans toutes mes pérégrinations je n'ai encore vu qu'une boucherie, et dans une ruelle étroite du quartier des casernes et du port.

En revanche il joue éperdument, passionnément, avec frénésie. Dès sept heures il est aux loteries; portefaix et soldats de la reine se gargarisent de patois, attroupés devant les listes des numéros gagnants : la loterie de trois millions, tirée le jour de Noël (M. le ministre des finances a mis lui-même la main dans le sac..., pour en tirer le gros numéro) révolutionnait encore hier toutes les provinces de toutes les Espagnes; et dans toutes les boutiques à jouer fonctionnent, du matin au soir,

autorisés par M. le gouverneur (lequel a *son pied*, selon le mot ici en cours, mettez la part du lion), des jeux de trente et quarante et de louches roulettes, auprès desquels le bonneteau Montmartrois devient un honnête bézigue en plein vent.

Le dimanche, toute la Catalogne se précipite dans ces tripots : blouses et capas, châles à fleurs de paysanne, confections parisiennes de senoras, tout s'y mêle et s'y coudoie; et, en semaine, le *sereno* (le gardien de nuit des rues espagnoles) s'y rencontre, à l'aube, son trousseau de clefs sonnaillant à la main, avec le laitier venu apporter le lait à la ville. Et M. le gouverneur et M. le ministre lui-même empocheront peut-être le plus clair des économies de *la Reyna gubernatora*.

Installés sous les platanes de la Rambla, des Castillans en costume national, plus laids que nature et couleur d'amadou, débitent des fruits confits et des nougats exquis. Auprès, des étals de bouquetières embaument :

ce sont des monceaux de violettes, d'œillets, de tubéreuses et de verveine, mais les bouquets montés sont à faire peur. Paris est décidément la seule ville au monde où l'on sache faire la fleur.

Enfin, comble d'horreur, les bouquetières de Barcelone n'ont ni fleur de grenade à l'oreille ni mantille sur leurs cheveux. Mais sur les terrasses, dans le bleu implacable du ciel, des linges blancs sèchent suspendus à des cordes, même au-dessus de l'hôtel du banquier Lopez, chez lequel descendent et les infantes et la *Reyna;* Lopez, le milliardaire entreteneur de la monarchie espagnole.

Cette lessive étalée en plein air, au-dessus du palais de la politique et de la finance, comme au « cintième » de nos maisons faubouriennes, et pas un vélocipède dans les rues, cette note-là serait-elle toute l'Espagne?

II

LA CATHÉDRALE

Des rues étroites, tortueuses, pavées de larges dalles, des rues profondes comme des puits et qui semblent prendre jour par les fenêtres grillagées de leurs hautes maisons..., c'est au milieu de ces *calles* éternellement baignées d'ombre qu'apparaissent, envahis par des pâtés de construction, les contreforts de la cathédrale.

Tout un quartier glacial aux aspects de prison l'enserre et l'étouffe, comme tassé à ses pieds, et il faut lever obstinément la tête pour

entrevoir au-dessus des terrasses sa haute tour romane, du gris des vieilles pierres des cathédrales du Nord, aux angles effrités, ruines de donjon d'autrefois.

A cent mètres de là, le long des quais, devant une mer de lapis liquide, il fait quatorze degrés à l'ombre des palmiers drus épanouis de la promenade de Christophe Colomb. Ici on grelotte, avec presque l'onglée aux doigts dans le mince liseré de lumière dont le soleil borde au midi le seuil des mornes *casas* ; dans les rues, une population rare, silencieuse, presque des fantômes : des femmes en deuil, coiffées de mouchoirs de couleur sombre noués en marmotte sous le menton. Çà et là des mantilles font leur apparition, visages de cire, yeux caves et cernés, faces à la fois d'extase et de damnation : ce sont des senoras qui vont à la prière, car il n'y a pas de vêpres en Espagne. On sent qu'ici le vieux catholicisme pèse encore de tout le poids de la Sainte Inquisition.

Mais c'est surtout à l'intérieur que se décèle enfin dans tout son fauve éclat le Moyen Age énorme et délicat, le Moyen Age ardent et sombre du poète maudit, Paul Verlaine.

Une obscurité presque effrayante y règne, baignant jusqu'à la voûte cinquante-huit piliers massifs, tels des tours, et composés chacun de seize colonnettes frêles, fuselées, comme en prière et reliées en faisceau : un chapitre fermé de hautes cloisons de pierre, aux belles stalles sculptées et peintes sur fond d'or, s'ouvre, plus sombre encore, juste en face du chœur et de son maître-autel ; et, juste devant ce chœur, se creuse, béante et noire, telle une chausse-trappe, la crypte des évêques aux ténèbres mouvantes, hantées de feux follets par la flamme des cierges : un escalier de vingt marches y conduit.

D'ailleurs ici tout n'est qu'ombre et reflets! c'est le royaume de la terreur mystique.

Vingt-sept chapelles à la Madone et aux saints bienheureux, toutes les vingt-sept sur-

chargées de dorures et toutes décorées avec un goût barbare, étincellent vaguement dans cette obscurité; d'admirables grilles en fer ouvragé les enferment et, à travers leurs rinceaux et les fleurs rigides, des Madones de cire aux joues fardées de rose, aux airs béats d'idole, ricanent inquiétantes, affublées de brocart, de soie et de diamants.

Au-dessus du maître-autel d'étroits et longs vitraux dont les pierreries flamboient; et des nervures des voûtes tombent de charmants lustres, tels des reliquaires, enrichis d'émaux et dentelés à jour. Tout le chœur est tendu d'ancien lampas vieux rose qui blémit sous la lueur d'améthyste et de rubis des ogives ardentes, tandis que, au-dessous des grandes orgues du plus beau style gothique, fermées de panneaux peints, grimace hideusement au bout d'un pendentif une tête d'Holopherne, monstrueuse, géante, surmontée d'un turban. Cela tient à la fois du cauchemar et de l'extase.

Dans le trou noir de la crypte les cierges allumés tremblotent.

Quelques silhouettes : d'abord, entre les stalles, dans le chapitre obscur et comme pailleté d'or par l'éclat des peintures, ce sont, rôdant, allant, surplis blancs, robes rouges, de vagues enfants de chœur : l'un d'eux m'aperçoit, et, vite allumant un rat de cave, m'invite à admirer les sculptures des stalles; une robe violette à dalmatique fourrée traverse lentement la nef transversale; sur les dalles des formes accroupies, encapuchonnées de noir, se traînent : des Goyas; des femmes en mantille qui, dans cette ombre louche égrènent le rosaire et font à genoux leur chemin de la croix; aux grilles ouvragées d'autres formes affalées, en prière: sur un banc de pierre un paysan en blouse est assis, immobile, le front dans une lueur; il flotte en cette église une odeur à la fois de latrines et d'encens; quand il s'y joint le parfum de l'œillet, il paraît que c'est là l'atmosphère de l'Espagne.

Un mouvement d'êtres humains se forme, l'on s'attroupe à la grille fleurie d'une chapelle, l'ombre s'en illumine, un prêtre catalan à la face de forban y officie entre deux enfants de chœur; c'est un baptême. Des marraines en mantilles et des parrains en capa *nationale* présentent au baptistère cinq *ninos*, cinq nouveaux-nés, bruns comme des grillons sous leurs voiles de linge et de dentelles. Et le prêtre arrose cruellement les pauvres petits crânes de sel et d'eau glacée avec une vraie louche, une louche à potage; les baptisés ululent, la foule agenouillée marmonne des *ave*; comment ces nouveaux-nés, ainsi inondés, ne meurent-ils pas dans la nuit; la méningite, m'a-t-on dit, sévit ici tout particulièrement sur l'enfant en bas âge : je m'explique pourquoi.

Le prêtre catalan, rapace sur le gain, touche sur le baptême et prépare le convoi; les marchands de cercueils affluent d'ailleurs dans les ruelles voisines, c'est même la seule industrie du quartier.

— Senor, senor, la senora... C'est une femme en mantille qui vient de s'affaisser, inerte, évanouie, le cœur affadi par l'indicible odeur qui règne en cette église; ses compagnes m'appellent à leur aide. Je prends sous les aisselles et j'assieds sur un banc l'infortunée marraine.

C'est la scène du troisième acte de *Faust*, Marguerite dans la cathédrale. « Voisine, votre flacon ». Décidément, rien ne manquera comme couleur locale.

Un peu hurluberlué, je sors par le cloître, un beau cloître plein de rêverie et de silence, dont les arceaux à demi ruinés et fermés de belles grilles encadrent un jardin ombragé de palmiers, où s'ébattent des oies.

Les oies sacrées de la cathédrale! Un jet d'eau jase dans une vasque... Juché sur un mur d'appui, un enfant de quinze ans aux larges yeux limpides, beau comme un Murillo, copie un motif d'ornement héraldique, acanthes et chardons, la main sur un cartable.

III

LES RUES CHAUDES

Connaissez-vous dans Barcelone
Une andalouse au sein bruni !
A. DE MUSSET.

C'est cette Andalouse que nous cherchons à travers un Barcelone sillonné de tramways, de fils télégraphiques et téléphoniques, mais dans laquelle, en dehors des cafés-concerts, ne sonnent ni bourdonnement, ni guitares, ni mandolines; nous étions beaucoup plus riches en couleur locale, à Paris, durant l'Exposition.

Qui ne se souvient du fameux théâtre, dit *Palais des Enfants*, où se succédèrent tour à tour, endiablées et enivrantes, la Pepa, la Soledad et la Macarona, la gitane applaudie de toutes les Espagnes et qui danse aujourd'hui à Madrid.

Mais voilà!... ces enragées danseuses de boleros, de flamencos et de jotas, vives comme des étincelles, souples comme des couleuvres, étaient qui des Grenadines, qui des Sévillanes, toutes de race gitane d'ailleurs avec leurs yeux de braise et leur peau de citron, et, en dehors de l'Andalousie, on ne danse plus en Espagne. La guitare et les castagnettes, les flamencos et les rotas, ce sont là plaisirs grossiers laissés à la canaille et aux paysans, passe-temps de *posadas* ou de corps de garde : le corps de garde où il n'est pas rare de voir un soldat des provinces du sud assis sur une chaise, devant la porte même de la caserne, gratter du jambon en uniforme, tandis qu'à deux pas plus loin, assis à califourchon sur d'autres

chaises, les sous-officiers du poste grillent des cigarettes tout en causant négligemment.

Nous quitterons donc Barcelone sans avoir vu danser, quel désappointement!

Un Barcelonais rencontré à l'hôtel a pitié de notre navrement : c'est un samedi, il nous offre de nous guider dans une *posada* située aux portes de la ville, où les soldats des casernes se réunissent aux filles des manufactures voisines pour y danser le *flamenco* les samedis et dimanches soirs; les autres jours de la semaine, la *posada* est morne, rentrée au rang de simple débit de *refrescos* pour ouvriers et paysans.

Nous acceptons. « Mais il ne faut pas vous enthousiasmer d'avance, nous prévient notre guide, vous ne verrez là ni jolies filles ni costumes flamboyants, mais la lie du peuple, des ouvrières de fabrique et des filles de cuisine, des charretiers et des soldats, des soldats surtout à cause du voisinage des casernes; on danse de cinq à sept heures, dès la soupe

avalée dans les chambrées. La soupe, je veux dire le verre d'eau et le pain sec, régime ordinaire de l'armée espagnole, sauf le jour de la fête de la reine-régente, le 14 Juillet de *tra los montes*, où l'on célèbre cette réjouissance par une bisque aux pois chiches et un verre de vin pur (*sic*), et deux heures après les musiques cessent, tous les soldats n'étant pas permissionnaires. Il faut donc nous hâter, si nous voulons voir quelque chose, car voici la nuit. — « Mais c'est l'arrière-boutique du troquet de Vincennes ou de Grenelle, où la troupe danse deux fois la semaine, le bal-musette de l'ancien Salon de Mars, hasarde un Français de la bande. » Nous le faisons taire. Il ne fait pas bon plaisanter, même à Barcelone, avec la susceptibilité espagnole; d'ailleurs la nuit est tout à fait tombée, et la Rambla toute blanche de lumière électrique, fourmillante de promeneurs, resplendit, car c'est ainsi, la lumière électrique éclaire tout Barcelone, elle est à Madrid, on est en train de

l'installer à Valence, les sierras Morenas et leurs défilés, autrefois redoutés du touriste, en seront inondés d'ici huit mois : *nobis hæc otia fecit* Lopez, le banquier de toutes les Espagnes, fermier-entrepreneur de l'électricité, baron Haussmann de ces États Mal-Unis de demain.

Nous avons quitté la Rambla. Précédés par la *capa* de notre guide, nous nous engageons dans des rues étroites et sinueuses, mais singulièrement éclairées aux rez-de-chaussées, autant de *refrescos*, de débits de vin et de *bodegas*, rez-de-chaussées en contre-bas de la rue, emplis de blouses courtes d'ouvriers des champs, de vestes rondes d'Aragonais et d'uniformes de soldats. Au seuil de ces établissements des silhouettes de femmes se tiennent immobiles, drapées dans de longs châles de laine clairs, gris ou blancs; des jupes d'indienne rose ou bleu pâle à volants frôlent la cheville et laissent voir un soulier découvert; une marmotte de soie de couleur

vive est nouée sous le menton; d'autres se tiennent assises sur une chaise dans d'équivoques allées de maisons, le front sous un quinquet huileux qui les découpe étrangement : un escalier s'aperçoit dans le fond. Elles ont toutes l'air résigné, une pose lasse, comme abandonnée de bêtes domptées et passives; tout regard semble absent de leurs grands yeux noirs. A l'angle de l'une de ces rues une pharmacie, où l'on guérit, s'il faut en croire les annonces dorées, les maladies secrètes, raconte éloquemment où nous sommes; oui, nous y sommes, mais toutes ces maisons sont libres, libres les calmes et placides marchandes de galanterie en châles de laine blancs. Ici, la prostitution n'est soumise à aucun contrôle, mais la prostituée ne peut ni provoquer ni circuler dans les rues, d'où le silence, le mutisme de ces rues chaudes hantées d'immobiles *manolas*. « Le quartier français », nous révèle notre guide, et comme nous nous récrions, la *capa* veut bien nous expliquer que Bar-

celone a toute une population de réfugiés français plus ou moins brouillés avec la justice de leur pays, chevaux de retour, condamnés en rupture de surveillance ou de ban, tous, à les entendre, expiant un délit de droit politique, en général assassins ou voleurs, l'écume même des ports de Marseille et de Toulon : laquelle population tient ses assises dans ces rues, y a ses cafés, ses lieux de rendez-vous et ses repaires, d'où le proverbe en cours à Barcelone : « A Barcelone, pour un Français un Français est bien plus dangereux qu'un Catalan. »

Cette révélation nous incite peu à lier connaissance, nous pressons le pas, timidement hélés de place en place par une robe rose à châle blanc; nous arrivons devant un triste parallélogramme de prison ou de caserne, nous nous engageons sous des voûtes ruinées, longeons de hautes murailles autrefois à créneaux et débusquons enfin par une poterne sur une large route de banlieue, en dehors de la

ville : des bruits de charrois traînent vers le port.

Nous sommes au pied des anciens remparts de Barcelone... Au loin, sous les feux de lumière électrique miroite la mer; ils ont une haute et fière allure, ces remparts. Devant nous, la masse énorme et noire de Montjuich et, se profilant dans le bleu sombre de la nuit, des toits de fabrique et des cheminées d'usine.

Nous croisons des groupes de soldats, se hâtant vers la poterne que nous venons de quitter, tous regagnent la ville. « Trop tard, fait soudain notre guide, nous nous sommes attardés dans le quartier français, le bal est fini, ce sera pour demain soir. »

IV

LE FLAMENCO

Un hangar s'ouvrant de plain-pied sur une grande route bordée de murs d'usine et de terrains vagues ; ça et là un quinquet tremblote d'un jaune d'huile, tandis qu'au loin, vers la gauche, un halo de lumière électrique dénonce Barcelone.

Dès l'entrée, un comptoir revêtu d'étain, le *zing* de nos *chands* de vin de barrière : pas de plancher, de la terre battue et des murs blanchis à la chaux, le long desquels

court à hauteur d'homme une galerie de bois découpé: deux portes peintes en rouge donnent sur cette galerie, des oignons et des courges pendent, ça et là, accrochés aux balustres.

Nous sommes dans la *posada* annoncée hier au soir et, qui mieux est, nous sommes attendus : le Barcelonais, qui s'est mis si *espagnolement* à notre *disposicion*, a bien fait les choses ; il a commandé au quartier d'artillerie un Sévillan célèbre dans la garnison par ses talents de guitariste ; et tout un piquet d'honneur a tenu à accompagner Peppe, qui doit chanter le *flamenco* devant les touristes français. Chose étrange, ils ont l'air en sucre candi, les *artillores de la Reyna gubernatora*, et malgré leur uniforme visiblement en loques, ils ont, sous leur hideuse casquette de cuir bouilli et leur affreuse veste bleue à parements rouges, un aspect propret et enfantin de soldats de plomb ; on ne peut plus déconcertants, ces trop jolis soldats dans cette équivoque posada de barrière, où entrent de

minute en minute, drapés de couvertures et guêtrés de cuir fauve, des amateurs de danse à mines de forbans.

Au fond, sur une estrade, un orchestre a pris place : trois musiciens aragonais à visages de bandits sous le foulard noir noué en serre-tête, culottes trouées et vestes couleur tan. Des filles, le châle d'indienne à fleurs croisé sur la poitrine, presque toutes coiffées en marmottes, l'air de bonnes à tout faire, circulent parmi cette canaille. Une assez jolie, grande, mince et haute en couleur avec des sourcils si réguliers, si fins qu'ils semblent tracés au pinceau au-dessus de ses grands yeux noirs, se promène escortée de deux ordonnances : pour la courtiser, ses galants tirent de leur poche des amandes et des noix qu'avant de lui offrir ils cassent sous leurs dents ; l'écorce enlevée, la belle avec des gestes vifs de guenon saisit l'amande ou la noix sèche et, impassible, sans un mot, la croque à son tour. Elle a d'ailleurs un sourire

écarlate et blanc qui lui fait le tour de la tête, trente-deux grains de riz dans une grenade ouverte, et des cheveux luisants ramenés sur les tempes en coques de satin noir : au Moulin-Rouge, costumée par Landolf, cette fille évidemment ferait recette entre Otero et Duclerc.

Une note : cette foule est relativement silencieuse, un vague bourdonnement emplit à peine cette salle... Nous sommes loin des cris, des ohé du chahut et du vain brouhaha de nos bals d'ouvriers rigoleurs et braillards. Ce silence et cette dignité d'une race méridionale nous étonneront d'ailleurs à travers toute l'Espagne. Accotés au comptoir, nous attendons.

Sur un signe de notre guide, l'artilleur sévillan, commandé pour la circonstance, prend place sur une chaise dans un coin du hangar, croise une jambe sur l'autre et, pinçant sa guitare, il commence : on entendrait voler une mouche maintenant.

A la fois gutturale et douce avec d'étranges portements de voix, la chanson gémit, monotone : la guitare la soutient à peine, moins que pincée, touchée du bout des doigts; de temps en temps la main du chanteur se pose à plat sur les cordes, étouffant toute sonorité, et tandis que la musique gronde assourdie, la voix alors s'enfle, se gargarise pour ainsi dire avec elle-même et devient rauque, déchirante comme une invocation, un chant de muezzin, un appel à Allah, et c'est triste à pleurer, d'une tristesse prenante, navrante et qui étonne, cette chanson de danse dégénérée en plainte et de plainte en prière; et des décors s'évoquent de ciels d'un bleu qui brûle, de solitudes immenses et d'horizons de sables derrière des minarets; on sent gémir en elle le lumineux ennui accablé de l'Orient.

Mais voilà qu'un des soldats s'est détaché des rangs des spectateurs et se tient maintenant au milieu de la salle; les bras levés, les yeux baissés, obstinément fixés au sol, il

piétine sur place, d'abord lentement, puis plus vite et plus vite encore avec une sorte de frénésie hystérique, inconsciente. Une fille en marmotte de soie rayée est venue se camper devant lui, répétant identiquement tous ses mouvements, tous ses gestes. Tous les deux, maintenant vis-à-vis l'un de l'autre, ondulent sur place, pétrissant rageusement la terre battue du sol à durs coups de talon; mais ils ne se regardent pas, leurs paupières sont closes et leurs yeux s'évitent; ils les tiennent énergiquement fixés sur la pointe de leurs chaussures; et la guitare grince et le flamenco monte, s'enfle et s'anime, et comme un vent s'élève qui secoue cette salle; des éclats de voix répondent, et d'autres couples se sont campés face à face, et maintenant dans toute la *posada*, filles et gars trépignent sur place, les bras levés, tordus en cadence. Le danseur bondit à gauche et la danseuse à droite, et leur buste reste droit sur leurs hanches oscillantes, tandis que, pris de folie,

les pieds s'agitent éperdument, frénétiquement sur le sol; et sous les paupières aux longs cils baissés, les prunelles demeurent invisibles, le regard s'obstine à se dérober, comme reculé dans une extase, tandis qu'un mystérieux rictus tire les lèvres épaisses sur des dents courtes et blanches d'une dureté éclatante, des dents de nègre africain retrouvées dans un bestial sourire sur toutes ces bouches espagnoles.

Toute la posada hurle et danse, convulsionnaire, prise d'une fureur endémique; le secret de la danse des morts, dont s'épouvantèrent trois siècles du moyen âge, vient de nous être révélé dans un bal de barrière par des filles à soldats et des débardeurs de port.

V

BARCELONNETTE — BLEU ET ARGENT

Bleu et argent : c'est la Méditerranée à Barcelonnette, le quartier des pêcheurs à Barcelone.

Là, vis-à-vis l'ancienne terrasse de la récente Exposition plantée de palmiers comme celle de Monte-Carlo, la mer s'étend d'un bleu de lapis qui, sous le soleil d'hiver, prend des luisances de soie et blémit par place, tandis que l'indigo du ciel, encore avivé par le vert sombre des palmiers découpant là leur feuillage épanoui, se fonce à l'horizon,

mais tourne légèrement au mauve au-dessus des montagnes de la côte, montagnes aux crêtes molles et comme paresseusement abaissées vers la grève et évoquant sous ce ciel hivernal d'Espagne je ne sais quelle vision de baie de Naples et de Capri.

Dans des jeux de lumière, des petites villes apparaissent toutes blanches avec leur tassement de maisons en terrasses, dans le vallonnement des collines lointaines.

Et sur le bleu limpide des vagues, des flottilles de goélands semblent, entr'aperçues du rivage, une magique éclosion de nénuphars d'argent.

Nénuphars sans feuilles, dont la brusque envolée emplit soudain le ciel d'une ribambelle de larges papillons blancs.

Sous le soleil leur dos soyeux étincelle, scintille. Oh ! comme soupire un des plus nostalgiques poèmes de Judith Gautier, caresser le plumage vierge du goéland !

Sur la grève, les pieds nus dans le sable,

des femmes, des hommes et des enfants tirent une senne; ils s'essoufflent, tous attelés à la corde tendue dont le bout plonge dans la mer et, sous leurs loques ensoleillées, les hommes, le pantalon relevé sur des mollets de bois durci, les femmes brunes comme des olives sous leur marmotte d'indienne rougeâtre, les enfants, noirs comme des Maures, toute cette canaille vermineuse et tannée fait songer, malgré qu'on en ait, à quelque fantasque marine de Vernet, où le peintre aurait oublié de poser son décor habituel de roches percées à jour et de phares démantelés s'élançant au bout d'un môle, comme dans une toile de théâtre.

VI

OR ET ROSE

Or et rose, c'est encore Barcelonnette avec ses maisons carrées recouvertes d'un crépi rosâtre, ses rues coupées à angle droit, ses terrasses à balustres en tuiles ajourées, ses voies étroites et régulières débouchant toutes sur la mer, ses balcons où pendent des linges; et, malgré la boue grasse et la saleté de ses *calles* et leur odeur de marée et de choux aigres, or et rose, c'est encore Barcelonnette avec sa nuance uniforme et doucement teintée de poterie d'argile et de vieil alcarazas.

Au coin de toutes les rues des écorces de melon, des pelures d'orange et, aux grilles des fenêtres, de rutilantes loques mettent dans Barcelonnette une atmosphère jaune, comme une poussière d'or. A côté de la puanteur inhérente aux villes espagnoles, tout à coup une odeur fraîche et fine de vanille ou d'anis vous surprend : c'est une *aguardiente* ou débit d'anisette, dont la boutique obscure s'ouvre en contrebas de la chaussée : des épaulettes de soldats et des bonnets catalans s'entrevoient dans le fond.

A part quelques gamins en guenilles, les rues de Barcelonnette sont désertes, toute la population étant, à cette heure du jour, en mer ou sur le port. Devant la porte d'une caserne, des artilleurs de la *Reyna*, nonchalamment renversés sur des chaises, fredonnent un air d'*Habanera* tout en grillant des cigarettes ; il ne leur manque plus qu'une guitare : ce farniente de tout un poste est un spectacle très espagnol.

Dans une *calle* voisine file et trotte, en se déhanchant devant nous, un casaquin élimé de velours sur une jupe de soie verte, tournure lourde et taille épaisse; mais le pied chaussé de satin noir est menu et cambré, charmante et fine est la cheville, moulée dans un bas de soie noire à coins brodés. Le casaquin noir se retourne et nous montre un gros visage de maritorne aux lèvres bestiales et sanglantes, outrageusement plâtré de fard; puis il disparaît englouti dans une boutique de blanchisseuse : une boutique de blanchisseuse, c'était indiqué auprès de la caserne. Madame blanchit les militaires, porte le linge à domicile et recoud au besoin les boutons des clients.

C'est décidément partout la même chanson en France, en Italie, à Londres et en Espagne.

Avant de quitter tout cet or et ce rose, une délicieuse apparition !

A l'angle de deux rues, le pied appuyé sur

une borne et hanchant forcément un peu, mais crânement posée, telle une fière statuette, une adorable petite Barcelonaise : quatorze ans à peine, une marchande d'oranges, de pois chiches, d'amandes et de noix, car toute sa marchandise gît étalée à terre, à même la boue, dans d'immenses couffes.

Vêtue d'indienne et de percale à fleurs, mais avec quelle science de couleurs ou quelle coquetterie de hasard ? jupe blanche ramagée de mauve, taille rosâtre à dessins jaunes et, sur les lisses et brillants cheveux noirs, je ne sais quelle tache fantasque et éclatante, notre marchande (marchande? à qui peut-elle vendre dans cette morne rue de ville morte) montre au ras de sa robe écourtée les deux plus jolies jambes, moulées dans des bas de soie rouge (*sic*), mais chaussées de sabots!

Les femmes de ce pays ont décidément des pieds, des chevilles et des mollets charmants. Du haut de ses grands yeux étonnés et lim-

pides la petite marchande d'oranges nous regarde passer, immobile, fièrement ; dernier détail, elle a le plus délicat profil et sa chaude pâleur (est-ce un effet d'optique ?) nous paraît toute rose.

Barcelonnette se serait-elle incarnée pour enchanter nos souvenirs nomades dans le corps souple et mat de cette enfant ?

VII

ARGENT, OR VERT ET CAPUCINE

Sur un ciel de flamme, zébré d'orange et d'or et tournant vers le zénith au vieux cuivre, des agrès, des cordages, des voiles latines carguées autour des mâts et, dans le haut des vergues, des filets couleur de tan qui sèchent et semblent avoir gardé des piastres et des sequins dans leurs mailles, dorées qu'elles sont par ce soir éclatant.

Au bord des quais une mer qui verdit, devient bleu de turquoise et se paillette, également métallique, dans cet ambre en

fusion avec, de l'autre côté de la rade, les paquebots et les steamers de commerce à quai de Barcelone : le port de Barcelonnette au soleil couchant.

Et là, au pied d'une espèce de môle-promenade, *la pointe aux menteux* de tous les ports du Midi et de l'Orient, une population affairée et remuante de Catalans basanés, allant, virant et voltant, jambes nues, les pieds chaussés de l'espadrille blanche, le cou découvert dans la chemise de toile bise et leurs voix gutturales se confondant dans un immense et tapageant rauquement.

Au ras même des quais, des gars sont accroupis auprès d'immenses couffes, où palpitent comme du blanc de perle, de la nacre et du vif argent ; ça et là du corail rose humide apparaît, luit et coule dans tout ce givre et cet argent mouvant. C'est, se détachant en vigueur sur d'énormes feuilles de choux, la pêche des habitants de Barcelonnette : dorades écaillées d'azur tendre, comme

prismatiques, calamares pareilles à de vivantes opales qui se liquéfieraient, à la fois molles et grasses, langoustines transparentes du gris vitrifié des crevettes, soles et salmonettes, la salmonette, le régal préféré de tout homme du Midi, et, parmi toutes ces viscosités diamantées et brillantes, je ne sais quelles anguilles jamais rencontrées autre part, d'un rose de perle rose ou de fleur de pêcher, de vrais joyaux fluides et gluants.

De temps à autre, un des pêcheurs accroupis à un lointain appel répond par un cri rauque, charge d'un tour de main sa couffe de poissons et, l'épaule haute, s'éloigne en courant : il rejoint à pas vifs, rapides, le pas à talon détaché des coureurs antiques, un autre point du môle où des groupes d'ombres, hommes et femmes du peuple, s'agitent et se démènent en formant de grands cercles, hanches à hanches et les bras aux épaules, autour d'un autre homme invisible hurlant.

La vente à la criée ! Étranges, ces espèces

de rondes humaines, se silhouettant en noir, au bord de cette mer d'or vert, sur ce crépuscule saignant.

Assises au rebord du trottoir, les coudes aux genoux, dans des poses attentives et lasses, des femmes de pêcheurs vêtues d'indiennes à fleurs sont là, au pied du môle, attendant.

Non loin d'elles, installé dans une guérite entre trois alcarazas et des poteries espagnoles, un vieux matelot débite de l'*agua fresca* à un maravédis le verre et des sirops d'amande et de limon : ce que l'*agua fresca* a de succès... Il y a toujours un client devant l'étroit comptoir et le vieil homme n'arrête pas de rincer.

D'ailleurs, ce que cette *agua fresca* es réconfortante au goût et pure et glaciale. L'eau est une des rares merveilles de l'Espagne, elle y est partout exquise : cette eau-là, à Paris, se vendrait dix à vingt francs le verre l'été, dans un grand restaurant.

Cependant dans ce décor somptueux, tout d'argent, d'or vert et d'écarlate, une fausse note : pour regagner la rive opposée et les quais de Barcelone, nous prenons un bateau-omnibus où l'on navigue au son d'un piano mécanique : un Catalan carnavalesque y moud à tour de bras, inexorable et fier, la *Valse des chopines*.

II

VALENCE

I

LA HUERTA

Une lueur rouge, filtrant à travers les stores hermétiquement clos du wagon, nous éveille en sursaut et nous voici nous pressant, toutes les glaces baissées, aux portières... Un vent frais nous saisit en même temps que le plus étrange spectacle nous arrache un spontané cri d'enthousiasme.

Se détachant en vert vivace sur des terrains rougeâtres, mais d'un rougeâtre de brique pilée, défilent devant nous d'innombrables

orangers. Massés en boule avec leur feuillage à la fois luisant et tendre, ils sont là par centaines, que dis-je, par milliers, et dans leur verdure éclate, avec l'intensité de lanternes vénitiennes, le jaune orange de leurs fruits, les feuillages en sont comme éclairés... A l'horizon, court sur un ciel dur, couleur de turquoise, une muraille rocailleuse de montagnes transparentes, des sierras en dents de chacal, aux cimes les plus follement échancrées, tour à tour apparues de porphyre ou d'améthyste, selon l'ombre portée de leurs contreforts, ravinées, déchiquetées, successivement violettes, mauves et bleuâtres, toujours chimériques de nuances et de contours et sur cet horizon de contes de fées file invariablement le vert, criblé d'oranges, des vergers d'orangers.

Nous sommes dans la Huerta ou la campagne de Valence. La richesse même de la ville et du pays, cette vaste oasis entourée de montagnes, à l'abri des vents et du froid, où

toute une province s'adonne exclusivement à la culture des orangers ; tout autour et plus loin l'Espagne stérile, empierrée et pouilleuse !

« Valence ! la belle Valence ! » ce cri caractéristique de nos Décembres parisiens, entendu sous la brume et la pluie dans toutes les rues voisines des théâtres et des gares, nous reporte tout à coup au milieu des baraquettes du jour de l'an et des étalages des camelots, à la Madeleine et au boulevard. Oh ! la voiture de la marchande d'oranges, brouettant sa marchandise sous le fallacieux éclairage d'un réflecteur en papier rouge !

Mais voilà que le paysage, tout à l'heure apparu si rutilant dans je ne sais quelle lueur de féerie, vient de pâlir et de se faner subitement. Les terrains d'un beau rouge de piment sont devenus ocreux, comme de la simple argile ; la verdure des orangers s'est décolorée, les montagnes elles-mêmes ont perdu leur transparence, elles sont tout bonnement

pierreuses, incultes et pelées et moutonnent en grisaille sur un ciel platement bleu ; les vergers d'orangers seuls continuent d'être criblés de fruits ; la clarté rose qui nous avait éveillés en wagon s'est également évanouie, et la lumière incolore du jour a remplacé le magique incendie de l'aurore naissante sur les jardins de la Huerta.

Cette partie de l'Espagne aurait-elle le fameux rayon vert des pays des tropiques ?

II

VALENCIA DEL CID

Une désillusion, cette grande ville plate, éparpillée, confuse dans son plan, et, comme une ville de jouets d'enfants dressée au ras d'un banal tapis de table, laidement bâtie en plaine, sans pittoresque, presque sans monuments et combien loin de la Valencia del Cid qu'on s'imagine et d'après les chroniques et d'après les romances.

Sans monuments, non, une cathédrale, mais d'architecture hybride, cintres romains et portail de style jésuite, de nombreuses églises,

mais toutes déshonorées par ce goût étrange de la décoration rocaille qui détonne et étonne dans toute l'Espagne; et par les rues étroites et d'aspect maussade, sur toutes les maisons excessivement hautes, l'atroce abus du badigeon déjà signalé à Barcelone. Elles sont infâmes, ces maisons, avec leurs façades étranglées (deux fenêtres à peine par façade), leurs balcons à tous les étages, leurs toits de tuiles rongées par le soleil et leur teinte jaune serin, bleu savon, rose pompadour ou vert d'eau, aggravée de fresques en grisailles représentant des volutes et des chicorées s'étendant du cinquième étage à leur rez-de-chaussée : le crépi s'en écaille, montrant le rouge de la brique comme le sang d'une plaie, partout le plâtre se lézarde : d'autres en simple pisé s'effritent avec de faux airs d'étables; et sur cette misère, cette incurie et ce luxe minable un froid soleil d'hiver, un ciel veiné de blanc sur azur cru répand une tristesse, une indicible mélancolie.

Dans les rez-de-chaussées, un encombrement de boutiques à l'instar de Paris, bijoutiers, tailleurs, modistes, papetiers ; nous trouvons chez l'un d'eux les photographies de Mlles Brandès et d'Émilienne d'Alençon en montre..., à Valencia del Cid, oui mesdemoiselles! Une population bigarrée : Valenciens drapés dans d'assez étranges couvertures de laine à dessins noirs et verts, jaunes et rouges, coiffés de mouchoirs serrés sur le crâne, Andalous en culotte collante et veste sanglée, femmes de la Huerta vêtues d'indiennes voyantes ont beau se démener, se croiser et s'agiter ; l'impression de ces maisons maquillées et lézardées persiste. Une sensation s'affirme de ville en carton peint, de portants de coulisse et de vieux décors de rebut pour théâtre de banlieue ou de faubourg parisien ; des cages à poulets, des courges, des poteries ébréchées et de vieilles balustres à claire-voies pourrissant pêle-mêle sur les terrasses aggravent encore cette mauvaise

impression de factice et de minable ; on attend toujours le coup de sifflet du régisseur qui va mettre enfin ordre à ce gâchis de toiles de fond et la venue du machiniste qui, de ce plâtras et de ces cartonnages, va bâtir la place de la *Fille mal gardée* ou de la *Mule de l'Alcade*. La population elle-même, avec ses costumes espagnols maladroitement mélangés de moderne, ajoute à ce malaise en vous donnant l'idée de vagues figurants. Ainsi, les rues sont pleines de capas circulant fièrement pleines de morgue et en silence, mais ces capas arborent des melons à dix francs ou des casquettes anglaises ; des paysans, pieds nus dans les *alpargatas*, ont sur leur crâne rasé des articles-coiffures du Bazar du voyage ; il n'y a pas jusqu'aux femmes qui dans leurs indiennes à fleurs, sous ce ciel frissonnant d'hiver, n'évoquent le souvenir de poupées de massacre, les poupées coloriées aux oripeaux fleuris de nos fêtes foraines.

Il faudrait du soleil et de la chaleur sur

tout cela ! il est certain que ville et habitants seraient tout autres en juin et juillet, en pleine agitation de *feria !* Comme l'a dit Théophile Gautier, il faut visiter les pays dans leur saison, les pays chauds en été et les pays froids en hiver, et le printemps est la vraie saison de l'Espagne ! J'ai pourtant tout lieu de croire qu'on ne nous y reprendra pas.

III

LES MENDIANTS

Et leurs mendiants ! Goya n'a ni rêvé ni inventé, il a vu et il a rendu, mais il a rendu en artiste, paraphant ses dessins d'une griffe de lion.

Le pays du cauchemar, c'est l'Espagne. Qui a croisé alentour de ses églises les faces ricaneuses et grimaçantes de ses mendiants a connu les angoisses de Smarra.

D'ailleurs, qu'allions-nous faire dans cette cathédrale ? Elle ne nous disait rien qui vaille, malgré sa haute tour octogone en forme de

minaret, *el Miguelete* ou *Micalet* en valencien, du nom de sa grande cloche consacrée à l'archange saint Michel, et puis où retrouver l'inoubliable impression de la cathédrale de Barcelone, toute de mysticisme et de pieux effroi ! Mais que faire à l'étranger, à des cent lieues de France, à la tombée de la nuit, quand on sait qu'il n'y a rien pour vous à la poste restante, pas un journal français dans les cafés bondés de monde d'une heure à cinq, mais subitement vides en Espagne à l'heure chez nous grouillante et fourmillante du vermouth ; que faire, sinon entrer dans une église et là, dans le clair-obscur des chapelles à la Madone, aux lueurs d'une veilleuse agonisante, se pénétrer de couleur espagnole !

Nous poussons le tambour de la porte Seõ, gardée par quatre ou cinq pauvresses à mines encore supportables sous leurs châles de laine et leur serre-tête douteux : d'ailleurs ces dames ont apporté leurs pliants et, confortablement installées sous le porche, elles

tiennent conciliabule entre un *Ave Maria* dépêché de leur chapelet et un bout de tétasse de temps en temps donné à un marmot teigneux, posé auprès d'elles sur un autre pliant (*sic*).

C'est à croire qu'à Valence on va mendier à la porte des églises comme on va chez nous s'asseoir avec les enfants, au Luxembourg ou à la Petite Provence. La mendicité doit être ici l'occupation d'une heure de la journée, c'est peut-être le *cinq à sept* des femmes d'artisans, car, à dire vrai, ces cinq mendigotes ne sont ni plus haillonneuses ni plus lamentables que les autres femmes jusqu'ici rencontrées, mais patience ?

Leurs voix dolentes nous poursuivent jusque dans la cathédrale ; là nous tombons sur une cérémonie. La *capilla mayor* est toute illuminée, plongeant les bas-côtés dans une ombre profonde et derrière les grilles dorées, à la lueur intermittente des cierges, officient, enfoncés jusqu'au cou dans les stalles de

chêne, des diacres en surplis et des chanoines en pèlerine; un incessant marmottement, à lèvres serrées, bourdonne, monotone, de temps en temps coupé par les répons en voix aigres des enfants de chœur. Est-ce le reflet tremblotant des cierges ou les jeux du clair-obscur sur ces dos fourrés d'hermine et ces tonsures! Mais il y là, dans ce chapitre, des figures sinistres, nuques violentes de meurtrier, mufles carrés et fronts fuyants, profils de forçats suant la luxure et l'avarice. Une longue chape violette, ennuagée d'une aube de dentelles, se lève et vient lentement s'agenouiller devant un grand antiphonaire posé à plat sur un lutrin; deux robes rouges d'enfants de chœur l'accompagnent. Cette chape a un cou de taureau, des poignets musculeux et velus et, avec sa tête courte et rusée aux lèvres minces, à la pâleur verte, fait songer à quelque monsignor né pour le bagne ou à un galérien devenu cardinal. Dans les bas-côtés, des formes accroupies, femmes

en mantilles, hommes en capes, non pas à genoux, mais assis à cropetons, à même les dalles : une immobilité de statue fige tous ces êtres affaissés sur eux-mêmes, sans un geste, sans un mouvement ; un même et sourd marmonnement, le chapelet qu'on égrène, le credo qu'on récite, indique seul qu'ils sont en prière et ils demeurent là des heures. Ce spectacle est unique, nous ne retrouverons cette foi prostrée qu'en Algérie, dans les mosquées, où l'arabe en dévotion a la même attitude accroupie, la même immobilité adorante devant un verset colorié du Koran.

Au pied des piliers, dans les angles, en retrait des chapelles, gisent d'autres formes, dont quelques-unes étroitement tassées contre les autres, paquet douteux de loques et de haillons et voilà que des mains sèches et jaunâtres se tendent et que des faces rongées d'ulcères affreux se montrent : faces sans nez, visages aux yeux éteints roulant sous une taie

ou nageant, horriblement bleuâtres, entre des cils sanguinolents.

C'est la théorie des mendiants qui commence ! Nous hâtons le pas pour sortir, mais voilà maintenant que ces tas immobiles de hardes et de vermines se meuvent et pullulent et coulent entre nos jambes, s'accrochant à nos habits, nous prenant au mollet ; et des bouches ignobles, des bouches qui ricanent en voulant supplier, vous implorent ; tout cela rampe et grouille autour de nous avec de longs bras ossifiés qui tout à coup se développent comme pour un enlacement ; un cauchemar vivant nous entoure, un délire de hideurs nous obsède ; non, Goya n'a rien inventé... Nous avions déjà vu, dans son œuvre, ces faces de goules et de cadavres, ces bouches en tire-lire contractées par de fangeux rictus, ces fémurs décharnés, ces moignons en tentacules de pieuvre, ces culs-de-jatte, ces nez bubelés de verrues et de poils, ces yeux comme des charbons éteints dans du sang ;

et cela sautèle, et tac, tac, avec un cliquetis de baquets, de béquilles, nous monte et grimpe aux hanches. On a la sensation de marcher sur un tas mouvant d'araignées et de crabes qui s'écrasent en fuyant; ai-je mis le pied sur le ventre mou d'un crapaud?... J'en ai eu comme le cœur décroché et flottant; non, j'ai failli me buter sur un goître de vieille femme hydropique qui se traîne à mes trousses, en bêlant...; enfin, nous gagnons la porte *del Miguelete*, celle de la grande Tour, et enfilons la rue de Saragossa, harcelés par trois culs-de-jatte à moignons, lépreux, louches et borgnons qui nous montrent de loin le poing qui leur reste et nous insultent en sautelant.

IV

LES PROCESSIONS

Après les rues les squares poussiéreux, abandonnés, plantés d'arbres malades, avec des marchands de sucreries en plein vent, dont le commerce problématique demeure une des énigmes de l'Espagne : des gens bâtis en Hercule, les jambes nues, fièrement drapés dans la couverture de cheval dont le peuple ici fait son manteau, stationnent des journées, indolemment assis devant une petite table où sèchent au soleil quatre ou cinq *général Prim* en caramel et autant de sucres d'orge; d'ail-

leurs aucun appel au client; de temps à autre un cri guttural dont le marchand se gargarise comme pour son propre plaisir et c'est tout : un peu plus loin, dans une embrasure de porte, une paysanne emmitouflée de châles, crie pour l'amour de Dieu des billets de la Loterie ! ! ! de ci, de là, des passants circulent, silencieux, sans hâte, sans un geste, avec une morgue triste, les yeux brillants comme du jais.

Navrés, nous en arrivons à feuilleter notre guide : *Santa-Catalina*, ancienne mosquée. La tour est une des plus élégantes et des plus légères de Valence. — *Santos-Juanes*, on y signale les fresques de Palamino, des marbres de Gênes; *San-Salvador*, — *San-Bartholome*; l'autel du Saint-Sépulcre date, dit-on, du règne de Constantin le Grand, etc.

On nous a vanté, à la *fonda*, l'hôtel du marquis de San-Andrès comme une des merveilles de la ville. Le garçon nous ayant assuré que c'était à deux pas, sur la foi des traités nous voulons bien nous y rendre : en effet, presque

derrière notre *fonda*, à quelques mètres du mouvement commercial de la *calle des Caballeros*, se cache un quartier glacial, formé d'anciens hôtels de nobles et de ruelles moisies, quelque chose comme les rues Cassette et Garancière de notre Paris, et là, sur une espèce de placette, nous découvrons la merveille annoncée.

Aimez-vous l'ornement! On en a mis partout.

Il est princier, cet hôtel San-Andrès, mais c'est le triomphe du mauvais goût. Les chicorées, les volutes, les nœuds enrubannés et les lacs d'amour écrasent littéralement l'encadrement des portes et des croisées; une inquiétante superfétation de fleurs et d'attributs en mange et dévore la façade comme une lèpre.

Du porche principal aux balcons ouvragés des fenêtres, ce ne sont que guitares et musettes enguirlandées; que dégringolades de Cupidons fessus; le tout, d'ailleurs, est en bel et bon plâtre, *en pâtisserie*, selon l'argot

de l'ouvrier de Paris, mais en plâtre teinté, maquillé en faux-marbre et, autant que possible, harmonisé aux fresques des murailles; car il y a naturellement des peintures à fresques partout où les moulures ont épargné le crépi. C'est l'architecture classique des Eldorado dans les *Pilules du diable*, Nigaudinès et Séringuinos s'évoquent très bien dans ce palais.

A quelques pas de là, dans le silence d'une rue déserte, nous croisons la plus étrange procession d'enfants. Vêtus de soutanes violettes, enlinceulés de surplis avec, au front, le noir de larges barettes, s'avancent gravement deux rangs de bambins, dont l'aîné a bien dix ans au plus. Un long crucifix d'argent ouvre la marche, tenu à pleines mains par un de ces petits évêques et derrière, au milieu du cortège, oscille, portée à brancard sur les épaules de quatre moinillons, une image de saint coloriée, affublée d'oripeaux, avec une brinqueballante auréole de métal sur la tête;

mais ce n'est pas tout. Derrière la civière d'honneur, qui est-ce qui trottine à pas menus, conduit à la main par une petite soutane violette ? le saint lui-même, ou plutôt son image, mais en chair et en os, incarnée cette fois dans un pauvre bébé frisoté et paré, de quatre années tout au plus. Accablé d'un manteau de drap rouge sur robe de laine bleue, une palme en carton à la main, une large auréole en clinquant sur la tête, le petit saint trotte cérémonieusement au milieu d'une escorte de trente petits prélats. Rasant les murs, une espèce de Basile à silhouette anguleuse, à démarche équivoque, les surveille et les suit; et les aigres voix d'enfants psalmodient un cantique et, toutes les deux minutes, carillonne une sonnette et, dans l'angle des hauts hôtels fermés, les rares passants s'agenouillent et se signent.

Oh! dans ce faubourg austère et renfrogné de Valencia del Cid, sous les nuages nacrés d'un pâle ciel d'hiver, ce carnaval d'enfants

escortant une image parée comme une idole ! ces déguisements dévots, crasseux et gras de taches, comme toute l'Espagne, cette procession pénétrée de respect et d'effroi religieux des quarante bambins autour d'une marionnette!

V

LA LONGA DE SEDA

La Longa de Seda (Bourse de la soie) sur la place du Marché, est un délicieux monument gothique : la grande salle, dont la voûte retombe sur des rangées de colonnes aux nervures tordues en spirale d'une légèreté extrême, est d'une élégance et d'une gaieté d'aspect rares dans l'architecture gothique.

C'est dans la Longa que se donnent au carnaval les fêtes et les bals masqués.

THÉOPHILE GAUTHIER : ***Voyage en Espagne.***

Allons donc à la Longa : un dédale de rues extraordinairement étroites et commerçantes l'enserre d'un inextricable treillis. En en exa-

minant les boutiques obscures et profondes, une chose nous charme et nous séduit : chacune de ces *calles* est affectée à un corps de métier. Ainsi, dans l'une il n'y a que des étals de chaussures, dans l'autre rien que des marchands de vêtements d'hommes; ici, c'est la rue des drapiers, plus loin celle des orfèvres, là se sont installés les fabricants de vannerie. Nous traversons même une rue accaparée par des bouchers ! ! il est vrai que c'est de toutes la plus infecte et la moins longue..., mais une rue de la boucherie en Espagne, où l'on se nourrit de courges, d'avelines et de pois chiches, à moins qu'on se bourre de fruits confits dans les confiteria !... la Valencia del Cid est bien décidément une ville du moyen âge, chaque corps de métier y a sa rue spéciale et bien à lui; le syndicat y fleurit par quartier.

Enfin nous voici sur la place du Marché : une étonnante animation y règne. Longue, irrégulière, avec, se faisant face, d'un côté la

célèbre *Casa Longa* et, de l'autre, l'église, toute dorée par les siècles et le soleil, *des Santos Juanes*, cette place est certainement la plus rutilante et la plus pittoresquement sale de toutes les Espagnes. Un pourtour de hautes maisons rougeâtres, effritées, lézardées, avec, à leurs balcons, toutes les loques poudreuses du Midi, en fait le plus étrange et le plus coloré décor. On ne peut rien imaginer de plus décrépit et de plus romanesquement minable, et dame, dans cet espace, tous les piaillements, toutes les odeurs, tous les relents et toutes les nuances, depuis la vendeuse de saucisses chaudes et de fromages jusqu'à la marchande d'olives et d'oranges à l'éclatant éventaire, de ci de là paré d'un bouquet de fleurs; et des tas de courges, de noix sèches et d'amandes et toutes les gammes du vert végétal, poireaux et piments, salades et choux-fleurs, tout cela jeté à la diable à même des bâches de toile étalées dans la boue ou répandu sur le bois graisseux des vieilles tables. Des régimes

de dattes empiètent sur des pièces de cotonnade, des marinades et des anchois sur l'étalage d'un marchand de nougats; des tartes à la citrouille et des têtes de mouton se côtoient, mêlées à de la vieille ferraille; des orteils nus de commissionnaires, chaussés de crasse, pataugent à même des pommes, des patates, de la vaisselle et des bâtons odorants de touron (le gâteau d'amandes aimé des Espagnols); et là-dessus des gesticulations de mains sèches et noires, des haillons de mendiants, des sandales blanchies à la chaux de paysans, des lapins, de la volaille, des poteries vernissées d'un beau vert de feuille de nénuphar, et dans ce tumulte, cette saleté, cette orgie de cris, d'appels, d'odeurs et de couleurs... une marchande de dattes et de nougats, toute jeune ma foi, brune et bistrée, avec un sourire mystérieux de Joconde. Accroupie au milieu de sa marchandise, les coudes aux genoux, elle a confié sa chevelure défaite, un flot de crins rudes et noirs à sa mère,

une vieille Aragonaise, qui bravement la peigne au peigne fin et, de temps à autre, s'arrête pour en écraser un sur le bout de son ongle et puis, tranquille, continue à lisser les cheveux de sa fille et à lui tuer ses poux.

En France, les dattes et les nougats de la belle pouilleuse ne trouveraient guère amateur, mais en Espagne cela n'effraie pas le client, au contraire...

Un peu écœurés, nous entrons dans la *Longa*. Gauthier n'a rien exagéré. La grande salle est charmante avec ses hautes voûtes aux si fines nervures soutenues par vingt-quatre colonnes en spirale, huit fûts de cocotiers. L'architecte de cette salle s'est certainement souvenu de la végétation orientale; malheureusement, là comme partout, l'édilité fait des siennes. Toute une équipe de plâtriers-sculpteurs est en train de regratter l'intérieur de la *Longa* sous prétexte de la réparer ! ! ! Colonnes et murailles sont d'un blanc de lait de chaux, d'un blanc aveuglant de nouvelle

mosquée, et ces colonnes et leurs nervures étaient jadis dorées et peintes ; on voit encore du bleu et du carmin, rehaussé de vieil or, aux motifs des voûtes..., Enfin, dernier outrage, aux belles et larges fenêtres à meneaux s'ouvrant toutes grandes sur la cour et sur la place, la même édilité fait poser des vitraux... des vitraux de couleur, bleu, violet, vert, orange, des kiosques d'épiciers de la banlieue parisienne, des vitraux que renierait la plus infime brasserie littéraire de Montmartre, et les ouvriers qui commettent ce crime, juchés sur des échelles dans d'indolentes poses ignorées de nos *Pilouitt*, psalmodient en chœur je ne sais quelles notes monotones et prenantes, comme une plainte mélancolique et grave, plain-chant d'église ou mélopée d'Orient.

Dehors, devant l'église des *Santos-Juanes*, un charlatanesque attelage fait émeute au milieu de paysans figés : un postillon culotté de peau blanche, en frac de velours bleu ciel à la Française, maîtrise pour la galerie quatre

rossinantes pompeusement harnachées ; quatre laquais poudrés, empanachés de plumes, en livrée argent et ciel, flanquent les coins d'un char, que nous croyons de dentiste. Cet équipage, qu'oserait seule afficher, le Brunswick étant mort, Mme veuve de Rute, est tout bonnement un corbillard ! velours ciel et argent..., velours taché, argent terni d'ailleurs, vieux paillon, vieux galon, ô Espagnes !

VI

LA TURIA

La promenade à la mode de l'aristocratie de Valence : une longue allée d'eucalyptus bordée, d'un côté, par le Guadalaviar ou la Turia, le fleuve de la province, de l'autre, par des hôtels particuliers, des villas à la mauresque et des jardins de roses et d'orangers ; quelque chose comme notre Cours-la-Reine, si ce n'est que la Turia se trouve hors la ville.

Le Cours-la-Reine... en effet, c'est l'impres-

sion que la promenade mondaine des Valenciens nous donne avec son fleuve enjambé par cinq grands ponts de pierre et, sur la rive opposée, la morne tristesse d'un empilement de casernes et d'usines; oui, mais un Cours-la-Reine qu'une malechance aurait placé devant le quai de Javel. Une *feria* (fête foraine), la *feria* de Noël installée sur la rive opposée, devant la manufacture de tabacs, rend l'analogie encore plus frappante; ces lointaines musiques d'orgue et ces maigres pétards, mais c'est la fête des Invalides. Avec cela un ciel gris et balayé de nuages, un vent aigre qui secoue brutalement les quelques pâles roses attardées des jardins, et, sous l'arche de deux grands ponts de pierre très bombés, en dos d'âne, qui limitent la Turia, un filet d'eau jaunâtre, comme de la boue liquide s'écoulant en rigoles dans une plaine de vase, voilà le Guadalaviar : un port de mer à marée basse, même aspect de désolation navrée, même abandon et mêmes senteurs!!

C'est devant cet horizon de banlieue mélancolique, que tient à défiler tous les jours, de quatre à six, quiconque a dans Valence voiture avouable et cheval à l'écurie. C'est d'ailleurs « dans les deux cents mètres de la promenade » un assaut de luxe et d'élégance, une bataille courtoise que ne désavouerait pas le tout-Paris du Bois, allée des Rastaquouères, bien entendu. Nous croisons là des victorias attelées et des coupés discrets, des livrées bien coupées, sans galons ni paillons, et suffisamment sombres, et cela nous étonne et cela nous ravit. Enfin, qui mieux est, ces voitures sont claires, les mors et les sellettes astiqués, et les chevaux de sang, sans houppes ni pompons, dans de beaux harnais sobres, ont des robes lustrées de bêtes entretenues.

Des élégantes descendues de voiture font les cent pas sous les eucalyptus, tout comme aux Acacias les Parisiennes ; des cavaliers passent et repassent, qui du buste et du sourire à la fois les saluent, peut-être un peu trop

inclinés sur la selle, ces messieurs. Enfin, il y a des petites mains gantées qui s'agitent aux portières, d'autres qui font arrêter pour causer avec un promeneur à pied, et les équipages prennent la file ; on se croirait à Paris. Mais, Jésus ! que ces dames sont brunes, et bavardes et... bruyantes ! Sainte Vierge, que ces messieurs sont pommadés et vernissés et nickelés et bien mis ! Que de cravates ponceau, turquoise et amaranthe, que d'épingles dans ces cravates et que de bagues à tous les doigts (nous avions cru jusqu'ici ces élégances le monopole des courtiers en bijoux du Café de la Paix ou des Brésiliens du théâtre de Meilhac et Halévy, encore une illusion perdue !). Quant aux femmes ! toutes chaussées à vous prendre l'âme, pour la plupart, avec des tailles rondes et fines, elles ont, hélas, toutes, cette élégance de costumes à fourrures et de robes de drap soutaché remarquée aux allées de Tourny de Bordeaux comme au parc de Versailles ! elles sont toutes madame la nouvelle sous-

préfète ou madame la jeune colonelle, dont les robes ont révolutionné mon enfance provinciale, elles ont toutes la robe dont toute une ville entière commente durant un mois la coupe et la facture, la robe de Paris!!!

Je cherche en vain dans tous ces jeunes visages à retrouver le type adorable, peut-être un peu convenu de l'Espagnole comme on la rêve, ce type exquis qu'incarna une année, au boulevard, Gabrielle de la Perinne, mais voilà, on ne revit pas deux fois une impression. Le délicieux visage, riant, illuminé de Céline Montaland, mais déjà plus banal et déjà plus connu, nous ne le retrouvons même pas; et les plus jolies femmes que nous réussissons à rencontrer se rapprochent toutes ou de Marguerite Ugalde avec plus d'empâtement ou de Jeanne Granier; c'est charmant, mais ce type ne réalise pas tout à fait celui que l'on se crée des belles señoras blondes!

Blondes ! oui, car dans l'aristocratie les femmes nées doivent être blondes. La clarté du cheveu, c'est le sang bleu de l'Espagnole.

De l'autre côté de l'eau, un défilé de lourds camions, de longues charrettes « surchargées de fûts et de tonnes ; c'est le retour du *Grao*, le port commercial de Valence, situé à deux kilomètres de la ville : cela se traîne sur la route défoncée et boueuse avec de rauques arrachements de ferraille, de durs coups de fouet dans l'air froid. Les quatre statues de saintes et saints posées en sentinelles à l'entrée de deux ponts, qui barrent la Turia, se détachent en noir sous un ciel tout à coup, de blême qu'il était, devenu d'or verdâtre, un ciel crépusculaire qui fait de saphir pâle, délicieusement bleu, les cimes de montagnes qui ceignent la Huerta.

Crêtées d'argent, elles resplendissent transparentes, mais c'est l'éclair d'une seconde ;

tout est mirage dans ce pays de mensonge et de lumière. Mal à l'aise et grelottant de froid, nous regagnons Valence par un des ponts de pierre, celui qui nous conduit le plus près de la *feria*:

VII

CHINCHILLA

QUARANTE MINUTES D'ARRÊT

C'est-à-dire deux heures d'attente, de quatre à six du matin, dans un hangar ouvert à tous les vents et surtout au vent glacé, humide encore des neiges qu'il vient de balayer, de la montagne, car nous sommes au milieu de hauts plateaux, en pleine Sierra.

Mais ces deux mortelles heures passées dans le froid du petit jour, enroulés tant bien

que mal dans un amas de couvertures et dans quelle équivoque et sinistre compagnie ! paysans déguenillés, dont les orteils nus voisinent avec nos têtes, Andalous drapés dans de crasseuses capas, dont les pans retombent sur nos épaules, ces deux inoubliables heures de veille autour d'un misérable poêle sont un des moindres agréments des voyages en Espagne.

Tra los Montes ou tout au moins dans les provinces, que nous traversons, le voyageur est un colis, rien de plus : aucun confort, aucun souci de l'exactitude, d'ailleurs départ ou arrivée, jamais d'heure fixe... Le train part quand il peut; s'il arrive, c'est une chance, et, s'il ne déraille pas, on doit rendre grâces à la Madone et à Saint-Jacques-de-Compostelle ; car, à partir de neuf heures du soir, chauffeur, mécanicien, tout le personnel est gris, la voie depuis Port-Bou jusqu'à Murcie étant encombrée de fûts de vin de Valence et d'Alicante, fûts abandonnés, entassés là et attendant

pour entrer en France l'expiration du fameux traité des droits d'entrée annulé par la Chambre... Tout le commerce des Espagnes est d'ailleurs ruiné par le nouveau décret et, étant donné les sympathies non déguisées de la *Reyna Gubernatora* pour l'Allemagne, il faut voir avec quelle cordialité nous sommes accueillis maintenant dans les provinces Espagnolantes.

Mais revenons aux chemins de fer... ils en valent la peine. Ils n'ont d'ailleurs qu'une voie, ce qui donne à réfléchir aux plus aventureux, et cette voie court, libre de toute clôture, sur la foi des traités, à travers la campagne. La vitesse des rapides est celle de l'ancienne patache de Brives-la-Gaillarde, il y a des stations toutes les cinq minutes, comme sur la ligne de ceinture, et c'est tout juste si l'on n'arrête pas les trains en marche, à la demande des *rateros*, (les légendaires brigands de sierras, aujourd'hui remplacés par les hôteliers suisses) pressés de dévaliser les *senores*

francese égarés dans le pays, et le merveilleux est qu'on arrive encore à destination, étant donné et la lenteur et l'inimaginable longueur des trains, soixante-dix fourgons de marchandises et autant de wagons, tous, sauf le nôtre, de troisième.

Et là-dedans on fume, on criaille, on miaule, on piaille, on racle de la guitare (l'Espagnol taciturne s'anime en voyage) et nous roulons, nous, depuis bientôt dix heures dans cet infernal tramway à vapeur. Nous avons quitté Valencia, la veille, à cinq heures et demie du soir et nous n'arriverons à Murcie qu'à midi moins le quart, onze heures et demie.

Chinchilla ! Quarante minutes d'arrêt ! Échoués en tas sur quatre bancs, nous sommes là une vingtaine d'êtres humains à grelotter sous ce hangar, dans la nuit et le froid ; bande d'émigrants ou peloton de prisonniers dans un corps de garde !

Il faut dire que nous avons déjà eu cin-

quante minutes d'arrêt, de minuit à une heure, à Lincina (car, naturellement, les trains ne concordent pas et il n'y a pas à choisir, il n'y en a qu'un par jour pour desservir cette partie de l'Espagne), mais à Lincina il y a un buffet et nous avons eu le temps de souper de trois... cafés au lait successivement ingurgités, car il faudrait un appétit de frère mendiant pour avaler leur *tortilla* (omelette à l'huile rance) et leur viande frite également de même huile, et leur affreuse *olla podrida*.

C'est une cuisine de sorcières!

J'en suis encore à me demander de quoi peuvent bien se nourrir les Français, obligés de résider en Espagne. J'avoue que ce régime est au-dessus des forces, au-dessus même des complaisances de mon estomac : l'omelette aux anchois et aux amandes pilées, le perdreau farci de sardines, le lapin aux confitures et la tarte à la citrouille demeurent pour moi des objets d'épouvante et je commence à comprendre (j'avoue, à ma honte, avoir traversé

l'Espagne en me nourrissant, dix jours durant, de mandarines, de fruits confits et de nougats) je commence à comprendre l'immense utilité des pâtissiers et des *confiterias*.

Je me souviens pourtant d'avoir parfaitement déjeuné dans une posada d'ouvriers, certain matin, à Barcelone, de bouillabaisse et de menus poissons frits et confits dans l'huile, une *friteria*, comme ils disent là-bas, la *friteria* dont raffole tout le bas peuple espagnol... Oh! cette posada du port de Barcelone! Autour de nous des matelots, des paysans, des portefaix du port, rasés comme des galériens, buvaient, la tête renversée, le vin doux à la régalade et des gitanes, noires comme des olives, nous enveloppaient de haineuses œillades.

C'était, ma foi, piquant et savoureux, mais ce que je fus malade le lendemain! La traversée de Marseille à Tunis n'est rien auprès d'agapes pareilles. Décidément je suis bien de

mon pays, normand normandisant, et demeure rebelle aux beautés légendaires du pays des guitares, des castagnettes, des mantilles et des *friterias*.

Quarante minutes d'arrêt, ô Chinchilla!

VIII

MENUS PROPOS

« — Mais enfin de quoi se nourrit l'aristocratie, la haute société de Valence, par exemple, celle dont nous avons tant admiré les équipages attelés et les bêtes de sang à la Turia? » C'est encore moi ou plutôt ce sont encore les rancunes de mon estomac qui reviennent à la charge, je n'ai pas digéré les cafés au lait de Lincina.

« — De quoi?... mais de pois chiches et de *friterias*, comme le bas populaire... Ah! vous

ne connaissez pas l'Espagnol, c'est un être tout en façade, comme le décor de ses maisons.

« Pauvre comme Aragon et fier comme Bragance! Théâtral et misérable, hors le Catalan qui est le richard du pays et l'Andalou demeuré presqu'Arabe, l'Espagnol n'a qu'une préoccupation, paraître et paraître encore avant tout : morgue et vanité, tout est là. Vous avez visité la *calle de la Mare*, à Valence, la rue des beaux hôtels particuliers à balcons de fer ouvragé, à patios intérieurs ombragés de palmiers, et tout dallés de marbre; vous en avez admiré les miradores incrustés de faïence et les superbes escaliers se déployant en doubles rampes au-dessus d'une loge de concierge dorée, sculptée et tarabiscotée en plein chêne comme un confessionnal du siècle de Louis XV... rien ne saurait avoir plus grand air que ces demeures familiales de l'aristocratie valencienne!... Quelle désillusion si vous y pénétriez... Les vastes pièces y sont à peine meublées: des murailles sommairement

peintes en trompe-l'œil à la détrempe ; pas un objet d'art, hors quelque portrait d'aïeul refusé par le brocanteur ; aucun confort, des guéridons d'acajou, des rideaux de percale et des chaises de paille, voilà pour les intérieurs... Et c'est dans ces chambres d'hôtel de quatrième ordre que demeurent, toute l'année, les élégantes à veste de fourrures et les élégants à cravate ponceau dont vous avez hier apprécié et goûté les voitures et les chevaux à la Turia. L'attelage à montrer, l'alezan à faire caracoler à la promenade, voilà le grand, le seul luxe des quarante à cinquante familles titrées de l'aristocratie valencienne... A la tombée de la nuit, vite, à l'hôtel, Peppe ou Juanito, on rentre précipitamment dans la belle demeure moisie de la rue de *la Mare* ; et Peppe, sa livrée prestement ôtée, descend à la cuisine confectionner la soupe aux pois chiches ou le petit pâté aux anchois dont dîneront et le noble senor et la très haute senora, el senor entortillé dans sa capa, la senora en camisole,

tous deux en tête à tête dans la grande salle à manger démeublée, où fume un pauvre brasero bourré de noyaux de cerise et de menu charbon de bois!!!

« Et le même soir, à dix heures, el senor en habit criblé de camélias, la senora, tous les diamants de la famille à monture d'argent aux bras et aux épaules, se montreront, chipotant des sorbets au citron, en première grande loge, au *Principale* ou à l'Opéra!

« Et voilà, monsieur, la vie tout en décor, minable et luxueuse, de la haute société espagnole. »

Ainsi parle mon interlocuteur; j'avoue que je jubile; ces révélations sont un thé digestif sur mes persistants souvenirs d'estomac.

« Et celle de Madrid, continue mon voisin mis en goût par mes mines approbatives, où les plus grands noms de la cour vivent de jeu et donnent à jouer dans leurs salons, comme en de vulgaires tripots, avec l'assentiment de la police et du roi... On est très hospitalier à

Madrid, mais malheur à l'étranger qui se laisse conduire chez la duchesse de X... ou le marquis de B..., il y est tout simplement chambré comme dans un cercle... » Un cercle littéraire, entendons-nous et, apportant l'exemple à l'appui, mon hispano-français me cite tout à trac le nom d'une authentique duchesse ayant son hôtel à Madrid comme à Paris, ruinée d'ailleurs au su et au vu de toute l'Europe, et dont la noble dèche ne se soutient sur un pied de cent mille francs de revenus par an que par le jeu, les cartes et les commissions prises sur les mariages!!! et le nom m'est encore cité d'un chevalier d'industrie, un peu brûlé dans les villes d'eau, qui reçut soixante mille francs net pour avoir amené un jeune étranger à sacoche garnie dans le cycle infernal de ce tripot princier.

D'ailleurs, nous autres français, n'avons-nous pas de très honnêtes gens qui à Paris, à Marseille et ailleurs ne vivent que du cercle ou des courses, les courses où les chevaux ne

sont pas moins cornés et biseautés sur le tapis vert des pelouses que le neuf de carreau sur le tapis vert des tables de bac.

Il est vrai que l'Espagnol a pour lui les courses de taureaux... Les courses de taureaux, c'est à leur époque, sous le torride et brûlant soleil de juillet, en pleine feria de *toros*, qu'il faut visiter l'Espagne. Qui l'a traversée l'hiver n'a rien vu, ne connaît rien, ignore le premier mot de tout.

Ce peuple que vous trouvez avec raison triste, silencieux et morose entre alors comme en folie. Ce sont des cris, une agitation, une fièvre, une orgie de couleurs, de rubans et de gaîté, et quel assaut de luxe et d'élégances dans les équipages qui conduisent les senores et les senoras à la Plaza, les jours de feria où doit paraître quelque toréador applaudi, comme un Valentin Martin ou un Juan Guérita.

Pendant quinze jours que dure cette feria, à Valence, c'est le marquis Hibanès, un des plus grands seigneurs des Espagnes, qui a

l'honneur et la faveur très grande de recevoir chez lui, sur le pied de l'intimité, le fameux Guérita. Les plus beaux dîners se donnent alors, pour célébrer cet ancien *chulo*, dans tous les hôtels de la *calle de la Mare*, et la popularité de ce Guérita est d'ailleurs si répandue qu'il ne voyage ni ne se déplace d'une ville dans une autre sans être accompagné du marquis de X. X..., autre grand seigneur de l'aristocratie madrilène, qui suit Guérita comme son ombre, descend avec lui chez le marquis Hibanès et couche même dans sa chambre. Rien ne peut séparer ces deux derniers modèles de l'amitié antique, et c'est un fait connu dans toutes les provinces qu'il faut inviter et recevoir chez soi le marquis X. X..., si l'on tient à avoir le spada Guérita !

Étrange confidence! Nous approchons de l'Orient, en effet ne pus-je m'empêcher de dire.

Et, en effet, par la portière à vasistas ouvert du train qui nous emporte, c'est un paysage

d'Orient qui se dessine aux crêtes de ces interminables mouvements de terrains pierreux et rocailleux, éclaboussés par places de tiges vertes d'alfa et de bleuâtres brins de romarin, Au loin, sur l'horizon, court une monotone et fantasque chaîne de montagnes, ocreuses, argileuses, d'un rouge de sang... Çà et là, le cube blanc, comme un dé, d'une métairie à la mauresque et, sous le ciel d'un bleu aveuglant, la haute silhouette grêle d'un cocotier ou le crabe épanoui d'un palmier chargé de dattes.

En effet, nous approchons de l'Orient.

III

MURCIE

MURCIE

Du soleil et des fleurs, une atmosphère chaude et douce de caresse et, devant le plus bel horizon de montagnes, des montagnes comme en évoque le rêve des décorateurs et des poètes, à la fois lointaines et toutes proches, dans un cirque ouvert de cimes bleuâtres et lumineuses, la ville la plus pittoresque, la plus gaie et la plus espagnole dans le sens que nous prêtons à ce mot.

Dès notre entrée en gare un bombardement

de bouquets nous accueille, des bouquets qui embaument, jacinthes, jonquilles et roses thé, offerts à bras tendus par d'étonnantes Murciennes en jupe d'indienne rose à fleurs, drapées dans des châles oranges. Serions-nous enfin en Espagne, dans la vraie ou plutôt dans la fausse, dans celle que nous nous figurions d'après les récits de voyageurs en chambre et la mise en scène des opérettes?

Le long d'une grande allée de platanes géants, comme on en voit seulement au pays du soleil, des tartanes (voitures du pays) filent, attelées à des mules harnachées de pompons, avec un joli bruissement de grelots et de sonnailles; nous croisons des attelages de bœufs caparaçonnés de harnachements multicolores et bizarres; entre leurs cornes s'érigent en diadème des frontails de bois entrelacés de laine rouge et incrustés d'acier, d'un goût barbare et charmant. Sur le seuil des portes des maisons basses, en rez-de-chaussée, presque

mauresques, des femmes en robes voyantes, des madras jaunes sur leurs cheveux noirs, hèlent avec des rires et des voix gutturales des Andalous à taille svelte, sanglés de ceintures écarlates, qui passent, parfois l'un tenant une femme en croupe, sur de fins chevaux du pays.

Et là-dessus la joie d'un soleil d'avril. Tout ce mouvement, toute cette gaîté se rendent au marché de Murcie, car nous avons cette chance unique de passer huit heures à Murcie et de tomber sur un jour de marché. Et ce marché est installé comme à plaisir, pour le ravissement des yeux, au bord de la Ségura, sur la place de la ville, devant l'unique pont de Murcie, un large pont de pierre, comme tous les ponts d'Espagne, très bombé, en dos d'âne et enjambant un profond ravin encaissé et pierreux, où filtre un mince filet d'eau, la Ségura, le fleuve dévastateur et furieux, le Rhône espagnol des inondations de Murcie.

La Ségura est bordée par un quai vers la gauche, la droite est au contraire tout en berges. C'est sur le quai de gauche que s'élève la ville proprement dite, la droite est abandonnée aux faubourgs.

Sur ce pont fourmillent, se croisent, s'évitent et s'accrochent avec des coups de fouet et des jurons castillans des charrettes, des cavaliers, des attelages de bœufs, de mules et des tartanes; dans la foule toutes les couleurs et tous les costumes: des femmes passent qui ont des jupes de laine rouge semées de fleurs en application de drap de couleur, brodées et rebrodées, et portent des jonquilles et des brins de jacinthe coquettement posés au coin de l'oreille.

Des Espagnoles avec des fleurs dans les cheveux! nous le tenons enfin et bien vivant, notre rêve.

Sur le quai le marché grouille et clame, odorant, coloré : marché de paysannes debout auprès de leurs marchandises étalées, régimes

de dattes, olives fraîches, melons d'eaux, courges vernissées, tomates rouge cuivre, raisins muscats, mandarines et, à côté de piments écarlates et de tas de safrans pareils à de la brique pilée, des figues de Barbarie, tout épluchées, d'un rose humide et savoureux de bouches de femme et çà, et là, les mêmes gros bouquets de roses et de jonquilles aperçus à la gare : une odeur fine de mandarine et d'anis flotte, mêlée aux différents encens déjà épars dans l'air.

De l'autre côté de l'eau, sur les berges où frissonne un rideau de hauts roseaux d'Espagne, vocifère, braille, beugle et hennit un marché de mules et de bestiaux; un peuple de vestes rondes et de sombreros s'y agite, et sur ce mouvement, ces nuances, ce grouillement c'est le bel horizon ensoleillé des hautaines montagnes, la fuite de la vallée ombragée de palmiers, le cirque de ses collines bleues, et, au-dessus des terrasses ajourées de la ville, le minaret en briques roses de la cathe-

drale, une ancienne mosquée conquise sur les Maures.

O caresse de l'air, ô caresse des yeux, enivrement des sens, et transparence des horizons, salut, ô Murcie, porte de l'Andalousie!

II

EL MALECONE

Le soir tombe, un soir épique de bataille qui ensanglante tout l'Occident. Un horizon de carnage, où des îles d'or en fusion semblent brûler à demi submergées dans une mer de sang, flamboie au-dessus des cimes violâtres des montagnes et, dans l'apaisement du crépuscule, dans un silence alangui des parfums pénétrants, nous nous promenons lentement, presque avec recueillement, sur le terre-plein de Malecone.

La promenade, surélevée de vingt marches

et bastionnée comme un rempart, domine la Ségura et toute la vallée déjà noyée de clair obscur; un léger frisselis court dans les hauts roseaux frissonnants de la berge et la Ségura, apparue par flaques entre les pierres de son lit, met dans les braises du couchant de faux éclats de miroir. De l'autre côté, nous surplombons du haut de la chaussée en terrasse le jardin botanique de la ville, rempli d'arbres d'essence rare et dont les feuillages embaument la tiédeur délicieuse du soir.

L'heure était nuptiale, étrange et solennelle.

Et nous quittons ce décor de songe, ce pays enchanté dans deux heures.

Il y a longtemps que les rumeurs du marché se sont tues; la promenade, fréquentée de deux à quatre heures, est maintenant déserte; les Murciens y gèleraient à cette heure. De l'autre côté de l'eau, le faubourg de la gare avec son entassement de maisons basses et carrées dé-

valant sur la berge évoque la pensée d'une ville mauresque, d'une antique kasbah; l'enjambement hardi du vieux pont de Murcie jette une grande arche noire entre le faubourg et la ville, et, derrière nous, le grand minaret rose de la cathédrale, telle une tour magique, a gardé la lumière du soleil enfin sombré à l'horizon. Il se détache, ce minaret, couleur d'aventurine, transparent et doré, sur l'azur sombre de l'Orient.

Et nous quittons cet unique, cet inoubliable paysage dans deux heures et pour ne jamais le revoir peut-être; une indicible mélancolie nous jette affalés sur un banc, les nerfs détendus, les yeux piqués de ridicules larmes. Nous demeurons là sans force dans ce silence et cette paix délicieuse, odorante, avec une sensation affreuse de détresse au cœur!

Comme il ferait bon de s'installer ici, dans ce décor féérique et grandiose, et de s'y laisser vivre loin des tracas et des misères du journalisme parisien.

Cette minute est inoubliable. Pour l'avoir vécue je pardonne à l'Espagne et ses interminables nuits en chemin de fer et ses infâmes cuisines de sorcières à recettes diaboliques et fournies sûrement par les comprachicos; pour cette minute enfin je pardonne à Murcie le bain d'eau tiède, que je ne pus y obtenir, et cela au seul établissement de bain de la ville (les bagnes) après dix-huit heures de chemin de fer, la lavandière capitane surprise en train d'y étuver sa lessive (la directrice des bains, sans doute) me demanda un laps de trois heures pour y chauffer au brasero (*sic*) la quantité d'eau nécessaire à submerger ma personne. Pour cette minute enfin je pardonne à Murcie le déjeuner, que je ne pus y manger, et l'épouvantable mal de mer pris dans ses tartanes (le seul moyen de locomotion dont on dispose en Espagne), tartanes dont les cahots sont si brusques, le roulis et le tangage si atroces, qu'à côté de ce supplice une traversée en mer de vingt-quatre heures n'est

rien, et qu'en dehors des chemins de fer — et quels chemins de fer! — il n'y a pas pour le touriste français d'excursion pratique en Espagne.

Le soleil n'est plus maintenant qu'une bande rouge à l'horizon, et sur ce trait de feu se découpent les cônes noirs de deux lointains cyprès et la tige élancée d'un cocotier d'Afrique, d'un vert noir, en vigueur sur l'incandescence du couchant. Où ai-je déjà vu cet effet, où ai-je déjà ressenti la nostalgique impression de ces silhouettes de plantes exotiques..., dans les tableaux de Fromentin ou dans les décors du *Tribut de Zamora*.

Allons, enfants de l'Ibérie!

Le fait est que nulle part, même en Algérie, je n'ai eu plus vive et plus profonde la sensation de l'Orient. Comme on se sentait loin de tout, de France et de Paris, et comme on aurait voulu cependant demeurer là, longtemps, toujours.

Oui, c'est bien l'Orient, ces cyprès, ces maisons basses, ces minarets et ce ciel de braise incandescente! les Maures sont certainement campés derrière ces montagnes, prêts à fondre demain sur la vallée et à reprendre leur vieille ville.

Écoutez là-bas, n'est-ce pas un chant du muezzin? Non, c'est l'*Angelus*, et comme dans une ville de fées, voilà qu'il sonne tout à la fois clair et musical avec sa voix d'argent aux vingt-cinq clochers des églises et des couvents de Murcie.

Sept heures. Arrachons-nous d'ici. Nous n'avons plus que vingt minutes à nous pour aller prendre le train.

HISTOIRES

DU BORD DE L'EAU

CHEZ GUILLOURY — LE FIACRE

UNE LETTRE — UN ACOMPTE — NUIT DE JANVIER

LA BERLANT — L'HOMME DES BERGES

CHEZ GUILLOURY

CHEZ GUILLOURY

Il y a deux ou trois ans, quand, bien portant encore et travaillé par je ne sais quelle curiosité malsaine, je fréquentais les berges du Point-du-Jour, attiré là par le pittoresque des types rencontrés et, je l'avoue, par le péril même des promiscuités louches, entre tant de mauvaises connaissances, je fis celle d'un assez curieux personnage. Ancien souteneur ou lutteur de foire aujourd'hui rangé des voitures et établi à son compte aubergiste-cabaretier,

cet homme, quarante-cinq ans, face d'apoplexie, biceps d'athlète, au demeurant jovial et rond comme une pomme, avait demandé à me connaitre : la commission me fut transmise par le marinier même qui, devant lui, avait prononcé mon nom. Guilloury, ajoutait le commissionnaire, vendait des meubles anciens; il avait, entre autres, une commode Louis XVI, des flambeaux Empire et une pendule que des messieurs de Paris étaient venus voir, et puis des livres rares; bref, un tas de bibelots et l'on me savait amateur.

Une après-midi de paresse, je me laissai conduire chez Guilloury. Oh ! l'impression de cette première visite, par une terne journée de novembre, dans cette auberge du bord de l'eau, ce bord de l'eau sinistre avec ses guinguettes à l'abandon, ses gymnases démantibulés et cette débandade de baraquements à demi effondrés, anciens bals de rôdeurs et guinches à tonnelles que le printemps fait pousser autour des fortifications !

L'établissement Guilloury, situé à près de douze cent mètres du viaduc du Point-du-Jour, était une assez grande maison assise en contrebas du chemin de halage ; elle déployait au premier, dans toute sa façade, une longue galerie à jour sur laquelle s'ouvraient des chambres, nids d'amour à l'heure ou à la nuit pour ces messieurs de Montmartre et de la Chapelle, les beaux lundis de printemps et d'été, quand les hospitalières maisons closes du Trône et de la rue Joubert laissent envoler leurs trôlées de donzelles. Oh ! il devait s'en passer de belles chez Guilloury ! Mais, ce jour-là, sous ce ciel de suie et la rouille de ses vignes vierges, l'établissement Guilloury et sa galerie à jour me firent l'effet de l'auberge de Saltabadil. Un vrai coupe-gorge que ce cabaret isolé dans ce paysage d'hiver, au bord de ce fleuve aux eaux plombées, avec, pour horizon, les saules dépouillés de l'île des Vaches, et, plus loin, les cheminées d'usines d'Issy.

Quand nous y arrivâmes, deux terrassiers crottés jusqu'aux épaules buvaient au comptoir dans une vaste salle encombrée de tables et de bancs de jardin : une assez jolie femme pâle, émaciée, touchante de cette joliesse maladive de tant de Parisiennes, y trônait, enveloppée de chauds lainages. Mon guide ayant décliné mon nom, la jeune femme, soudain toute rose, sortait du comptoir pour aller au seuil de la cuisine appeler Guilloury.

Il m'alla tout de suite, ce cabaretier du bord de l'eau, avec sa grosse face réjouie, sa large bouche fendue jusqu'aux oreilles et le ballonnement de son ventre et de ses joues qui en faisaient comme un énorme poussah. Il vint à moi, les mains tendues, comme une vieille connaissance, me chatouilla délicatement l'amour-propre en m'avouant suivre tous mes articles, et m'emmenait aussitôt voir ses meubles anciens, ses curiosités. La commode était hideuse et les flambeaux un grossier sur moulage, mais les livres,

imprimés les uns sur Chine, les autres sur vélin, avaient les plus belles reliures et, gaufrés aux petit fer, ornés de précieux frontispices, constituaient des éditions fort rares. Mais Guilloury ne les vendait pas, à aucun prix il n'aurait consenti à s'en défaire; il avait pour ses bouquins un amour d'avare et de bibliophile, et c'est avec un tremblement dans les mains qu'il me faisait admirer les fers d'un exemplaire des *Fleurs du mal*, première édition de Poulet-Malassis, et trois fantastiques eaux-fortes de Tony Johannot pour illustrer *Gaspard de la Nuit*, car, à ma grande surprise, ce cabaretier-brocanteur était un littéraire. Autrefois, tout au début de sa carrière, avant de rouler dans je ne sais quels invraisemblables et équivoques métiers, il avait été commis de librairie et, qui mieux est, le premier commis de Poulet-Malassis, l'éditeur des romantiques. Guilloury avait connu familièrement Aloysius Bertrand, Gérard de Nerval et Baudelaire; il avait fréquenté l'hôtel Pimodan avec Théo-

phile Gauthier, pris part aux fameuses débauches d'opium du cénacle des *Jeune France*, assisté à la première lecture du poème d'*Albertus*, visité, au lendemain de la mort de Gérard de Nerval, le bouge et cette ruelle infâme de la Grosse-Lanterne, où le poète fut trouvé pendu, et abondait sur les hommes de cette époque en détails et en anecdotes du plus captivant intérêt.

Particularités de caractère et de costume, traits de mœurs et manies sur les personnages qu'il avait fréquentés et connus, ce Guilloury était une source intarissable. Je me liai spontanément avec ce gros homme plein de souvenirs et qui parlait de ses morts avec une tendresse et un orgueil vraiment touchants. Le temps qu'il avait passé dans la librairie était pour lui la belle époque de sa vie et il ne se lassait jamais de la raconter. Je me mis à fréquenter, assez assidûment, ma foi, le cabaret du bord de l'eau.

L'établissement Guilloury ! Que de bonnes

journées j'y ai passées, l'œil un peu vague, attablé devant certain petit vin blanc aigre et suret comme du chasselas trop vert, tandis que, infatigablement, Guilloury, tout gaillard au souvenir de ses belles années, me dévidait le fil de ses histoires ! Madame Guilloury, fine, attentive, m'encourageait d'un bon sourire, du fond de son comptoir... Madame Guilloury ! Elle ne l'était pas encore, mais devait le devenir bientôt pour légitimer la naissance de deux marmots râblés et membrus comme leur père, avec la même tête drôlatique de poussah de caoutchouc.

Mais, à la vérité, si je m'étais pris d'amitié pour ce couple de déclassés, je goûtais beaucoup moins les habitués de l'établissement et surtout la clientèle du lundi. Les jours ordinaires, cela passait encore ; c'étaient des terrassiers, des charretiers engagés sur le chemin de halage, des ouvriers retour de leur fabrique et des mariniers du bord de l'eau, un peu chapardeurs, un peu pillards même et qui

faisaient volontiers des feux de joie avec des embarcations trouvées à la dérive, mais bons garçons au demeurant, et puis l'eau douce a ses pirates.

Mais le lundi, mon Dieu ! quel public de bagne et de maison centrale, quand tout Montmartre et tout Saint-Ouen descendaient en masse faire la fête dans les guinguettes de Billancourt et que bookmakers, marchands de billets, bonneteurs et cambrioleurs même venaient, bruyants et houlant des épaules, s'installer en maîtres sous les tonnelles de Guilloury ! En face, dans l'île des Vaches, tout Grenelle et Montparnasse, vestes de toile et cottes de velours, valsaient aux sons phtisiques d'une musique de vinaigre ; les danseuses y étaient en taille et en cheveux. Chez Guilloury, au contraire, c'étaient les robes de soie et les chapeaux hérissés de bouquets des pensionnaires des maisons closes, endimanchées pour la circonstance, des danseuses de bals publics à la mode, des célèbres et des paten-

tées comme la Môme Chester ou la Maflue, toutes, ce jour-là, parties de leur meublé, le cœur à la tendresse et le porte-monnaie garni, en veine d'aimer un beau petit homme... Et, le soir, c'était chez Guilloury des refrains de café-concert beuglés à voix d'ivrognes, des bruits de bouchons de champagne, de vaisselle brisée, de jupes qu'on froisse et des cris de femmes qu'on viole, et quelquefois, plus avant dans la nuit, des hurlements de bête égorgée et des coups de couteau.

« Vous finirez par vous faire assassiner, répétais-je sans cesse à Guilloury, un de vos clients vous plantera un soir son eustache dans le bas-ventre et, n-i, ni, ce sera fini des franches lippées et des beuveries que vous aimez tant, mon pauvre vieux » ; car j'affectais en lui parlant le jargon moyennageux des *Contes drolatiques* de Balzac, dont Guilloury était entiché ; mais lui secouait ses larges épaules : « Moi, pas de danger ! Ce sont tous des poteaux, des aminches. Ils se feraient découdre

plutôt que de toucher à un poil de ma peau. Où iraient-ils, d'abord, si la cambuse était fermée? C'est la maison du bon Dieu pour eux, que l'établissement Guilloury. L'endroit est sûr comme une chapelle et, grâce à Dieu, je n'ai jamais eu de descente chez moi. Je ne trinque pas avec la *renife* (1) et on n'a jamais mangé le morceau au cabaret de l'*Eperon d'or*, les camarades le savent bien. Aussi je suis sacré pour eux, comme vous l'êtes aussi, vous, Monsieur Jean, parce qu'on vous a vu chez moi et avec moi, qu'on vous sait un bon fieu et un ami, quoique un peu jaspineur par métier. Mais vous ne travaillez pas chez le *bavard* (2), comme un tas de vos copains, et vous, vous pouvez vadrouiller dans tout Paris et à l'heure que vous voudrez, il ne vous arrivera jamais rien dans la *soce* (3) ; vous n'êtes

(1) La police.
(2) Le juge d'instruction.
(3) La compagnie.

pas un *pante* (1) pour nous et cette réputation-là, c'est comme si vous aviez l'anneau de Salomon au doigt ».

J'ai déjà dit que Guilloury avait de la littérature, et, tout fier de sa clientèle hétéroclite, il lui arrivait parfois de reprendre : « Et il en a passé chez moi pourtant, des célèbres et des fameux que la police a longtemps cherchés, et sans jamais mettre la main dessus, et il en passe encore ! Ainsi, moi qui vous parle, j'ai eu l'honneur de servir et de loger souvent Eyraud, oui, Eyraud de l'affaire Gouffé, et sa maîtresse, Gabrielle Bompard, une mâtine qui n'avait pas froid aux yeux, mais quasi-bossue, nouée, basse sur pattes, pas le genre de femme que j'aurais aimé, moi. Eyraud, comme vous savez, habitait Sèvres ; il venait souvent avec Gabrielle manger une friture à l'*Eperon*, et puis, dans la belle saison, il leur arrivait de coucher. Ils prenaient la chambre là, sur la

(1) Bourgeois.

galerie, celle qui domine la Seine. On en a une vue, là, le matin ! Ah ! oui, mon bon Monsieur, que j'en ai vu défiler des types dans ma maison et que j'en sais, moi, des histoires ! »

LE FIACRE

LE FIACRE

« — Si vous n'avez jamais attrapé de horions au milieu de votre clientèle, vous m'avouerez bien pourtant avoir eu quelquefois le petit froid de la peur, disais-je à Guilloury un soir que, retenu par le ménage à dîner, nous causions tous les trois dans la cuisine de *l'Éperon d'or*. Ça ne se commande pas ça, la peur.

« — Moi, la *frousse*? Jamais. Connais pas ça, la peur !

Et Guilloury se carrant dans l'orgueil de ses larges épaules, je me tournai vers la jolie Mme Guilloury en train de dodeliner un des petits Guilloury sur ses genoux.

« — Et vous, madame, nerveuse et fine comme vous l'êtes, vous aimez cela les rixes et les couteaux tirés de vos beaux clients du lundi ?

« — Plus souvent qu'un d'eux toucherait à ma femme ! s'érupait Guilloury. Ma femme, c'est pour eux comme la bonne Vierge pour les marins, et les plus sales traînées (car il en vient ici, des fois ; il faut bien que tout le monde vive), les plus sales traînées, vous dis-je, monsieur Jean, des femmes qui n'ont que l'ordure dans la bouche, ne risquent jamais un mot devant Corisande. »

Car elle s'appelait Corisande, comme une dame de beauté de la cour des Valois, la blonde et mélancolique Mme Guilloury, et, si elle ne contredisait pas son mari, son sourire en disait long sur la soi-disant retenue

des donzelles et, tout en caressant de la main les cheveux de son enfant :

« — Edmond dit vrai, monsieur, nous recevons ici ce qu'il y a de plus crapule.

« Et comme je m'inclinais, flatté, elle haussait les épaules avec un joli clignement de paupières et poursuivait :

« — Tout ce qu'il y a de plus crapule, je ne me fais aucune illusion là-dessus ; et je dois le dire, sacripants peut-être en dehors de chez nous, mais ici le cœur sur la main, bonne paye, jamais d'ardoises comme dans les crêmeries d'ouvriers, et même des égards. »

Et elle me désignait une gerbe de lilas blancs, tout étonnés de fleurir dans cette cuisine d'auberge de banlieue.

« — Oui, c'est le gros Edouard de la Bastille, qui nous a apporté ça ! s'exclamait Guilloury. L'autre jour *Bath-au-Pieu*, vous savez, le petit brun des Batignolles, le petit brun de l'*Œil crevé*, ne nous a-t-il pas apporté du mimosa, des fleurs de Nice, comme dans

la haute ? Ici, je vous l'ai déjà dit, ce sont des anges du paradis, on leur donnerait le bon Dieu sans confession.

« — Et comme ça serait prudent, faisais-je en me levant de table; la demie de huit heures venant de sonner à l'horloge de campagne debout dans sa gaîne. Allons ! je vois que c'est ici l'Arcadie, l'Arcadie des brigands transformés en bergers. Mais il se fait tard, mon cher, et je crois que la neige a cessé de tomber.

Et posant la main sur l'épaule de Guiloury :

« — Vous me reconduisez, j'espère ? Je ne me soucie pas, moi, de m'en aller seul par la berge.

« — Oui, on vous reconduira, quoiqu'y ait pas de danger, mais vous resterez bien encore une heure avec nous. Nous allons prendre du punch, maintenant.

« — Edmond, hasardait alors M^me^ Guiloury, M. Jean a raison, il vaut mieux s'en

aller maintenant. La neige ne tombe plus. » Et comme son mari la regardait étonné. « Et puis, j'aime mieux te le dire, je ne me soucie pas non plus de rester seule ici, passé dix heures.

« — Comment tu as peur, maintenant !

« — C'est que je te connais ! Quand tu reconduis M. Jean, un cigare au bureau de tabac, un grog au concert, histoire d'entendre une chanson, tu en as pour une heure et demie. Or la bonne a congé ce soir, elle ne rentrera que demain et je ne veux pas demeurer seule ici avec les deux enfants passé neuf heures et demie. Vois-tu, si on venait frapper à la porte, pendant que tu ne serais pas là, et menacer d'enfoncer, comme cette fois où nous avons eu si peur, même que tu as pris ton fusil...

« — Ah ! ah ! m'écriai-je triomphant, vous avec donc eu peur une fois, vous l'avouez enfin ?

Alors Guilloury :

« — Elle peut-être, mais pas moi. Des

vagabonds, est-ce que je sais ? Trois soulauds qui sont venus cogner, un soir de l'autre hiver, et à qui j'ai dû me montrer au balcon de la galerie, armé de mon flingot, pour les faire déguerpir.

« — Des soulauds ! s'exaltait alors la jeune femme. Trois hommes encapuchonnés qui viennent essayer de crocheter une porte à deux heures du matin, en janvier...

« — Crocheter une porte ! Si l'on peut dire ! C'étaient des clients attardés.

« — Des clients ! Et la pince-monseigneur qu'on a trouvée le matin à dix pas de là, sur la route ?

« — Une pince-monseigneur. Ce pouvait être en effet de vos habitués, madame, ne pouvais-je m'empêcher de sourire.

« A quoi la jeune femme très pâle :

« — Oui, riez ! Ça n'empêche pas que ce gros-là — et elle désignait son mari — ne tremblât de tous ses membres. J'étais là derrière lui, le pinçant jusqu'au sang pour lui

donner le courage de leur crier au large. Monsieur n'avait plus de voix et il a fallu que je lui fasse du thé, une fois qu'ils ont été partis.

« — Et votre bonne, intérrogeai-je intéressé, qu'était-elle devenue ? Vous étiez donc seule aussi cette nuit-là ?

« — La bonne ? Ah ! c'en est une bien bonne ! goguenardait Guilloury ; nous l'avons retrouvée le lendemain dans la cave, même qu'elle avait mouillé toute la provision de charbon. Le poêle a fumé pendant quinze jours.

« — Oui, joue ton rôle, romps les chiens ! poursuivit Mme Guilloury tout-á-fait sortie de son caractère. Toi non plus, cette nuit, tu n'en menais pas large. Et la fois du fiacre, donc ! Avec ça que tu n'as pas eu peur cette fois-là ?

« Et se tournant vers moi :

« — Monsieur, il m'est rentré si pâle que j'ai cru qu'il lui était arrivé malheur, je l'ai cru blessé. Une attaque nocturne, ça n'est pas chose rare dans ces quartiers. Et il a été si

peu ému, cette nuit là, Monsieur *N'a-pas-peur*, que le lendemain il a été malade, il n'a pu rien manger de la journée; j'ai vu le moment où il faudrait aller chercher le médecin.

« — Mais, mon bon Guilloury, goguenardai-je à mon tour, il me semble que, pour un homme qui ne connaît pas la frousse, voilà déjà deux fois où vous avez eu une émotion grande, pour ne pas prononcer le vilain mot : « peur ».

« — Oh ! ça, je l'avoue, répondait le gros homme, cette fois-là, ça m'a fait un coup, mais c'est que ce n'était pas une affaire ordinaire, cette histoire du fiacre. Jugez plutôt, monsieur Jean.

Et comme il s'apprêtait à me raconter la chose :

« — Ah ! cette fois, non, intervenait Mme Guilloury, c'est pour le coup que je ne veux pas rester seule ici, si tu te mets à raconter cette histoire-là. Je vous accompagnerais plutôt jusqu'au Point-du-Jour avec les enfants !

« — Eh bien, c'est donc moi qui vais partir, faisais-je en me dirigeant à regret vers la porte, car moi non plus je ne me soucie pas de retourner par le bord de l'eau par un temps pareil, la tête farcie d'histoires de voleurs.

« — De voleurs! ripostait Guilloury, c'était mieux que ça. Mais restez donc, je me sens en veine, et elle n'est pas ordinaire, mon histoire.

« — D'autant plus qu'il neige à gros flocons, disait Mme Guilloury qui s'était levée pour aller regarder à la fenêtre, et il fait un vent! C'est par rafale que cela tourbillonne sur le chemin de halage, on ne voit pas à dix pas devant soi. Il faudra vous résigner à être notre hôte cette nuit, monsieur Jean.

Je m'étais levé à mon tour. Par la fenêtre donnant sur la cour et des terrains vagues, derrière la maison, mon regard n'embrassait que du noir, du noir moucheté de blanc comme si les vitres eussent été tendues d'une

invraisemblable hermine, mais, par moments, tout ce blanc se massait en colonnes mouvantes et, dans leur intervalle, apparaissait une bande horizontale d'un noir plus dense, la Seine avec, au-dessus, une autre bande d'un gris cendreux, le chemin.

« — Il n'y a pas à dire, ricanait dans mon dos le gros Guilloury qui était venu me rejoindre, il va vous falloir coucher cette nuit à l'*Eperon d'or*. Bah ! vous ne serez pas mal, on vous donnera la chambre de Gabrielle Bompard, celle où Eyraud et sa coquine venaient dormir dans la belle saison. Eh ! eh ! avec cela vous aurez peut-être de drôles de rêves !

J'étais revenu m'asseoir à table, un peu énervé de ce contre-temps, et Guilloury, auquel sa femme venait de faire signe de ne pas m'agacer davantage, s'installait vis-à-vis moi et commençait :

« — L'histoire du fiacre ? Elle n'est pas longue, mais j'ai diantrement eu peur cette nuit-là. C'était, il y aura bientôt un an, vers

la fin mars ; j'avais dîné ce soir-là à Paris ; ça ne m'arrive pas souvent, mais on a des amis. J'avais pris le dernier train de ceinture, celui de minuit quarante, qui, vous le savez, ne va que jusqu'à Auteuil. De la gare chez moi il y a encore une bonne trotte, mais en prenant par les fortifications, la porte de Versailles et de là en coupant à travers champs j'en ai, moi, pour vingt minutes. Me voilà donc filant, par une nuit noire, sous une petite pluie tiède et fine, comme il en tombe souvent à cette époque, un peu seulement embêté par la boue grasse qui me collait aux talons. J'arrive sans encombre jusqu'au chemin de halage, par le petit sentier du père Moret, celui que vous prenez souvent ; de là à la maison il y a bien encore une centaine de mètres à marcher le long de la Seine, et, dame ! c'est un peu désert, la berge de Billancourt, à cette heure-là ; tous les voisins sont calfeutrés, verrouillés, en train de dormir et on crierait à l'assassin que pas un ne se dérangerait ; et puis la maison

est isolée. Aussi n'étais-je pas un peu étonné en avisant de loin, presque arrêté devant la cambuse, un fiacre, comme qui aurait dit le fiacre d'un visiteur qui serait venu serrer la main à ma femme. J'ai confiance en Corisande; n'empêche que ça me fit un coup. Me voilà donc hâtant le pas et rasant les palissades, quand, à vingt mètres en avant du fiacre, j'avise deux particuliers descendus, eux, au bord de l'eau, et qui jetaient des pierres dans le bouillon, comme pour voir si la Seine était profonde.

« — Qu'est-ce qu'ils peuvent bien foutre? » que je m' dis alors flairant une manigance; et, m'aplatissant contre les murs de clôture, je ne m'avance plus qu'à petits pas, mais assez pour voir que leur fiacre n'a pas de lanternes pis, qu'il y en a des lanternes, mais qu'on a collé dessus des bandes de papier pour cacher le numéro. Caché aussi, le numéro de derrière le fiacre, par un petit collage idem; et j' me dis, plus du tout rassuré : « Ça sent

« mauvais; pour prendre tant de précautions,
« ces particuliers-là font de la sale ouvrage;
« pourvu qu'y n' me pigent pas! »

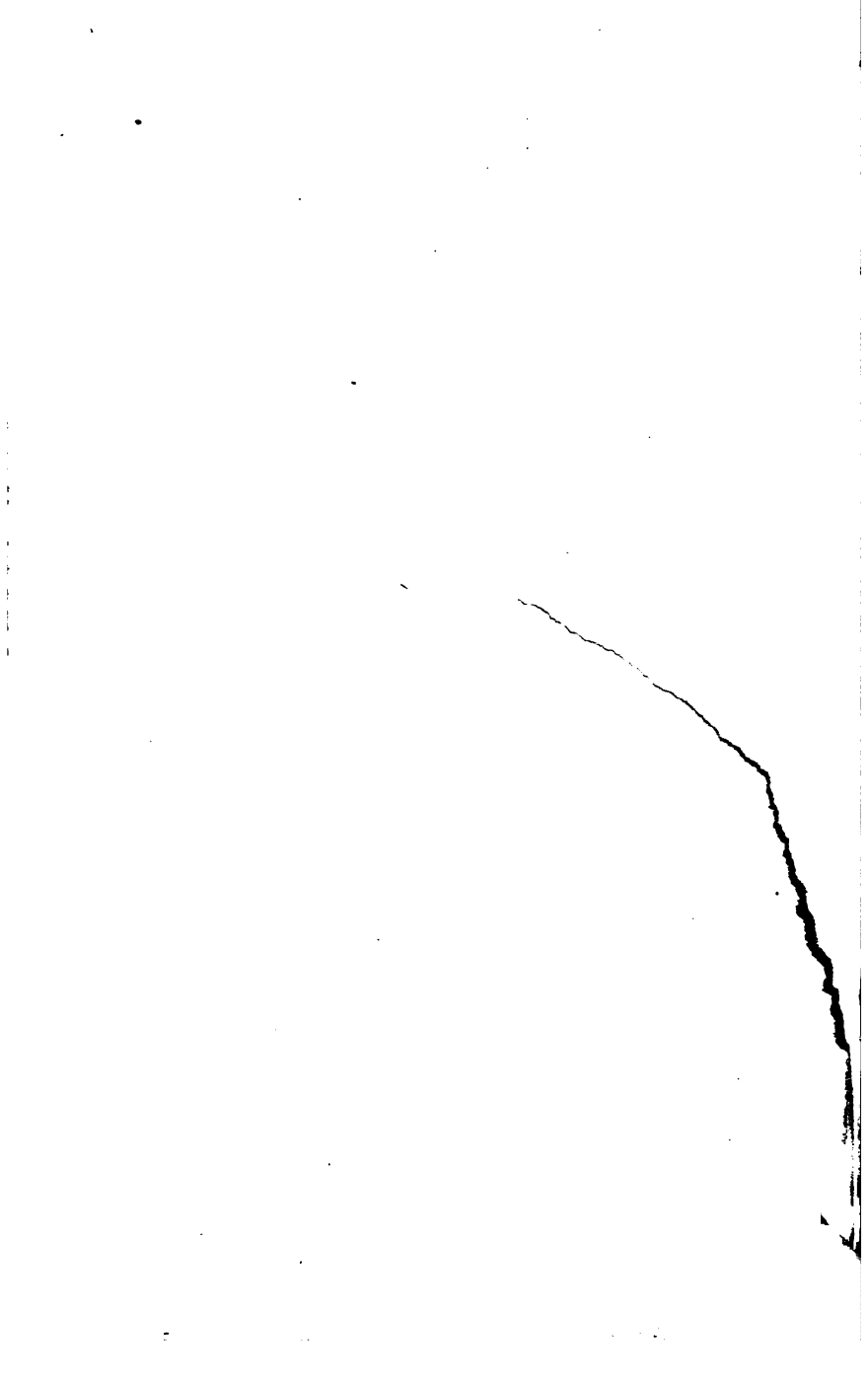
« Ils étaient heureusement toujours occupés à tripoter leur eau, si bien que j'me *carre*, que j'gagne ma cambuse, introduis ma clef en douce, et m'voilà chez moi. Mais faut-il qu'l'homme soit pervers! Une fois à l'abri, l'envie m'démange d'aller voir ce qu'il y a dans le fiacre; je reviens sur mes pas, j'm'approche de la portière, l'vasistas était baissé et j'démêle dans le noir une femme qui dormait, et alors une idée diabolique, c'est d'lui passer la main sur la figure pour voir si elle dormait pour de bon, la gonzesse! C'était un cadavre, monsieur Jean. Oh! le froid de cette joue sous ma main, j'l'ai gardé encore. J'n'ai pas demandé mon reste, j'me suis cavalé chez moi.

« Un macchabée qu'ils allaient enterrer en Seine, à la douce, comme ça, les brigands! car du haut de ma galerie j' les ai vus re-

venir, faire avancer l'fiacre, prendre la gonzesse l'un sous les bras, l'autre par les pieds, et la j'ter dans le bouillon, et puis après, fouette cocher ! ils ont tourné par la rue du Cimetière. Ni vu ni connu, j't'embrouille !

« N'est-ce pas qu'on aurait pu être ému à moins ? »

UNE LETTRE



UNE LETTRE

Monsieur,

Dans un de vos derniers contes intitulés : *Histoire du bord de l'eau*, vous mentionnez la rencontre d'un fiacre stationnant la nuit sur les berges de la Seine et servant à transporter un cadavre de femme. Vous avez eu soin de décrire les bandes de papier collées sur les numéros des lanternes et sur celui de la caisse du fiacre ; vous avez même raconté l'aventure en argot pour donner plus de réel à la chose,

comme si c'était là un conte fantastique, presque incroyable, un fait tout à fait rare, convaincu sans doute d'avoir fait une belle découverte.

Eh bien ! détrompez-vous, Monsieur, et croyez-en un vieux noctambule. Le fait que vous avez narré est tout à fait ordinaire : votre fiacre anonyme aux lanternes voilées circule toutes les nuits dans Paris. Il ne s'en passe pas une où quelque corps d'assassiné ne soit plus ou moins mystérieusement voituré jusqu'aux bords des berges, où la Seine, ce tombeau mouvant des secrets de Paris, n'accueille le macchabée avec toute la discrétion promise aux clients par ces nouveaux entrepreneurs de pompes funèbres.

Il faut bien faire disparaître les cadavres compromettants. Le crime, ce n'est rien à commettre, mais il faut en effacer les traces, car, si maladroite qu'elle soit, la police est là. Or, l'important, c'est de la dépister, de la dépayser surtout en établissant un alibi d'abord, et si,

par exemple, vous transportez dans la plaine de Grenelle un monsieur refroidi rue de la Chaussée-d'Antin, vous avez toute chance d'égarer quelque temps le flair des policiers.

Et puis la Seine est là, qui ne rend ordinairement les objets confiés qu'après deux ou trois semaines et, la plupart du temps, si avariés, si abîmés par le séjour dans l'eau et déchiquetés par les poissons qu'il faut le témoignage des parents au premier degré pour établir l'identité des repêchés à la Morgue. Les veuves de maris disparus reconnaissent toujours leurs conjoints; l'attrait de la liberté retrouvée est si grand, qu'on n'admet même plus le témoignage des veuves en matière de reconnaissance. Et puis allez donc établir, après quinze jours de villégiature en Seine, si tel noyé a été auparavant strangulé, empoisonné ou même un peu lardé de coups de couteau! les coups d'aviron, de harpon des mariniers et l'hélice des bateaux-mouches expliquent bien des bleus et des meurtrissures

et, la plupart du temps, on conclut à un suicide et c'est une affaire classée.

Le voisinage du fleuve reste donc la ressource et la Seine le cimetière indiqué de MM. les chourineurs : tout cadavre gênant doit prendre le chemin qui conduit à la berge. Je sais bien qu'il y a aussi les dépeceurs, mais en général ces petites opérations à domicile réussissent mal. Outre qu'elles demandent des aptitudes toutes particulières, qui ne les rendent possibles qu'aux garçons bouchers, elles entraînent avec elles mille inconvénients comme l'odeur fétide, le sang qui suinte à travers le plancher et des lavages extraordinaires qui signalent toujours l'aimable charcuteur à l'attention du voisin. Le petit voyage en fiacre au bord de l'eau demeure donc à nos yeux le moyen le plus sûr qu'on ait encore trouvé d'escamoter un auguste débris, et de faire classer une affaire.

Et Dieu sait s'il s'en classe, des affaires ! Les cartons de la préfecture en sont bondés, d'af-

faires classées, cadavres anonymes, disparitions mystérieuses, sans parler des crimes inconnus. Bien naïf, en effet, serait-on de s'en tenir, comme statistique criminelle, aux comptes rendus des chroniqueurs judiciaires et même aux menues atrocités révélées tous les jours sous la rubrique des faits divers, pour la grande joie et la petite terreur aussi des bons rentiers et des concierges.

Paris voit se commettre tous les jours deux ou trois crimes dont aucun journal ne rendra jamais compte. La police en a vent parfois, mais il y va de son intérêt que le public les ignore. Devant certaines disparitions, devant les affaires de guet-apens surtout elle demeure impuissante, les fils de l'imbroglio lui échappent et devant l'obscurité de l'énigme, sûre de ne jamais la déchiffrer, elle préfère y renoncer. A quoi bon perdre un temps précieux à des recherches inutiles? Mais, se sentant chargée de veiller à la sécurité publique et de rassurer l'opinion, elle trouve bon de ne

pas l'effrayer par l'aveu de sa faiblesse et néglige de livrer la liste des victimes à l'indiscrétion des journaux. Affaire classée, écrit-on au dossier du procès-verbal, et l'incident est clos.

Or, sur cent affaires classées, il y a gros à parier que la victime aura pris au moins soixante fois le chemin du bord de l'eau et que le fiacre sans numéro aura transporté le macchabée gêneur à travers Paris endormi jusqu'aux berges accueillantes du fleuve. Nous l'avons cent fois croisé à la sortie des théâtres, le fiacre-corbillard. Or, lequel d'entre nous a jamais soupçonné que sa boîte roulante contenait un misérable corps raidi aux yeux vides, en partance pour le Havre et New-York par Asnières et Poissy?

J'ai écrit sans numéro et c'est votre faute, Monsieur; les fiacres des fins assassins, des artistes du crime ont toujours un numéro. Sans cela ils attireraient l'attention de la police, mais ils en ont un faux et votre fiacre des

berges de Billancourt avec ses lanternes voilées était un fiacre d'amateurs.

Sans les bandes de papier collées sur ses lanternes jamais votre Guilloury, qui m'a tout l'air de s'être offert votre tête, n'aurait eu la curiosité de regarder dans l'intérieur du fiacre; mais il est vrai qu'il n'y eût point découvert la terrible femme soi-disant endormie et vous auriez eu un beau conte de moins à narrer à vos lecteurs.

Mais je vous ai assez ennuyé de ma prose et, puisque intéressé je fus par votre récit, je demeure votre débiteur. Or, un conte valant un conte, en échange du vôtre, je vous chuchoterai une histoire, et une vraie, celle-là, puisque c'est une affaire classée où le fiacre rôdeur transporteur de cadavre, le fiacre légendaire des nuits sans lune au bord de l'eau a certainement joué un rôle.

D'abord, suivez-vous les faits divers? Si oui, vous avez peut-être, il y a une quinzaine de jours, remarqué le fait assez curieux d'une

dame *** partie pour rendre visite, 15, avenue Masséna, et retrouvée en Seine trois semaines après. Crime ou suicide, on n'a jamais pu rétablir la vérité, et la police, saisie de l'affaire sur la plainte d'un gendre, a conclu à un accident. Or cette affaire a de mystérieux dessous qui, parvenus à la connaissance du parquet, éveilleraient peut-être l'attention du juge d'instruction. D'abord, ce n'est pas à la requête d'un gendre, mais d'un fils, que la police a recherché la femme disparue, et la dame *** a été supprimée dans les circonstances singulières que voici, — vous pardonnerez mon style de procès-verbal :

Mme X..., bonne bourgeoise, fortune moyenne, vivant avec son fils, employé au ministère, domicile au faubourg Saint-Germain ; vous m'excuserez de ne pas préciser.

Mme X... s'intéressait à deux jeunes filles, deux sœurs orphelines de vingt à vingt-trois ans que leur mère mourante lui avait recommandées. Couturières de l'état même de leur

mère, qui avait longtemps habillé Mme X..., les deux sœurs demeuraient ensemble du côté de la rue Paradis et, sans avoir conservé la clientèle de Mme X..., la voyaient néanmoins de temps à autre.

Tous les étés, Mme X... et son fils s'absentent deux ou trois mois; en novembre dernier, Mme X..., de retour depuis six semaines à Paris, et qui n'avait pas encore revu ses protégées, recevait la lettre suivante :

« Madame, Mlle Clara S..., une des deux jeunes filles auxquelles vous vous intéressez, est très gravement malade et désirerait vivement vous voir; Mlle Clara S... ne demeure plus avec sa sœur; elle habite, 15, avenue Masséna et implore la faveur de votre visite. Venez, le plus tôt sera le mieux. » Et c'était signé femme V..., garde-malade.

Mme X... ne put se rendre ni le jour ni le lendemain à l'adresse indiquée, mais le troisième jour elle recevait une dépêche encore plus pressante que la lettre; Mlle S... était au

plus mal et c'était faire une bonne œuvre que se rendre à son appel. Si Mme X... redoutait une longue course en voiture, un tramway partait justement de la place Saint-Germain-des-Prés, qui s'arrêtait tout près de l'avenue Masséna; une personne l'attendrait à la station qui la conduirait auprès de la malade.

Mme X... communiquait la dépêche à son fils et, dans l'après-midi, prenait le tramway indiqué... et Mme X... n'a jamais reparu; son fils l'a attendue vainement ce soir-là et les soirs suivants. Une plainte a été déposée à la police. Or le 15 de l'avenue Masséna n'existe pas, n'a jamais existé; c'est une voie nouvellement percée, toute de palissades et de terrains vagues, derrière la gare d'Orléans, et les demoiselles S..., les deux sœurs, n'ont jamais changé d'adresse; on s'est servi de leur nom pour attirer Mme X... dans quel sinistre guet-apens? On le devine, puisque le cadavre de la malheureuse femme a été repêché quinze jours après, à hauteur de Saint-Cloud.

Le crime, s'il y en a eu un (la police a émis l'idée de suicide), a donc eu lieu vers les cinq heures du soir, en plein Paris, et le cadavre a dû forcément être transporté nuitamment jusqu'à la Seine, puisque l'avenue Masséna s'en trouve relativement éloignée.

Et dire que vous l'avez peut-être croisé, cher Monsieur, le fiacre anonyme au faux numéro qui, sûrement, a voituré Mme X... jusqu'aux berges du fleuve.

UN ACOMPTE

UN ACOMPTE

Ce jour-là, en entrant chez Guilloury, je vis quelqu'un quitter précipitamment le comptoir et disparaître derrière la porte de la cuisine. Mme Guilloury, qui s'était levée pour venir à ma rencontre, avait elle-même un air gêné, l'air dans *ses petits souliers* d'un enfant pris en faute; je les dérangeais évidemment. Je demandai pour la forme des nouvelles de Guilloury (il n'était pas là, parti à Paris depuis le matin), et, après quelques menus propos

échangés au comptoir, je me retirai assez intrigué, mais assez renseigné sur le genre de clientèle de l'établissement pour n'avoir pas soufflé mot de cette panique.

C'était un mardi : deux ou trois jours après, comme j'étais allé commander une friture à un des pêcheurs de la berge, une friture de premier choix pour mon ami Marcel Schirof que j'avais à déjeuner le lendemain, je poussai machinalement jusqu'à l'*Eperon d'Or* et vis encore cette fois-là, penchée à la balustrade de la galerie, une silhouette d'homme qui, à ma vue, se retirait brusquement. Presque en même temps, Guilloury paraissait à l'entrée de l'auberge, la face épanouie, et familièrement, d'une tape sur l'épaule, me poussait jusqu'au comptoir où M^me^ Guilloury un peu pâle m'accueillait d'un sourire. On avait prévu ma visite et le ménage jouait à la sécurité; on forçait même la note de cordialité accueillante, on voulait me retenir à déjeuner, mais il y avait là un mystère, une énigme qu'on me

voulait céler : les Guilloury cachaient quelqu'un chez eux et sûrement quelqu'un de compromettant, car ils ne se souciaient ni l'un ni l'autre qu'on en éventât la présence.

La porte de la cuisine était ce jour-là grande ouverte et celle de l'escalier aussi, trop ouverte même, comme pour protester contre tout soupçon. A l'étage au-dessus, pas un bruit, l'individu faisait le mort, et j'allais quitter les Guilloury quand un fracas de vaisselle brisée éclatait soudain au-dessus de nos têtes, suivi du choc sourd d'un meuble qui tombe ; des pas légers coururent. « Sacré nom de...! » Et Guilloury étouffait un juron. Ce gros homme sanguin était devenu tout pâle. Quant à M^me^ Guilloury, les reins appuyés au comptoir, elle y crispait deux petites mains de femme nerveuse, défaillante, visiblement prête à tomber. Deux mariniers venaient justement d'entrer, un roux et un brun, tous deux le teint rissolé, couleur de brique, des gens qui passent leur vie sur l'eau, Hardouin dit la Pipe et Verget

l'Esturgéon, deux rigolos bien connus de Suresnes à Grenelle et qui, les beaux lundis du Point-du-Jour, passent en bateau escarpes et gigolettes au bal de l'île des Vaches. *Ils s'amenaient* pour prendre un verre et s'étaient arrêtés, tête levée, bouche béante, au bruit :

— Ben ! j'crois qu'on l'arrange, vot' vaisselle, patronne ! plaisantait le Hardouin. Si c'est comme ça qu'y caressent vot' mobilier, les déménageurs n'auront point grand ouvrage à faire à vot' fin d'bail. Faut-y monter leur donner un coup d'main pour relever la casse ?

Mais Guilloury était déjà dans l'escalier.

— C'est cette satanée bonne, faisait-il en barrant de son corps toute la largeur des marches, elle n'en fait jamais d'autres ! J'y vais (et avec un regard expressif à sa femme), j'y vais !

Mme Guilloury avait repris sa place et penchée vers ses clients :

— Que faut-il vous servir, la Pipe ?

Alors moi entrant dans son jeu :

— Trois absinthes orgeat, n'est-ce pas? déclarai-je en me tournant vers les deux pêcheurs, et double tournée, c'est moi qui régale.

— Ça va, ça va, monsieur Jean!

Et les absinthes bues, leur moustache essuyée du revers de leur manche, les deux mariniers se retiraient avec le salut des hommes du peuple, esquissé d'un geste, et je sortais avec eux.

— On ne vous voit plus : vous boudez donc les amis?

C'était Guilloury qui m'interpellait, soudainement surgi devant moi sous le pont du chemin de fer de la gare d'Auteuil. Il avait croisé ses bras sur sa poitrine et penchaït la tête avec un sourire goguenard.

— Dame! mon ami, lui répondais-je, j'attendais que vous me fissiez signe. Je n'aime pas déranger les gens, et vous aviez une si drôle de mine la dernière fois que je suis allé

à l'*Eperon d'Or!* On ne pave donc plus dans votre maison?

— Non, le paveur est parti!

Et me frappant familièrement dans le dos :

— On n' vous l' met pas, à vous, vous en avez d' *la gourance* (1)! Eh bien! oui, nous avions quelqu'un chez nous qui ne se souciait pas d'être vu. C' n'est pas que nous nous méfions de vous, monsieur Jean, et Corisande en avait assez gros sur le cœur d' penser à toutes les mauvaises suppositions qu'allaient amener nos cachoteries; mais l' pauvre gas, lui, ne vivait plus; il se serait plutôt jeté en Seine que de savoir quelqu'un au courant de sa situation. C'est qu'elle était juste drôle, sa situation, et nous étions juste fiers, Corisande et moi, les sept jours que ça a duré. Mais n-i ni, c'est fini; le gas maintenant vogue pour l'Amérique. Il s'est embarqué il y a dix jours

(1) De la méfiance.

au Havre. Peut-être bien qu'il est à New-York à cette heure.

Et comme je l'écoutais un peu abasourdi :

— Mais j'parle par énigmes, vous n'devez y voir goutte. Bah ! le gas est parti, j'peux vous *dessaler* (1) la chose, mais pas d'bêtise, n'allez pas jaspiner ça dans vos feuilles, vous m'feriez une mauvaise affaire avec les aminches.

Et passant familièrement son bras sous le mien :

— J'vas vous conter ça en route, vous m'accompagnerez bien jusqu'à l'*Eperon d'Or?* Corisande sera si contente de vous voir ! Elle a bien vu qu'vous boudiez, allez ! C'est dit, vous venez. Nous allons prendre par le plus court, le long des fortifications.

Et quand nous fûmes engagés dans l'étroit petit sentier qui serpente au ras des talus, presque au bord même des fossés, Guilloury commença :

(1) Raconter.

— Voilà l'affaire. Vous l'avez peut-être vue d'ailleurs, dans les journaux. Il y a à peu près trois semaines, un mois, une fille de Montparnasse trouvée à moitié assommée, défoncée à coups de bottes dans le fossé des fortifications, entre les portes de Montrouge et de Vanves. Une vraie marmelade, quoi! une bouillie d'amour qui creva le même jour à l'hôpital, mais non sans avoir jaspiné, la gonzesse, car ils s'étaient mis à douze pour faire le coup et, sur les douze dix au moins lui avaient passé sur le corps. Elle n'les nomma pas tous pour une bonne raison, c'est que la chose s'était faite de nuit et qu'elle n'les avait pas tous reconnus, mais elle en dit assez pour en faire arrêter cinq à six et faire rechercher le septième, et activement encore. »

— « Et le septième était chez vous. C'était lui que... »

Comme je m'étais écarté instinctivement de Guilloury.

— Et le septième était innnocent, il n'avait rien fait, le pauvre bougre, il n'en courait que plus de danger car il n'avait pas qu'à *se gourrer* d'la police, il avait à se cacher des cinq autres qui avaient fait le coup et avaient juré de l'occire et de lui régler son compte, comme à une vache qu'y croyaient qu'il était et qui n'est pas, c'pauv'Séraphin... Mais tout ça, faudrait vous expliquer tout le commencement de la chose. C'est des histoires de vengeances, des affaires de *macs* qui ont leur point d'honneur tout comme des gentilhommes, et avec des complications à n'en plus finir.

« J'vais tâcher d'vous éclaircir çà. Voilà: la fille massacrée, la grande Lisa de Montparnasse était une casserole, c'est-à-dire qu'elle avait vendu son homme. Quand Julot-Mes-Pattes, qui marchait avec elle, fut arrêté pour *montage en l'air* (1) elle *chiala* (2) tant par tout

(1) Cambriolage.
(2) Pleura.

Montparnasse et Grenelle que toute la *soce* coupa dans le pont de sa peine. Elle resta trois mois veuve et ne se mit avec le beau Polyte des Moulins, un gas de la barrière d'Italie, qu'après l'jugement d'son homme (Julot, récidiviste, en avait attrapé pour deux ans), et tous les amis de Julot approuvèrent, bien qu'Polyte ne fût pas du quartier, parce qu'une femme n'peut pas vivre sans homme, et qu'il faut qu'une marmite rapporte.

« Aussi y en eut un pétard dans la haute pègre de Montparnasse quand on sut par un môme, *décarré* (1) la veille de Poissy, que la grande Lisa avait mangé l'morceau. C'était elle qu'avait tout dit chez l'*curieux*, elle qu'avait vendu Julot à la rousse. Encore dans l'trou pour dix-huit mois, Julot faisait dire ça aux amis pour qu'on s'méfiât de la grande Lisa et qu'on lui donnât même un petit acompte, avant qu'il lui réglât son affaire à sa

(1) Sorti de prison.

sortie. Vous savez comme moi quel acompte on lui a donné. Ça se fit après boire un soir chez un troquet de la rue de la Gaîte ; on décida que trois de la bande *endormiraient* (1) l'beau Polyte, l'homme à Lisa, qu'ils l'emmèneraient picter ailleurs, pendant qu'eux descendraient la fille jusqu'aux fortifs... et ils l'ont vraiment descendue à coups de bottes et de tout ce qui s'ensuit. Elle s'méfiait pas d'abord, toute contente d'aller en vadrouille avec tout c'qu'y a de plus rupin dans Montparnasse et de tromper un peu son homme, car c'était un vrai cœur de vache, paraît-il. Une gonzesse, ça se saoule comme un enfant, et elle s'est laissé m'ner, de marchand de vin en marchand de vin, jusqu'à la porte de Vanves. C'n'est qu'en dehors des fortifs, une fois sur les glacis, qu'elle a commencé à comprendre et à avoir peur.

« — Y a-t-il longtemps qu't'as eu des nou-

(1) Occuperaient.

velles de Julot? lui a dit comme ça le gros Alfred. »

Et, pan ! un gnon en pleine figure.

« — Tiens ! pour toi, sale bourrique ! »

Ç'a été l'signal. Ils lui sont tous tombés dessus, la bourrant de coups de poing, de coups de pied, lui déchirant sa robe et, comme elle criait, ils lui ont enveloppé la tête avec son châle et l'ont traînée dans le fossé où dix sur douze lui ont fait les mille et une horreurs. Séraphin seul, qui, lui, est quasi honnête, n'a pas voulu y toucher ; il intercédait même pour elle et a failli avoir une affaire avec les gas ; y voulaient le forcer à... vous me comprenez. Si la fille a pas été tuée sur l'coup, c'est grâce à lui, et c'est lui qu'elle a nommé avec les six autres. Ils ont tous été arrêtés, sauf lui ; et l'reste d'la bande, qui le sait, a juré de lui servir la pareille, attendu que c'est une vache, un pante qui n'a pas voulu marcher avec eux et qu'bien sûr il a mangé l'morceau... Alors il a quitté le quartier.

« Traqué par la police et recherché par les cinq plus grandes *terreurs* de Montparnasse, vous jugez si l'pauvre gas était à son aise chez nous et s'il aimait les visiteurs. Et nous non plus, nous n'étions pas à notre aise, monsieur Jean. Enfin il est en sûreté, il a trouvé de l'argent pour partir. Moralité : Il faut hurler avec les loups. »

NUIT DE JANVIER

NUIT DE JANVIER

Pour L.-W. Hawkins.

— J' crois qu' vous y prenez goût, aux histoires fantastiques!

Et Guilloury, qui venait de me surprendre en flagrant délit de mon péché, m'enlevait des mains une vieille édition elzévir des *Contes d'Hoffmann*. Je l'avais trouvée en furetant dans l'espèce de galetas qui servait à Guilloury de bibliothèque, j'y avais pénétré en son absence avec l'autorisation de Mme Guilloury. Et,

commodément installé dans un grand fauteuil à oreillettes, j'y feuilletais depuis une heure au moins les savoureuses et délirantes histoires du conteur allemand, ravi de la bonne aubaine d'un conte non encore lu dans aucune édition, le *Choix d'une fiancée*, et l'entrée de Guilloury me dérangeait au beau milieu des estomirantes aventures du secrétaire privé Tussmann, valsant, malgré lui, dans la rue de Spandau, un sale balai entre les bras, au centre d'un millier de secrétaires Tussmann tourbillonnant autour de lui avec des balais pour danseuses.

— Oui, je les adore et je m'en vante, répondais-je au maître de l'*Eperon d'or*. Où diable avez-vous déniché ce volume ? Vous me le cédez, n'est-ce pas? Je vous l'achète, c'est convenu. Le prix?

— A aucun, même pour vous. C'est une traduction introuvable, mais le volume reste à votre disposition et vous pouvez venir le lire tant qu'il vous plaira ; mais vous êtes rouge et

congestionné, mûr pour une attaque d'apoplexie. Assez causé comme cela avec le conseiller Crespel et le vieux Coppelius ; ce sont là des personnages qu'il ne faut pas trop fréquenter, monsieur Jean ; vous finiriez par voir des têtes de renard sur les épaules de vos amis, comme le secrétaire privé Tussmann lui-même, à moins que vous ne preniez ma servante pour une autruche, la gigantesque et fallacieuse autruche qui vient ouvrir la porte aux visiteurs et fait à la famille Mock épouvantée de si belles révérences dans le *Docteur Cinabre*.

— Ah ! ce *Docteur Cinabre*, quel chef-d'œuvre ! quel imprévu dans le fantastique ! Cet Hoffmann est le vrai maître du cauchemar. Un mot, un détail dans l'histoire la plus simple, la plus naturelle et, boum ! c'est comme le coup de gong de la folie ; on perd pied et on tombe dans le surnaturel. Ainsi cette autruche du *Docteur Cinabre* venant ouvrir la porte et introduisant froidement chez son

maître l'ahurissement des visiteurs, moi je trouve cela tout bêtement merveilleux.

— Et que vous avez raison, monsieur Jean ! En fait de cauchemar, cela est du plus fin et du meilleur, mais il n'y a pas besoin d'aller chercher si loin pour trouver de l'étrange et du surnaturel. Ce buveur de chopes qu'était Hoffmann était servi par la plus belle imagination, j' vous le concède, mais il était aussi bien aidé par les circonstances. Dans le décor enfumé de ces vieilles brasseries d'Heidelberg, au milieu de toutes ces figures quasi grimaçantes de conseillers à perruques, vêtus à la mode du siècle dernier, les effarantes silhouettes de l'*Orfèvre* et de l'*Homme au sable* s'imposaient presque à ses yeux hallucinés. Hoffmann était grand buveur, vous l'savez, plus grand fumeur encore, et nul doute que la nuit, à la sortie des brasseries où il s'attardait, le cerveau brouillé de fumée de tabac et de bière anglaise, il n'ait fait les plus mystérieuses rencontres par ces rues moye-

nâgeuses et quasi fantastiques de Spandau et d'Heidelberg. Avez-vous remarqué avec quelle espèce de hantise, dans la plupart de ses contes, il revient à ces scènes nocturnes d'auberges ? C'est toujours là que ses héros rencontrent les équivoques personnages à transformations subites, qui désormais s'attachent à leurs pas et ne le quittent plus.

C'est en sortant d'un café, où il avait coutume de passer la soirée, que le secrétaire privé Tussmann aborde le terrible Léonard. C'est dans une taverne, où l'étranger l'emmène souper, qu'il assiste aux effrayantes jongleries du vieux juif et de l'*Orfèvre* ; et dans le *Reflet perdu*, enfin, c'est en sortant d'un bal, dans le bouge de maître Thiermann, qu'Hoffmann lui-même fait la connaissance, entre une chope et une pipe de tabac, du général Souwaroff, l'homme au reflet perdu, et de ce pauvre Spicken, l'homme qui a vendu son ombre, et cela se passe toujours entre onze heures et minuit, après boire, par

des nuits sans lune, toutes secouées de rafales et de cris de girouettes glapissant sur les toits comme des chats en fureur.

« Mais ces apparitions inexplicables, inexpliquées et terrifiantes, les nuits de Paris moderne en sont pleines, et Dieu sait pourtant que le décor n'y prête guère avec nos rues larges, tirées au cordeau, éclairées au gaz et à l'électricité. Mais bah! une imagination un peu vive, la surexcitation d'un bon dîner, quelques souvenirs de lectures aidant, l'incident le plus futile en apparence, et l'homme le mieux équilibré, le plus sain de corps et d'esprit, Guilloury lui-même, devient visionnaire.

— Comment vous-même, mon bon Guilloury!

— Moi-même, et une aventure dont le conteur Hoffmann aurait fait son profit, et elle m'est bien personnelle et j'y ai songé bien souvent depuis. Il y avait autre chose qu'un hasard dans ce que j'ai vu cette nuit-là;

c'était quasi comme une révélation d'outre-tombe, les gens du métier appellent ça une communication d'au delà. Or la maison Guilloury ne fait pas commerce avec les esprits-que je sache; bref, tout ça m'a longtemps tarabusté le cerveau, d'autant plus qu'il y avait des coincidences... Mais vous vous languissez d'en apprendre plus long, je ne suis pas dur et mon histoire, la voilà :

« C'était il y a deux ans, à la fin janvier; il gelait même ferme depuis une quinzaine, ça avait pris tout d'un coup le dimanche des Rois; il n'y avait pas de jour où il ne fût question de miséreux trouvés morts de froid, et la Seine charriait de gros glaçons. J'avais dîné à Paris, une espèce de banquet annuel d'anciens... J' vous dirais bien d'anciens commis de librairie, mais vous n' me croiriez pas... d'anciens... enfin vous m'avez compris... tous aujourd'hui établis avec de bonnes rentes au soleil, qui marchands de vins, qui nourrisseurs, bref, un banquet de *rigolos*, où l'on en

avait bu et du bon, vu qu'on n'avait pas regardé à la dépense et qu'y avait parmi nous deux ou trois patrons de maisons qui en avaient apporté de leurs caves.

« Bref, vers une heure du matin, j' m' trouve sur le pavé, à hauteur du Pont-Neuf, un peu parti, mais solide sur mes jambes et, comme vous voyez, pas tout près d'Auteuil. Plus d'omnibus, plus de train à Saint-Lazare; je hèle un fiacre à lanternes vertes (les lanternes vertes, ça remise à Grenelle, c'est presqu' le quartier).

« Cent sous, que je dis au cocher, et conduisez-moi hors barrière, quai du halage, à Billancourt, numéro 26, la route de Versailles tout droit devant vous.

« Et me voilà roulant le long des quais, balloté sur les coussins avec une sacrée lune d'hiver toute blanche dans un ciel pâle, même qu'on eût dit qu'il y avait de la limaille de fer répandue partout; enfin j' m'endors.

« Je pionçais ferme quand il m' semble que le fiacre s'arrête.

« Bah! que je me dis, je rêve. Continuons de dormir.

« Mais non nous ne marchions plus.

« Ah ça! que je me dis, ça sent mauvais. Est-ce que ce collignon me prendrait pour un pante.

« Et je m'éveille tout à fait; on venait d'ouvrir la portière.

« — Ah çà! cocher, est-ce que vous vous foutez de moi?

« Mais l'homme, engoncé dans son cache-nez jusque par dessus les yeux :

« — Excusez-moi, mon bourgeois, mais je n' peux pas aller plus loin, mon cheval vient de se déferrer des deux pieds de devant et vous n'avez plus qu'à descendre. D'ailleurs, vous êtes à mi-chemin, presqu'arrivé.

« — Comment! à mi-chemin!

« Nous étions un peu au-dessus de la passerelle de Passy, au pied de la propriété du docteur Blanche, un endroit tout à fait plaisant à deux heures du matin, les parapets du quai et cette suite de grands murs.

« — Allons, mon bourgeois, si vous préférez dormir, j' vous laisse ma voiture; ça sera trois francs l'heure; moi j' détèle Cocotte et j' l'emmène au dépôt. »

Je m'exécutais en grognant, je donnais deux francs au cocher et l'attelage gagnait en clopinant le pont de Grenelle.

« Me voilà donc seul sur le quai d' Passy, un désert; pas même au loin l'ombre d'un sergent de ville, les quelques guinguettes du quai comme mortes, tous les volets clos et un de ces froids! les asiles de nuit s'en souviennent, ils regorgeaient de monde cet hiver-là, et je marquais le pas en marchant pour me réchauffer, quand me voilà tout à coup devant un pavillon aux fenêtres violemment éclairées : un pavillon Louis XVI à deux étages enclavé de grands murs, le rez-de-chaussée exhaussé d'un sous-sol avec des balcons de fer ouvragé à ses portes-fenêtres, une vraie petite maison de fermier général, surgie tout à coup devant moi sur le quai. Drôle de maison! Je ne l'avais

jamais remarquée en plein jour. Étais-je seulement sûr de l'avoir jamais vue? Une curiosité diabolique me prend, je m'approche du pavillon, me cramponne aux ferrures des balcons et, me hissant à la force des poignets, je regarde à l'intérieur... et je vois... comme je vous vois, une pièce à boiseries sculptées, illuminée d'un tas de bougies, et sur une table une femme toute nue, étendue sur le ventre et comme écartelée, les mains et les pieds fixés par des courroies et qu'un homme en habit de marquis, un habit de velours amarante, tailladait dans le vif avec un scapel : un vrai cauchemar!... Le temps de voir la perruque de l'homme qui me tournait le dos, je n'ai pas d'mandé mon reste et j' cours encore, comme bien vous le pensez... Et j'avais rêvé, car le lendemain, mon vin cuvé, j'ai eu beau redescendre toute la route de Versailles, pas plus de petite maison que sur ma main, le pavillon Louis XVI avait disparu et, à la place où j' l'avais vu la veille, se dressaient les murs de

l'établissement Sanfourche, la maison de santé des chiens, et ce ne serait qu'une hallucination d'homme un peu bu, si à quelque temps de là, ayant acheté un vieux plan de Paris avec vues de divers quartiers, je n'avais reconnu sur une estampe la petite maison de ma nuit visionnaire, oh! mais toute crachée, avec même les ferrures des fenêtres. Et savez-vous comment était catalogué dans mon plan le pavillon criminel? Pavillon des Sablons, appartenant à M. d'Hérauville, vendu en mai 1778 au marquis de Sade. »

RIVERAINS — LA BERLANT

RIVERAINS — LA BERLANT

13, boulevard Voltaire, à Asnières, dans une de ces longues et désertes avenues où s'égrènent à l'infini de tremblotants becs de gaz et dont la solitude sinistre poigne le voyageur affalé dans son wagon de première, entre la voie de ceinture et la première zone de banlieue : Levallois-Perret, Malakoff, Asnières, Pantin, Vaugirard, Issy.

Là, dans une de ces hautes maisons modernes à cinq étages, comme oubliées hors

Paris, par feu le baron Haussmann, maison isolée sur cet équivoque boulevard, des jeunes gens, presque des enfants, sont attablés, déjà ivres, et godaillent ; une vieille femme en marmotte les préside, une quinquagénaire aux allures bonasses de marchande des quatre-saisons. De ces festoyeurs nocturnes, tant en blouses de boucher qu'en tricots de laine marron, le plus âgé a dix-huit ans et deux autres en ont seize. Les volailles, dont on fait bombance, ont été volées la veille à un boucher de Courbevoie. Ils s'appellent Doré, Eugène Berlant, Joseph Deville... Mais à quoi bon citer leurs noms, tous les journaux en ont été remplis. Ce sont les assassins de la veuve Dessaigne, ce sont les horribles drôles qui, pendant que leur victime tendait vers eux de pauvres vieilles mains tremblantes, et criait : « Prenez tout ce que j'ai, mais ne me tuez pas ! » lui écrasaient la tête à coups de botte et lui mettaient les tempes en bouillie avec un gros coquillage pris au hasard sur la

cheminée ; et, comme au plus fort du pillage l'assassinée râlait encore, c'est l'un d'entre eux qui avait cette phrase : « Tiens ! la gueuse n'est pas encore crevée, elle nous embête. Descends donc voir, Berlant, et fiche-lui le coup du lapin ! » Et, la vieille achevée d'un coup de soulier, c'est Berlant qui ricanait : « Cette fois, elle ne piaulera plus. »

Le fils Berlant, car la Berlant est mère et, comme l'horrible gouge entremetteuse et proxénète qui envoie sa fille au truc et qui, pour mieux aguicher les hommes, lui frotte les seins et les cuisses avec le vin sucré du saladier, c'est elle qui envoyait son Ugène scionner la vieille. Pourvoyeuse d'échafaud comme les autres le sont de lupanar, cette laronne a préparé le fruit de ses entrailles et le sang de son sang pour le vol et l'assassinat, l'estourbissage des vieilles rentières et le surrinage des pantes ; elle a été le bon conseil de cette bande d'assassins enfants, la Sybille *d'écume* de cette jeune armée du crime. Quand

Doré, le garçon boucher sans ouvrage, vint proposer le coup à faire à ses complices, c'est la Berlant, la mère d'Ugène, que cette tourbe va consulter, ce sont les instructions de la veuve que reçoit cette graine de bagne. « Il faut écrire une lettre, conseillait cette mégère, vous la porterez, vous, Doré, à la vieille et, pendant qu'elle la lira, vous l'estourbirez », et le soir même, dans une rue déserte, à la lueur d'un réverbère, ce réverbère sinistre des boulevards de banlieue que je signalais tout à l'heure, Doré griffonnait au crayon les quelques lignes qui, insérées dans une enveloppe, devaient l'introduire auprès de M^me^ Dessaigne.

Après l'affaire faite, enfin, c'est la même veuve Berlant qui, rendez-vous pris avec la bande à la porte d'Asnières, venait attendre ses quatre élèves assassins en compagnie d'une fille, « faut bien que la jeunesse s'amuse », et au récit détaillé du crime avait ce beau cri d'expansion : « Ah ! vous êtes de chouettes amours ; ça, c'est du beau travail,

oui, voilà du beau travail », et elle les forçait à échanger leurs chapeaux melon contre des casquettes qu'elle avait apportées (*sic*), puis, en bonne mère recéleuse, les bijoux et l'argent une fois dans ses poches : « Maintenant, vous méritez une récompense. Je vais vous payer le spectacle, puis nous irons souper chez moi. » Et ils y allèrent tous les six, au *Naufrage de la Méduse.* Soyez sûrs qu'ils y ont pleuré d'attendrissement, les pauvres casquettes sensibles.

La Berlant ! quel titre terrible pour : Une femme par nuit...

Nous avions la Bancale, l'équivoque mégère de l'affaire Fualdès, la teneuse de garnis louches, au besoin coupe-gorges, où les cris de l'assassiné s'étouffent aux sons d'un orgue de Barbarie posté dans une ruelle voisine, la Bancale et ses précautionneuses attentions de ménagère, disposant un baquet sous la table où l'on saigne Fualdès et, le baquet rempli, faisant laper le sang tiède à un porc.

Le théâtre nous a donné la Frochard, la hideuse exploiteuse d'aveugles et d'enfants des *Deux Orphelines*, la Frochard, cette Chouette du XVIII^e^ siècle, rencontrée auparavant dans les *Mystères de Paris;* la Chouette, Fleur-de-Marie, le prince Rodolphe et le Maître d'École, comme tout cela est déjà loin ! Les berges de la Seine, la banlieue parisienne, le terrible bord de l'eau d'Asnières au Point-du-Jour ont produit la sœur de ces femmes ou tout au moins une femme de leur sang, la Berlant.

L'HOMME DES BERGES

L'HOMME DES BERGES

Lui est en passe de remplacer, en pleine banlieue moderne, l'inquiétante légende du *Moine bourru* : le *Moine bourru,* l'équivoque loup-garou des ruelles en lacet du Paris de Notre-Dame, du poète Gringoire et du roi Louis-le-Onzième, le spectre encapuchonné de noir dont la menaçante silhouette s'évoquait brusquement dans les culs-de-sac de l'île de la Cité, à la tombée de la nuit, celui-là même dont l'osseuse main vengeresse poi-

gnardait, dans les bouges, les beaux capitaines pâmés sur le sein des bohémiennes et changeait si dextrement les écus en feuilles sèches dans le bahut des maquerelles.

C'est enlinceulé dans une longue blouse bleue de laitier, une Desfoux enfoncée jusqu'aux oreilles sur les guiches en rouflaquettes, les pieds ballant dans des espadrilles, que surgit, à l'heure trouble des crépuscules, l'anonyme et hideux homme des berges.

Au moment où le soleil mourant traîne ses derniers rayons sur les bois de Saint-Cloud, incendiant à mi-côte, au milieu de ses vignes, les vitres de la gare de Suresnes, du fond des carrières de plâtre où il *pionce* le jour, à pas cauteleux, l'échine courbée comme un fauve, l'homme des berges *s'amène*.

L'air presque d'un flâneur sans la bizarre mobilité de ses yeux, il rôde et muse au bord de l'eau du Point-du-Jour à Billancourt, de Billancourt à Boulogne, s'attardant aux gymnastiques en plein vent et aux guinguettes. Les

mains dans les poches de son grimpant, en bonhomme, il descend jusqu'à Neuilly, épiant les ivrognes du lundi étalés au revers des talus et regardant longuement, par dessus les petits murs des villas, si le chenil est loin du corps du logis principal et si le chien est enchaîné ou libre.

C'est encore sa silhouette qui se profile, le soir, presque tragique dans sa blouse-suaire, en face l'île de la Grande-Jatte. C'est lui que, sans l'avoir entendu venir, vous trouvez tout à coup devant vous, marchant à pas feutrés sur le chemin de halage; lui que vous butez subitement du pied, vautré dans les herbes d'un terrain vague et guettant sous ses paupières baissées de faux dormeur le *jonc* (l'or) de votre chaîne et de votre canne à pomme de lapis.

D'où vient-il, que fait-il ? Il est anonyme, inconnu, invisible et cependant partout : c'est l'éternel danger des promenades suburbaines ! Laitier, déménageur, garçon boucher remer-

cié, maraîcher sans ouvrage. Mystère! Les pierreuses elles-mêmes le redoutent, car il a le surin facile. A Courbevoie, il s'appelle Doré et saigne, entre chien et loup, les vieilles rentières à coups de coquillages. Il se nomme Berlant à Asnières et partage avec maman, quai de Seine, la pile de vieux sacs qui sert de lit aux amants de l'*ancienne;* il raccroche même avec elle et fait la fête avec les michés à dix sous de la maison.

Si la route est déserte, évitez de lui donner du feu, le soir, à l'heure où les ouvriers deviennent rares ; et dans les endroits suspects, à la tombée de la nuit, supprimez toute occasion d'entretien en éteignant cigare et cigarette.

La vieille dame à pliant et à châle français, qu'on rencontre parfois étendue sur le gazon, à l'angle d'un vieux mur, la tête cachée sous son ombrelle, et qu'on croit endormie à l'abri du soleil, est une des victimes de l'homme des berges. Pour peu qu'on s'approche, la dor-

meuse a la face tuméfiée et verte, avec des mouches bourdonnant déjà au-dessus et deux pouces enfoncés et marqués dans le cou; mais plus de bagues aux doigts, plus de montre au corsage et plus de broche à son châle. L'homme des berges a passé par là; pis, le vieux cadavre porte parfois les traces d'une atroce souillure, et le médecin-légiste est appelé pour un rapport. En ce cas, l'homme des berges a paraphé son œuvre; c'est sa signature à lui, cette ignominie en plus.

L'été il dévalise les villas fermées d'Auteuil et de Passy, il habite alors Boulogne et dans Boulogne le quartier des Menus. A la fête de Neuilly il rôde autour des baraques de lutte, où affluent, imprudemment diamantées, les belles demi-mondaines; si les solitaires passent à portée de sa main, gare, mesdames, à vos mignonnes oreilles, il arrachera très bien le lobe rose et la chair saignante avec le joyau de prix.

C'est un fauve! Il s'excite au meurtre sur la

nudité grelottante et gracile des petits gamins qui se baignent; satanique et goguenard, il intervient dans leurs débats et leurs jeux de gosses peureux de l'eau froide, et si le petit Clément, plus frileux que ses deux camarades, hésite à entrer dans le fleuve, l'homme des berges l'empoigne, lui, par la peau du cou, comme un petit chat malade, et avec un gros rire le flanque en pleine Seine... Et le gosse noyé, quand les passants accourent ameutés par les cris, il a disparu, l'homme des berges.

Sa blouse est déjà loin, il a rejoint une tapissière de blanchisseur qui passait, et fouette ton cheval, mon poteau ! Un môme de moins, la belle affaire. On en fera un de plus, un des soirs, à la Marie ou la Paula.

TABLE

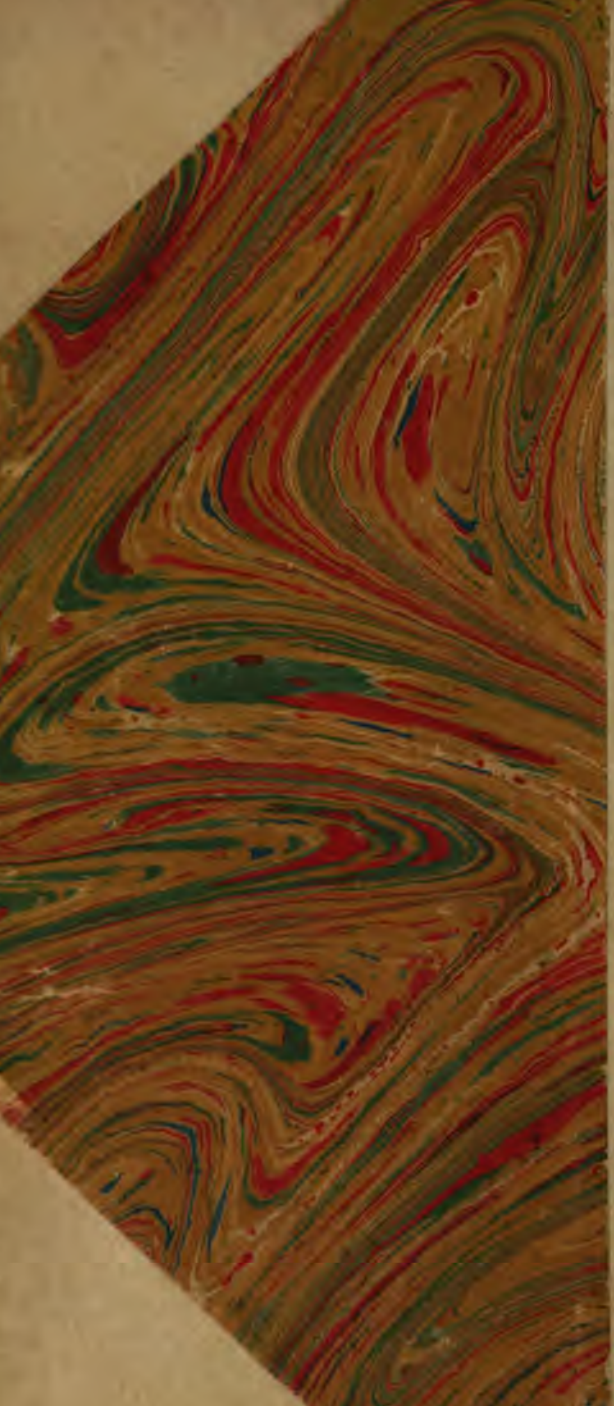
Pages.

UN DÉMONIAQUE 3
LA MARCHANDE D'OUBLIES 53
LA MAIN D'OMBRE 67
PROIE DE TÉNÈBRES 83
LA DAME AU CARCAN DE PERLES 99
L'HOMME AU COMPLET MAUVE 107
HAVRE DE SONGE 115
LA POMPE FUNÈBRE 129
HARICOT VERT 139
BARCELONE (ESPAGNES) 147
I. La Rambla 151
II. La Cathédrale 158
III. Les Rues chaudes 165
IV. Le Flamenco 173
V. Barcelonnette — Bleu et argent 180
VI. Or et rose 183
VII. Argent, or vert et capucine 188
VALENCE (ESPAGNES) 193
I. La Huerta 195
II. Valencia del Cid 199

Pages.

III. Les Mendiants 204
IV. Les Processions 211
V. La Longa de Seda 217
VI. La Turia 224
VII. Chinchilla 231
VIII. Menus propos 238
MURCIE (ESPAGNES) 247
I. Murcie 249
II. El Malecone 255
HISTOIRES DU BORD DE L'EAU 261
Chez Guilloury 265
Le Fiacre 279
Une Lettre 296
Un Acompte 306
Nuit de janvier 325
La Berlant 330
L'Homme des berges 347

Paris. — Imp. PAUL DUPONT, 4, rue du Bouloi (Cl.) 29.11.95

LORRAIN

Un Démoniaque